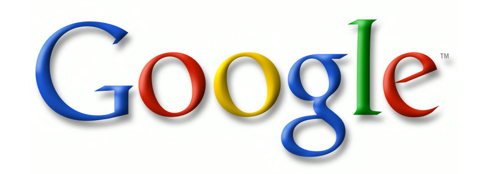
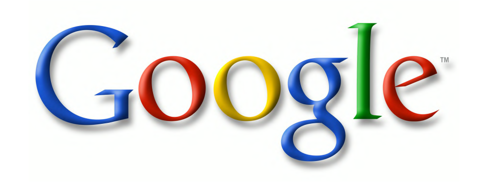
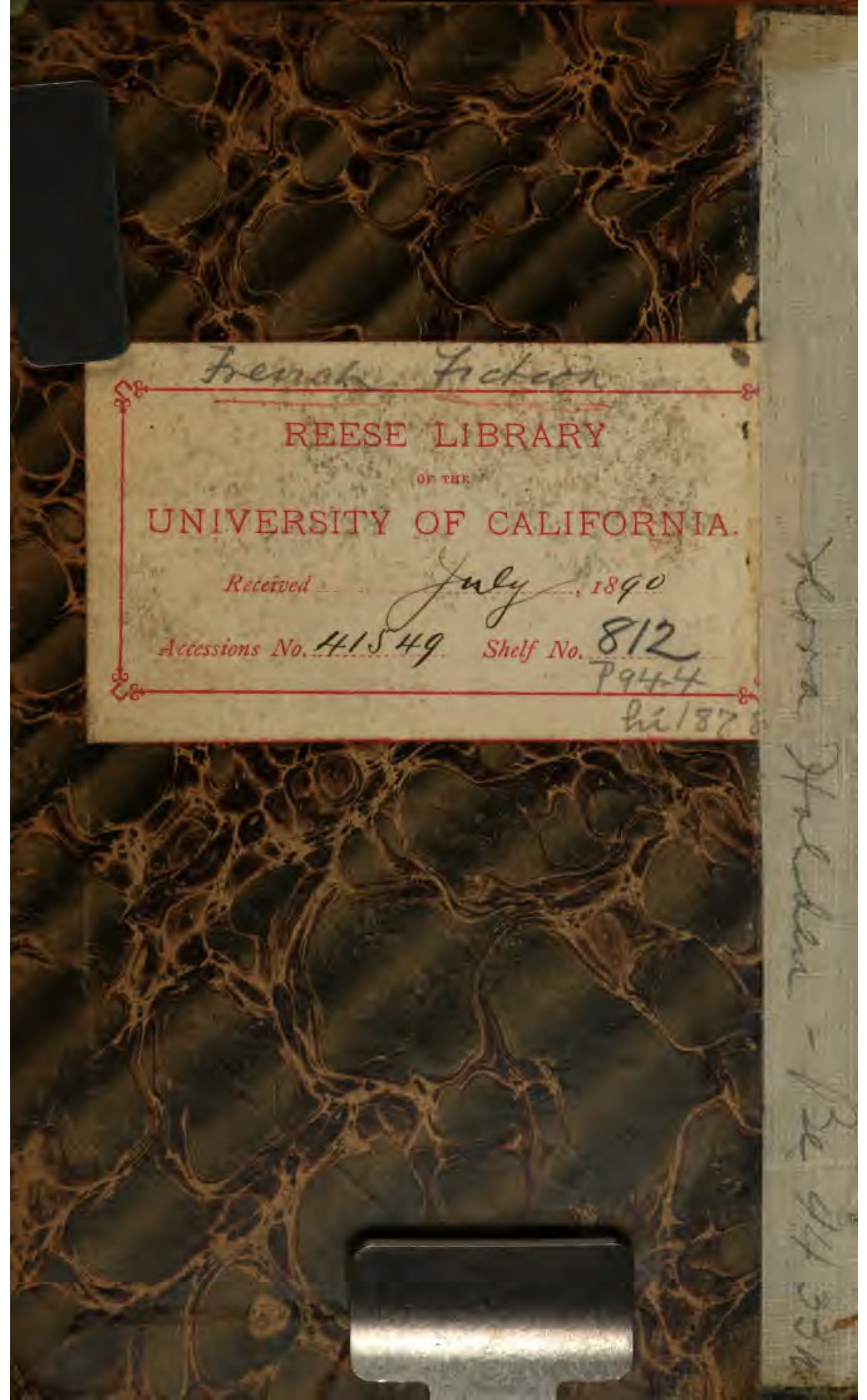










HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

Il a été tiré de ce livre :

50 exemplaires sur papier Whatman.
50 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.



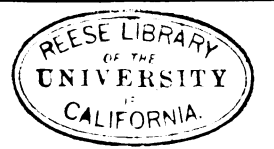


HISTOIRE
DE
MANON LESCAUT
PAR
L'ABBÉ PRÉVOST
Avec une Notice
PAR
M. ANATOLE FRANCE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

MDCCCLXXVIII





LES AVENTURES

DE

L'ABBÉ PRÉVOST



A petite ville d'Hesdin, assise dans la vallée de la Cauche, eut, jusqu'en 1639, de cruelles aventures de guerre ; aussi portait-elle prudemment une ceinture de remparts & de fossés. Il n'y avait pas longtemps qu'Hesdin était réuni à la France par le traité des Pyrénées. Ses bourgeois, laborieux comme sont les gens du Nord, fabriquaient du savon, tannaient du

cuir ou faifaient des bonnets, puis fe promenaient en famille, les jours fériés, dans des chemins verts, entre des champs de froment & de colza. Ceux qui avaient un jardin y plantaient des arbres & faifaient fagement.

Lievin Prévoft était procureur du Roi dans le baillage. Il maintenait l'ordre public dans l'étendue de fon reffort, intervenait dans les caufes des Églifes & des mineurs & était fort entendu en chicane. Ayant époufé demoifelle Marie Duclaie, il eut de ce mariage cinq fils, qu'il éleva de fon mieux, occupé qu'il était tout le jour des affaires du Roi.

Antoine-François, le fecond des cinq frères, venu en ce monde, où il devait avoir tant d'aventures, le 1er jour d'avril de l'an 1697, dut être à fa naiffance l'occafion de plus d'une épaiffe plaifanterie parmi les bonnes gens du baillage. On ne manquait pas en ce temps-là de donner des poiffons d'avril; le Trévoux le dit. Il grandit & fut mis, quand il eut l'âge, au collége d'Hefdin, qui était alors dirigé par les Jéfuites. Il apprit tout ce qu'on voulut & ufa comme il faut du *Novus apparatus* & des autres livres du P. Jouvency, alors dans leur

nouveauté. Les petits pères, voyant qu'il était intelligent, voulurent fe l'attacher. Ils lui enfeignèrent les Vies des Saints de l'ordre & l'hiftoire des Miffions, lui remplirent la tête de miracles & de fupplices. Ils furent infinuants, perfuafifs, felon leur coutume; ils careffèrent & menacèrent à propos & gagnèrent l'enfant. M. le procureur, qui entendait que fon fils fût inftruit auffi bien qu'aucun autre, l'envoya à Paris pour qu'il doublât fa rhétorique au collége d'Harcourt. La fleur des écoliers du royaume y venait s'initier aux plus beaux fecrets de l'éloquence latine & ce n'était pas la faute des régents du lieu, fi tous leurs écoliers ne faifaient pas de petits Quintiliens. Antoine devint quelque chofe d'approchant.

Il avait quinze ans quand il quitta Paris, emportant toute fon innocence, et fe rendit à la Flèche pour faire fon noviciat, avec l'agrément de fon père. Il était de flamme pour le Géfu. Il y a de ces natures ardentes : elles brûlent fans ceffe; mais leur feu change d'aliment. Au bout de fix mois, le jeune néophyte partit fans demander fon congé & reparut devant fon père furpris. La petite ville d'Hefdin ne lui

donna probablement pas tout ce qu'il attendait de la vie & des femmes. M. le procureur le traita affez févèrement, on parla même de démêlés fort vifs qu'ils eurent enfemble. Enfin, à feize ans, il était dégoûté du monde & il frappait de nouveau à la porte des Jéfuites. Ceux de la Flèche ne voulurent pas le recevoir : ils défefpéraient de le garder, ou plutôt, le fachant obftiné, ils voulaient affermir fa vocation, en y oppofant quelque difficulté. Il s'entêta en effet, réfolut d'aller demander l'ordre au général & partit bravement pour Rome, tout feul & bien jeune pour un fi grand voyage. Il n'était pas encore hors de France, qu'il tomba malade. Sa bourfe était plate, meffieurs les aubergiftes l'ayant vidée fans peine. Par l'obligeance d'un officier, il entra à l'hôpital où, fortifié de quelques bouillons, il redevint bientôt alerte & vaillant. L'officier, le voyant tel, jugea qu'il ferait dommage qu'un fi beau garçon ne fervît pas la patrie. On fait comment les fergents raccoleurs recrutaient alors les hommes pour l'armée. Ils les faifaient boire à la fanté du Roi, les coiffaient du chapeau du régiment, & leur apprenaient enfuite qu'ils étaient foldats

& ne manqueraient pas, s'ils vivaient, de devenir un jour fergents & capitaines. Ils donnaient à la nouvelle recrue l'argent de fon engagement & l'invitaient à bien employer cet argent-là en buvant avec eux au drapeau. L'officier qui avait mis Prévoft à l'hôpital, fit encore moins de façons ; il déclara n'avoir donné d'argent à l'enfant que parce que celui-ci s'était engagé. Prévoft, bon gré, mal gré, était foldat. On le fit marcher ; on lui donna l'uniforme blanc ; on lui boucla les cheveux fur l'oreille & on les lui renferma par derrière dans une bourfe noire. Il fit l'exercice au moufquet, mangea la foupe dans la gamelle, coucha fur le lit de camp, fut de corvée. On l'eût envoyé en guerre, car on fe battait encore. Il était furieux et déferta[1].

1. A cet endroit, comme plus loin, page XXII, ligne 15, je m'en rapporte, non fans quelque défiance, à un donneur de nouvelles : l'auteur du *Journal de la Cour de Paris* (*Revue rétrofpective de 1836*). Je n'ai pas pris garde à ce que M. Ambroife-Firmin Didot conte, fur la foi de François Didot fon bifaïeul, d'une lutte qu'il y eut dans un efcalier, entre le procureur & fon fils. On ne fait trop à quelle époque placer cette fcène ; d'ailleurs François Didot ne connut l'abbé que quand celui-ci était déjà âgé. (Voyez *Encyclopédie du* XIXe *fiècle, article Typographie*). J'ai

La paix faite, le roi mort, le duc d'Orléans régent, le jeune déserteur fut amnistié ; il sortit de sa cachette & rentra au couvent. Il y fut reçu les bras ouverts. Point de reproches, mais des sourires, des caresses & de douces larmes. Les bons pères comprenaient qu'on ne prend pas les mouches du siècle avec le vinaigre de la pénitence. L'enfant prodigue, ému de tant de bonté, pleurait sur le veau gras que ses pères spirituels avaient tué pour lui. Dans le premier élan de son zèle, il composa une ode latine en l'honneur de saint François-Xavier, apôtre des Indes. Assurément il eût composé des odes pour tous les saints de la Compagnie de Jésus, qu'il eût tous non-seulement célébrés, mais encore imités ; il eût vécu en apôtre, il fût mort à Siam, à Canton ou plus loin encore, en odeur de sainteté, s'il n'y avait

suivi volontiers, dans toute cette notice, l'essai anonyme qui est placé en tête des *Œuvres choisies de l'abbé Prévost. Amsterdam & Paris*, 1703. Cet essai est attribué, par Œttinger, à Pierre-Bernard d'Hery, né en 1756 à Auxerre. C'est à l'irréprochable travail de M. Henry Harisse que j'emprunte ce renseignement. (*Bibliographie de Manon Lescaut. Paris, D. Morgant & C. Fatout, 1877.*)

pas eu de femmes dans le royaume. Mais ce gros garçon, de vive humeur & de complexion ſanguine, était enclin à l'amour. L'hypocriſie n'était pas ſon fait; ne s'accommodant pas de ſervir en même temps Dieu & les demoiſelles, il ſauta par deſſus les murs & s'en alla mener joyeuſe vie avec toutes les Manons qu'il rencontrait. Il leur plaiſait autant qu'elles lui plaiſaient, car il avait une belle figure, des yeux noirs fort expreſſifs & le diable au corps.

Ainſi rentré dans le monde, il jugea, non ſans apparence, que décidément l'habit à revers bleu lui convenait mieux que la ſoutane & il retourna au régiment. Il ſervit cette fois, à ce qu'il a dit depuis, avec plus d'agrément & d'avantage que la première. Cela veut dire qu'il était officier; ſa naiſſance lui permettait de l'être. Il vit le feu; fit la guerre & l'amour; ſa fête fut complète. Mais tous les mouſquetaires n'étaient pas de bonne compagnie. Pluſieurs de ceux qui jouaient avec lui dans les cabarets étaient des coquins, qui lui vidaient ſa bourſe en deux tours de cartes & s'eſquivaient enſuite, le laiſſant fort embarraſſé de payer l'écot. Il ſe mettait parfois quelque méchante affaire ſur les bras. M. le pro-

cureur, qui était d'humeur rigide, se fâcha tout rouge de la nouvelle équipée de son fils. Celui-ci ne jugea pas opportun de l'aller trouver & passa en Hollande. Il y rencontra une jeune fille, qui lui parut la plus belle du monde. Il l'aima tout d'un coup avec toute l'ardeur imaginable. Elle le trompa, comme vous pensez bien. Il se crut l'homme le plus malheureux du monde, & il l'était en effet, puisqu'il croyait l'être. Il pensa qu'il ne se consolerait jamais, en quoi il se trompait grandement. Dans son désespoir, il renonça à sa maîtresse, aux Hollandaises, à toutes les femmes, aux plaisirs du monde & courut s'enfermer dans un couvent de l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur. Il avait vingt-deux ans, avait été deux fois soldat & deux fois jésuite.

Les Bénédictins, qui étaient alors en querelle avec les Jésuites, le reçurent comme un butin fait sur l'ennemi. Ce fut un cri de joie à son entrée. Songez qu'ils enlevaient une brebis au bercail de saint Ignace. Cette brebis-là avait hurlé avec les loups. Eh bien ! c'est qu'elle avait ongles & dents. Prévost disait : « Je suis mort. Voici ma tombe. » On ne peut avoir plus de

candeur. Il fit un noviciat d'une année, pendant lequel perſonne n'eut de ſes nouvelles. M. le Procureur croyait ſon fils au diable où il l'avait envoyé, pendant que le fils, proſterné dans une cellule, uſait ſes lèvres ſur un crucifix.

Après un an révolu, Antoine Prévoſt prononça, avec la ſolennité requiſe & dans la forme ordinaire, les trois vœux de pauvreté, d'obéiſſance & de chaſteté. Il fut couché ſous un drap noir & l'office des trépaſſés fut récité ſur lui.

La congrégation de Saint-Maur, dont le général réſidait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, pourſuivait depuis longtemps d'immenſes travaux d'érudition. Chaque couvent était pourvu d'une bibliothèque; tous les moines écrivaient, tandis que des frères lais apprêtaient les légumes & nettoyaient les ſalles. Les plus doctes moines étaient diſpenſés d'aſſiſter régulièrement aux offices, afin qu'ils ne perdiſſent pas en *oremus* un temps mieux employé à des recherches ſavantes. Mais les jéſuites jetèrent le trouble dans cette cité des livres, en ſoutirant, juſque dans les alcôves, des

lettres de cachet contre les plus illuſtres bénédictins.

Le jeune Prévoſt entra dans la congrégation au moment où le feu de la querelle s'allumait : ſa préſence l'attiſa. N'était-il pas, aux yeux des Petits-Pères, un félon, un transfuge, un apoſtat paſſé diaboliquement, du ſein, du cœur même de Jéſus, dans un atelier de menſonges, dans une officine d'héréſies ? Car les jéſuites accuſaient de janſéniſme leurs rivaux, ce qui était le meilleur moyen de les envoyer pourrir à la Baſtille ou tout au moins finir de miſère à Cologne ou à La Haye. Mais peut-être, après tout, y avait-il quelque choſe de fondé dans cette accuſation. L'héréſie eſt inſidieuſe & les docteurs eux-mêmes ne ſont pas toujours à l'abri de ſes ſéductions. *Tradidit mundum diſputationibus eorum*. Ce n'eſt point notre affaire.

Dom Prévoſt, revêtu du ſcapulaire noir des enfants de Benoît, fut envoyé par le général à l'abbaye de Saint-Ouen, à Rouen. Il y avait alors dans cette ville un père jéſuite nommé Brun, comme l'ours du vieux roman et auſſi mal léché. Ce Brun flaira le jeune bénédictin

et grogna contre lui. Prévoft répondit honnêtement aux libelles malhonnêtes de fon adverfaire. Ce n'était pas le moyen d'en finir. Le Brun hauffa le ton. L'autre, qui avait la tête vive, comme il a déjà paru, fe fâcha tout rouge et répondit avec emportement dans un *factum* qu'il porta à l'imprimeur. Mais il eut auffitôt regret de fa violence et redemanda auffitôt fon manufcrit au libraire qui eût bien voulu ne pas le rendre, car les libelles, en tout temps, fe vendent bien quand ils diffament bien, & il ne déplaît pas au prochain d'être fcandalifé. Dom Prévoft jeta la pièce au feu. C'eft ainfi que l'injurieux jéfuite, ayant affaire à un honnête homme, parla le dernier et put proclamer qu'il avait réduit fon adverfaire au filence.

De Saint-Ouen, Dom Prévoft fe rendit à Amiens pour y être ordonné prêtre. Il s'avança vers l'autel vêtu de l'amict, de l'aube, de l'étole et du manipule, la chafuble pliée fur le bras gauche, un cierge dans la main droite. Et l'évêque lui dit : « Recevez le joug du Seigneur, car fon joug eft doux & fon fardeau léger. »

Cette formule de liturgie n'a de fens que

quand on y met l'accent de la passion. « Je suis doucement lié par une chevelure blonde & des bras délicats, » s'écrie un élégiaque latin. Qu'importe le lien ! mais il faut qu'on l'aime, il faut qu'on l'aime toujours.

Dom Prévost fut ensuite envoyé au Bec, près Bernay, pour faire un cours de Théologie dans la chaire d'Anselme & de Lanfranc. Au vieux temps d'Anselme la philosophie était la servante de la théologie : *philosophia ancilla theologiæ*. Cette hiérarchie commençait à se défaire quand vint Dom Prévost. Si pieux qu'il fût, le nouveau docteur n'était point de force à résister aux entraînements du siècle. Mais peu importe ce qu'il enseigna, dans une abbaye en ruines, à quelques maigres tonsurés. Du Bec, il se rendit au collége de Saint-Germer où il professa les humanités. Sans doute il mit dans son enseignement cette politesse & cette décence qu'on trouve dans tout ce qu'il écrivit depuis. Les gens d'Évreux, ayant besoin de prédicateur, en demandèrent un aux Bénédictins, qui donnèrent Dom Prévost. Celui-ci prêcha le carême dans l'église cathédrale. Il parla des voluptés du monde & des faiblesses de la chair en

homme qui s'y connaiſſait, & les dames d'Évreux prirent plaiſir à entendre un moine de ſi bonne mine parler ſi bien du péché. Nobles et bourgeoiſes, ſans compter les artiſanes, auſſi preſſées ſous la chaire que leur permettaient les paniers & les jupes, ouvrant les yeux, tendant l'oreille, approuvaient, ſoupiraient : « C'eſt bien ainſi qu'on ſe laiſſe ſéduire, c'eſt bien ainſi qu'on tombe. Hélas ! il eſt bien vrai, comme il le dit, que telle fauſſe douceur a toute l'apparence d'une vraie douceur : c'eſt à s'y tromper et on s'y trompe. Mon Dieu ! que Dom Prévoſt fait bien ces choſes-là. Êtes-vous allée l'entendre ? On n'eſt point de la bonne compagnie ſi on ne ſuit ſon carême. »

C'eſt ainſi que, pendant la ſainte quarantaine, Dom Prévoſt vit du haut de ſa chaire, tant d'yeux bleus ou noirs, tous attendris, tous humides, ſe tourner vers lui ſous des boucles poudrées, des dentelles, des fontanges. Ce ſpectacle promettait à un moine fait comme lui plus d'un de ces rêves auxquels on dit que les plus pieux ſolitaires ſont ſujets. Il eut dans ſa cellule ſa part de ces rêves-là. Des images

voluptueuſes & terribles le hantaient, & plus tard, il ne put s'empêcher de raconter ces cauchemars dans ſes romans. Jeune, robuſte, portant ſur l'oreiller monacal le ſouvenir encore chaud des nuits de Hollande, comment n'eût-il pas vu défiler ſur ſa couche tout le cortége de la tentation de ſaint Antoine ?

Les viſions impures c'eſt, de tout temps, en tout lieu, la terreur du bon moine. Il prie pour les conjurer ; il veut les prévenir par le jeûne, le fouet, le cilice. En vain. Il s'alarme, il ſe trouble quand vient le ſoir. Les hymnes du bréviaire expriment cette angoiſſe. A l'heure de vêpres, quand le ſoleil décline, les moines ſupplient enſemble le Ciel, dont la lumière viſible les abandonne, de leur épargner les tentations de la nuit.

Repelle a ſervis tuis
Quidquid per immunditiam
Aut moribus ſe ſuggerit,
Aut actibus ſe interſerit.

Ces prières ont-elles été entendues ? Non. Les moines ſe réveillent le lendemain pleins de honte & de dégoût ; ils ont hâte de ſe-

couer le coupable ſommeil. « Que la pureté revienne ! » C'eſt le premier ſouhait, à l'heure de matines :

Ne corpus adſit ſordidum.

L'aube ſeule a pu mettre en fuite l'eſcadron de l'enfer, *caterva dæmonum*. Trempés dans la première fraîcheur, dans la première clarté du jour, les religieux chantent l'hymne du laudes :

Aurora jam ſpargit pelum,
Terris dies illabitur,
Lucis reſultat ſpiculum :
Diſcedat omne lubricum,
Phantaſma noctis diſcedat.

Ils ſecouent les fantômes de l'ombre, mais les fantômes reviendront avec l'ombre. Prévoſt ſubit les tortures du moine chaſte. Chaſte, il le fut avec fureur. En religion comme en amour il était fervent. Il n'était point dans ſon caractère de mentir à ſon habit. Mais quand ſon habit le gênait, il le jetait aux orties du foſſé.

Il était chrétien &, bien que ſon *Cleveland*

ait paſſé pour une apologie de la religion naturelle, bien qu'on l'ait accuſé de s'être fait proteſtant en Hollande, je ne crois pas qu'il ait eu en réalité une heure de doute dans ſa vie. Ah ! s'il croyait : ſa foi était pleine & d'autant plus ſolide que la réflexion ne l'avait jamais ébranlée. Avec beaucoup d'imagination, il était le moins réfléchi, le moins philoſophe des hommes. Il croyait aux ſacrements, aux myſtères, aux miracles, à l'enfer ; il croyait tout ce qu'on lui diſait ; il était perſuadé que les ſonges contiennent des avertiſſements du Ciel, il ne doutait pas de la vertu d'un panſement ſecret qui conſiſtait, entre autres pratiques, à réciter le ſecond verſet de l'hymne *Vexilla Regis* en faiſant trois ſignes de croix aux trois mots *mucrone diro lanceæ ;* il eſtimait qu'une certaine poudre peut diſpoſer les yeux de manière à ce qu'ils voient un ours là où il y a un homme ; il était certain qu'on arrête les chevaux avec la cendre d'un foie de loup, enfin il adorait les hiſtoires de revenants & n'en trouvait pas d'aſſez extraordinaire.

Son carême prêché, il paſſa aux Blancs-Man-

teaux de Paris, où il prêcha derechef & fort bien, dit-on. De là, il entra à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui était le chef-lieu de l'ordre & où l'on réunissait les moines les plus savants. On l'y employa à rédiger la *Gallia christiana*, vaste compilation d'histoire ecclésiastique commencée en 1715 & parvenue alors à son IVme tome. Il se mit à la besogne avec cette ardeur qu'il dépensait en toute occasion, compulsa, compila, rédigea, usa sa plume jusqu'aux barbes, tarit son encrier & ajouta un volume presque entier à la collection, un de ces in-folios d'impression compacte comme on n'en faisait pas tous les ans, même chez les Bénédictins. On ne dit pas que ce tome vaille plus ou moins que les autres. La *Gallia christiana* est un fort savant livre.

Prévost se reposait d'écrire du latin en écrivant du français. Il faisait un roman dans sa cellule, ou plutôt vingt romans. Car les *Mémoires d'un homme de qualité* contiennent assez d'aventures pour remplir vingt romans ayant chacun un commencement & une fin. Mais l'infatigable Prévost ne sentait pas alors qu'il est nécessaire qu'un livre finisse. Il semait dans le

ſien les louanges les plus hautes de la morale & de la religion ; mais il y accumulait les peintures profanes & y pouſſait par intervalles de terribles cris de paſſion. Le goût du monde lui revenait. Ce n'était donc pas aſſez, pour tuer le vieil homme, de l'avoir enſeveli dans la pouſſière d'une bibliothèque monacale.

Vaines précautions ! cruelle deſtinée !

Comme dit Racine, le poëte préféré de l'abbé Prévoſt. Il s'était fait moine par déſeſpoir ; le déſeſpoir était parti & le froc lui reſtait.

Sous ces impreſſions, il écrivit à un de ſes frères une lettre où il dit :

« Je connais la faibleſſe de mon cœur, & je ſens de quelle importance il eſt pour ſon repos de ne point m'appliquer à des ſciences ſtériles, qui le laiſſeraient dans la ſéchereſſe & dans la langueur ; il faut, ſi je veux être heureux dans la religion, que je conſerve dans toute ſa force l'impreſſion de la grâce qui m'y a amené. Qu'on a de peine à reprendre un peu de vigueur quand on s'eſt fait une habitude de ſa faibleſſe, & qu'il en coûte à combattre pour la

victoire quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre ! »

Cela n'est-il point d'un chrétien sincère mais que la grâce abandonne ? Les théologiens disent bien que la grâce est capricieuse & fait de ces coups ; elle lâche son homme. Puis, il faut savoir, & on sait depuis Pascal, qu'il y a plusieurs sortes de grâce. Il y a notamment la grâce suffisante qui ne suffit pas. Il ne restait plus que celle-là, sans doute, au pauvre Prévost.

Comme il avait le talent d'imaginer des aventures extraordinaires & de les bien conter, souvent, dans les soirées d'hiver, il faisait des récits aux moines pour les divertir. Une fois le jour vint à poindre que les bons pères l'écoutaient encore. Prévost se livrait à son imagination, Prévost devenait un mauvais moine. Quelque vieux prieur, blanchi sous le froc, s'en aperçut, gronda, châtia & ne fit en somme que dégoûter davantage celui qu'il voulait ramener. S'il était tourmenté par ses pères spirituels, il n'avait pas non plus à se louer de ses frères en religion, qui ne lui épargnaient ni intrigues, ni jalousies, ni espionnages. Ils le prenaient en haine,

ſentant qu'il n'était pas de leur nature. Il faut le dire, il était trop franc pour eux. Comme vous penſez bien, il ne s'aperçut que fort tard de la malveillance qui l'entourait. Mais quand il l'eut découverte, le couvent lui devint tout à fait intolérable. Il avoua ſon état à quelques amis & les conſulta ſur ce qu'il avait à faire. Ses vœux étaient formels ; il ne pouvait ſonger à s'en faire relever. Le ſeul remède qu'on trouva fut d'obtenir que Dom Prévoſt pût paſſer à Cluny où la règle était moins auſtère qu'à Saint-Maur. On agit à Rome, qui eſt parfois accommodante. Rome envoya ſecrètement un bref de tranſlation à l'évêque d'Amiens pour qu'il le fulminât, & il l'eût fulminé. Mais il ne ſe hâta pas aſſez. Un jour, le pénitencier d'Amiens, homme auſtère & gallican de vieille roche, étant entré dans le cabinet épiſcopal, vit par haſard le bref ſur une table, le lut, demanda à quel propos ce bref était là, &, ſur la réponſe de Monſeigneur, il fronça les ſourcils : « Rome, dit-il, eſt prodigue de grâces ; le monde ſera rempli de moines dégoûtés de leur état pour peu qu'on les écoute. On connaît le goût de Dom Prévoſt pour l'indépen-

dance & la frivolité. S'il a de meilleures raiſons à alléguer, on l'entendra. Mais il ne faut rien réſoudre auparavant. » Le pénitencier de Monſeigneur ayant parlé très-haut, Monſeigneur, qui était ennemi des querelles, mit le bref dans un tiroir où il peut bien être encore.

Pendant ce temps, l'impatient Prévoſt ſe diſait : « Si le bref n'eſt pas encore fulminé, il le fera bientôt. Monſeigneur d'Amiens eſt de mes amis. Faiſons notre paquet. » Et, ſur ce beau raiſonnement, il écrivit trois lettres pour donner les raiſons de ſon départ, une au père général, une autre au père prieur, la troiſième à un autre religieux. Il les laiſſa dans ſa cellule, traverſa le potager ſans ſouci de marcher dans les plates-bandes, ſauta par-deſſus les murs, rejoignit les amis qui l'attendaient dans le jardin du Luxembourg, ôta ſa robe & ſon ſcapulaire, revêtit les habits qu'on lui avait apportés, reſpira & alla ſe réjouir au cabaret avec les complices de ſon évaſion. Il n'en ſortit que le lendemain matin pour aller voir l'évêque d'Amiens qui était alors à Paris. Monſeigneur, qui le reçut avec beaucoup d'embarras, l'inſtruiſit, en douceur, des difficultés

que le bref avait foulevées. Il devait à fa mitre d'admonefter un moine défroqué. Il le fit avec toute la bénignité de fon âme. « On parle en tous lieux de votre humeur légère, mon fils, dit-il ; vous ferez fagement de retourner à Saint-Germain-des-Prés ; en vous obfervant mieux, vous ferez taire les mauvais propos. » Prévoft fut étonné.

Point de bref pour excufer fon évafion. Son cas était grave ; il pouvait être appréhendé & puni. Mais de l'humeur qu'il était, un voyage ne lui coûtait guères. Il fit fon fac & s'enfuit en Hollande. Il connaiffait déjà cette terre de refuge. Il y vécut comme il put : fut d'abord garçon de café ; puis loua une boutique & y donna la comédie. Il était à la fois directeur, auteur et acteur. Voilà un homme de reffources ! Tout fon bien fe compofait alors de ce gros manufcrit qu'il avait fait, pendant les nuits, à Saint-Germain-des-Prés. Il y donna les derniers coups de plume & les *Mémoires d'un homme de qualité* furent imprimés à Paris & lus partout. Mlle Aïffé qui dévora, comme tout le monde, ces fix volumes de roman, y pleura du commencement à la fin & dit enfuite

que le livre n'était pas bon. Cette petite ſauvage adorait les récits extraordinaires, comme était celui-là, mais Mmes Du Deffand et de Tencin lui avaient donné des leçons de goût & la pauvre enfant n'oſait plus admirer ce qu'elle aimait. Le public fit comme elle : il lut le livre, mais ſe refuſa, avec quelque raiſon, à ranger l'auteur parmi les bons écrivains.

Pendant que les *Mémoires d'un homme de qualité*, plus lus qu'approuvés & décriés par les moines de toute robe, faiſaient leur chemin dans le monde, leur impétueux auteur, établi à La Haye, battait le pavé de brique des rues, au ſon des carillons, et ſuivait les quais qui bordent les canaux, l'œil en éveil, le nez au vent de la mer. Il fit par haſard la rencontre d'une jolie demoiſelle qui ſe trouva être bien née, ſage et ſpirituelle. Prévoſt devint amoureux : il le fût devenu à moins. Cette demoiſelle était pauvre &, bien qu'elle s'efforçât de cacher ſa détreſſe à un étranger, il apprit qu'elle venait de perdre une partie de la modique penſion dont elle vivait. Il eſt doux de faire du bien à ce qu'on aime. Il fit des offres en homme qui craint d'être refuſé, avec tant d'hon-

nêteté & de délicateffe qu'il ne fâcha point la jeune Hollandaife.

Elle n'ofa pas affliger par un refus un homme généreux, pauvre comme elle. Mais comment ne pas aimer un bienfaiteur quand il eft aimable ? Et Prévoft l'était. Elle ne lui cacha pas ce qu'elle fentait pour lui, & elle lui dit, un jour, avec beaucoup de candeur : « Époufez-moi. » Étant de la religion réformée, elle trouvait la chofe peu embarraffante et fort fimple. Un humble miniftre, dans un temple de village les unirait pour le bien comme pour le mal, fans leur demander d'où ils venaient. Mais Prévoft, fort fongeur, fe difait qu'après avoir prononcé des vœux à Saint-Germain-des-Prés et reçu l'ordre de la prêtrife à Évreux, époufer une proteftante à La Haye ferait le fait d'un mécréant. Il fit part de fes fcrupules à la demoifelle, ajoutant que s'il l'époufait il fe fermait irrévocablement l'entrée de la France qui était fon pays, qu'il aimait et où il comptait bien mourir. Elle lui répondit : « Vous avez raifon. Mais je vous aime & je ne vous quitterai pas. » Et, comme il partait pour l'Angleterre, elle l'y fuivit.

Il laiffait quelques dettes à La Haye. Il les avait contractées, non pour pourvoir à fes befoins qui n'étaient pas grands, mais pour fecourir des compatriotes malheureux. Il n'avait pas manqué d'en connaître en Hollande. Il leur donna ce qu'il avait & plus qu'il n'avait. On le lui reprocha bien haut dans les gazettes.

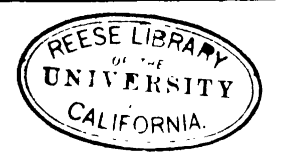
Prévoft, débarqué en Angleterre, fe fentit dans le pays qui lui convenait. Laborieux comme il était, il trouva à s'employer chez un peuple laborieux. Il était propre à tout emploi : il fut d'abord gouverneur d'un jeune homme de qualité. L'Angleterre lui plut. C'eft la patrie des imaginations fombres. Là, des prairies fous un ciel brumeux. La mélancolie flotte avec les vapeurs du matin fur l'herbe épaiffe, fur l'herbe des cimetières où le pafteur Hervey promène fa trifteffe, où le jeune Thomas Gray crayonne fes élégies. Prévoft mène dans ces payfages les fonges d'une âme affectueufe & trifte, qui ne peut fe laffer, mais qui fe trouble aifément et s'emplit d'idées noires. La tâche quotidienne, le travail pour la vie le rappellent dans la cité. Il coudoie dans un

park un homme déjà mur, ridé, agité d'un tremblement nerveux & infenfible à tout ce qui fe paffe en dehors de fa tête. On le heurte, perfonne ne prend garde à lui. Il eft vêtu comme un marchand & c'eft en effet un pauvre imprimeur de la Cité, mais il porte dans fon cerveau des figures qui charmeront tout un fiècle ; il imagine Pamela, Lovelace, Clariffe & Clémentine. C'eft Samuel Richardfon.

Prévoft publia à Londres fon deuxième roman : l'*Hiftoire de Cleveland, fils naturel de Cromwell.* C'eft la plus fombre hiftoire qu'on ait jamais imaginée. Des cavernes fauvages, des îles affreufes, des feftins de cannibales, une vieille femme s'ouvrant la veine du bras avec un mauvais couteau pour nourrir de fon fang une petite fille. Prévoft s'effrayait lui-même à créer tant d'horreurs & jouiffait de fon effroi.

Heureufement, il changea d'humeur & compofa peu de temps après, en quelques femaines, un petit roman qu'il ajouta aux *Mémoires d'un homme de qualité*, apparemment pour le faire lire. Il faifait peu de cas d'un récit auffi fimple : c'était l'*Hiftoire du chevalier des Grieux & de*

Manon Lefcaut. Manon aime toute fa vie & refte huit jours fidèle. Elle eft femme : il lui faut des chiffons & des foupers, mais elle refpire la volupté ; jufque dans la charrette qui la tranfporte à l'Hôpital elle eft charmante, & il faut bien l'aimer ! Ce jeune chevalier qui fe fait grec pour elle & fait fauter la carte dans fa manchette infpire vraiment de la pitié. Ces deux enfants font bien fripons, mais ils s'aiment ; attendez qu'ils foient fortement éprouvés, vraiment malheureux, & vous les verrez fublimes. C'eft que le même amour fait les héros & les infâmes. Quand le grand coup de la mort frappera dans un défert la jolie tête de Manon, quand il ne reftera plus d'elle qu'un fouvenir, ce fouvenir fera plein de charme & d'attendriffement. Beaucoup diront, en fermant le livre : « Oh ! Manon, comme je t'aimerais fi tu vivais ! » Tout eft naturel, tout eft vrai, tout eft jufte dans ce petit livre. On n'y pourrait pas changer un mot. Quand Prévoft eut fait le plus fimplement du monde ce miracle d'art, il écrivit deux pages de morale pour les mettre devant. C'eft comme un fichu jeté fur les épaules de Mademoifelle Manon. Il fe flatte



dans ce petit morceau d'avoir écrit un ouvrage utile aux mœurs [1]. Je le veux bien. Mais c'eſt

1. Voici ce morceau dans ſon entier :

Le Public a lû avec beaucoup de plaiſir le dernier volume des *Mémoires d'un homme de qualité,* qui contient les Avantures du Chevalier des Grieux & de Manon Leſcot. On y voit un jeune homme, avec des qualités brillantes & infiniment aimables, qui, entraîné par une folle paſſion pour une jeune fille qui lui plaît, préfère une vie libertine & vagabonde à tous les avantages, que ſes talens & ſa condition pouvoient lui promettre ; un malheureux eſclave de l'amour, qui prévoit ſes malheurs ſans avoir la force de prendre quelques meſures pour les éviter ; qui les ſent vivement, qui y eſt plongé, & qui néglige les moyens de ſe procurer un état plus heureux ; enfin un jeune homme vicieux & vertueux tout enſemble, penſant bien & agiſſant mal ; aimable par ſes ſentimens, déteſtable par ſes actions. Voilà un caractère bien ſingulier. Celui de Manon Leſcot l'eſt encore plus. Elle connoît la vertu, elle la goûte même, & cependant elle commet les actions les plus indignes. Elle aime le Chevalier des Grieux avec une paſſion extrême ; cependant le déſir qu'elle a de vivre dans l'abondance & de briller, lui fait trahir ſes ſentimens pour le Chevalier, auquel elle préfere un riche Financier. Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéreſſer le Lecteur, & lui inſpirer de la compaſſion, par rapport aux funeſtes diſgraces qui arrivent à cette fille corrompue ! Quoique l'un & l'autre ſoient très-libertins, on les plaint ; parce que l'on voit que leurs déreglemens viennent de leurs foibleſſes & de l'ardeur de leurs paſſions, & que d'ailleurs ils condamnent

quand votre livre fut fini, l'abbé, que vous eûtes ces belles idées. En agitant votre plume, vous fûtes feulement infpiré par le fouvenir de vos premières ardeurs. C'eft ainfi que le romancier grec, ayant vu dans un bois facré des

eux-mêmes leur conduite, & conviennent qu'elle eft très-criminelle. De cette maniere, l'auteur, en reprefentant le vice, ne l'enfeigne point. Il peint les effets d'une paffion violente qui rend la raifon inutile, lorfqu'on a le malheur de s'y livrer entierement; d'une paffion, qui n'étant pas capable d'étouffer entierement dans le cœur les fentimens de la vertu, empeche de la pratiquer. En un mot, cet ouvrage découvre tous les dangers du déreglement. Il n'y a point de jeune homme, point de jeune fille, qui voulut reffembler au Chevalier & à fa maîtreffe. S'ils font vicieux, ils font accablez de remords & de malheurs. Au refte, le caractere de Tiberge, ce vertueux ecclefiaftique, ami du Chevalier, eft admirable. C'eft un homme fage, plein de religion & de pieté; un ami tendre & généreux; un cœur toujours compatiffant aux foibleffes de fon ami. Que la pieté eft aimable, lorfqu'elle eft unie à un fi beau naturel! Je ne dis rien du ftile de cet ouvrage. Il n'y a ni jargon, ni affectation, ni réflexions fophiftiques : c'eft la nature même qui écrit. Qu'un auteur empefé & fardé paroit pitoyable en comparaifon! Celui-ci ne court point après l'efprit, ou plutôt après ce qu'on appelle ainfi. Ce n'eft point un ftile laconiquement conftipé, mais un ftile coulant, plein & expreffif. Ce n'eft par tout que peintures & fentimens, mais des peintures vrayes & des fentimens naturels.

figures de nymphes, raconta une hiſtoire d'amour.

Mais il faut vivre : c'eſt à quoi principalement s'occupait l'auteur de *Manon Leſcaut*. Il imagina à cet effet de fonder une gazette littéraire. Les feuilles de ce genre, rédigées, pour la plupart, par un ſeul auteur, recevaient alors un accueil favorable. On avait vu paraître ſucceſſivement les *Nouvelles de la république des lettres*, le *Journal de Trévoux*, la *Bibliothèque univerſelle* de Leclerc, le *Journal littéraire* de Sallengre, l'*Hiſtoire des ouvrages des ſavants* de Baſnage, la *Bibliothèque françaiſe* de Camuſat, le *Nouvelliſte du Parnaſſe* de Deſfontaines, l'*Année littéraire* de Fréron, etc., etc. L'abbé Prévoſt intitula ſa gazette : *le Pour & le Contre*. Par ce titre, il promettait d'être équitable : il tint parole, &, bien qu'il eût des ennemis, il ne ſe laiſſa induire en aucun excès de langage. La vie ne l'avait pas gâté; il était encore l'honnête homme qu'on vit à Rouen, quand, inſulté par un jéſuite, il ſe tut plutôt que de répondre ſur le ton de ſon adverſaire. Mais, s'il avait de la politeſſe, il n'avait pas de régularité. La gazette en voulait; il ſe laſſa de

la gazette, &, dès le second tome, il chargea Lefebvre de Saint-Marc de l'écrire pour lui. Lefebvre de Saint-Marc avait grand besoin de travailler pour vivre. Pauvre officier, pauvre précepteur, pauvre publiciste, il se remuait & ne faisait que changer de misère. Il n'y avait pas longtemps qu'il rédigeait *le Pour & le Contre* quand les abonnés, voyant la différence des styles, invitèrent Prévost à reprendre la plume. Il s'exécuta de bonne grâce dès la troisième feuille du tome III, assez content, en somme, de ne pouvoir être remplacé si aisément qu'il avait cru.

Sa gazette ayant réussi, il fut déchiré dans toutes les autres. L'abbé Lenglet Dufresnoy raconta dans la sienne que l'abbé Prévost était un Médor qui enlevait les filles & dupait les aubergistes. Prévost se défendit avec beaucoup de modération & de goût. Il avait alors trente-huit ans & commençait à porter sur son visage les traces de ses fatigues. Il menait une vie retirée, travaillait obstinément, & passait quelquefois des semaines entières dans son cabinet. Il avait l'humeur douce, un peu triste. Maintenant que le feu furieux des amours ne le brûlait plus, il

ne lui reſtait que cette bonne chaleur que les âmes comme la ſienne répandent juſqu'au dernier ſoupir ſur tout ce qui les entoure. Il fuyait les bals & les fêtes ; une heure d'entretien avec un ami de bon ſens était ſa plus grande volupté.

Mais il regrettait la France. Il fut tenté plus d'une fois d'y rentrer ſecrètement ; on lui repréſenta qu'il riſquait d'y être inquiété. Il prit le parti de ſolliciter ouvertement ſon retour. Le cardinal de Biſſy et le prince de Conti l'appuyèrent, & il fut permis à Prévoſt de reparaître dans le royaume ſous l'habit eccléſiaſtique ſéculier. Il n'en demandait pas davantage. L'âge étant venu, la ſoutane & le rabat ne le démangeaient plus guère. Le prince de Conti, voulant l'obliger, le demanda pour aumônier. La place était bonne, mais Prévoſt eut d'abord ſcrupule de l'accepter. Il fit part à Son Alteſſe de l'empêchement qu'il voyait.

« — Je ne dis jamais la meſſe.

« — Je ne l'entends jamais, » répondit Son Alteſſe.

Prévoſt accepta. Son miniſtère, comme on peut croire, lui laiſſait des loiſirs. Il écrivait du

ſoir au matin. Il compoſa ſans relâche des romans & des hiſtoires qui étaient auſſi des romans.

Il donna, en 1736, *le Doyen de Killerine*, qu'il annonça lui-même comme une « hiſtoire ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable. » L'abbé n'était point fat & ne tirait pas vanité de ſes livres ; mais, comme il écrivait beaucoup, il voulait être beaucoup lu. Il avait la conſcience d'être un bon ouvrier en littérature, & pendait, ainſi qu'on voit, une belle enſeigne à ſa boutique, qui était bien pourvue. Il en ſortit ſucceſſivement l'*Hiſtoire de Marguerite d'Anjou*, l'*Hiſtoire d'une Grecque moderne*, les *Campagnes philoſophiques de Moncal*, l'*Hiſtoire de la jeuneſſe du commandeur de* ***, l'*Hiſtoire de Guillaume le Conquérant*, une *Vie de Cicéron*, traduite de Middleton, une traduction des *Lettres à Brutus* & des *Lettres familières*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un honnête homme*. J'en oublie. Prévoſt compoſait ſi facilement qu'il pouvait prendre part à une converſation ſans s'interrompre d'écrire. Sa plume le menait.

Il vivait tranquille, dans ſon cabinet, quand

un folliculaire, dont je ne ſais pas le nom, vint lui demander des ſecours & des conſeils. L'abbé, qui ne ſavait rien refuſer, paya de ſa bourſe & de ſa plume. Or, il advint que le journal dans lequel il avait ſi bonnement trempé déplut au pouvoir & fut ſaiſi. Les gens de police trouvèrent de l'écriture de Prévoſt dans les papiers du malheureux folliculaire ; ils euſſent fort bien mené Prévoſt à la Baſtille, mais il ſe cacha. Le prince de Conti lui fournit les moyens de gagner Bruxelles, où, par bonheur, il n'attendit pas longtemps que cette méchante affaire fût arrangée.

Revenu dans ſes foyers, & remis de cette dernière tribulation, il commença une grande entrepriſe. Le chancelier Dagueſſeau l'invita à rédiger une *Hiſtoire générale des voyages*. On commençait alors en France à s'intéreſſer aux découvertes des navigateurs ; on voulait ſavoir comment vivent les peuples qui ne vivent pas comme nous. Le ſiècle précédent s'était montré peu curieux à ce ſujet : il s'était contenté des notions les plus vagues ſur les Levantins, comme on diſait. Les Turcs mêmes étaient peu connus. C'eſt à peine ſi, dans les dernières années du

ſiècle, les relations de Tavernier, de Bernier & de Chardin, firent paſſer dans le public quelque idée de la Perſe & de l'Inde. Mais, à l'époque où Prévoſt vieilliſſait, on ſe prit d'amour pour les ſauvages. On ſe ſentait vieux & corrompu; on les croyait innocents & jeunes. On diſait : « Ces nègres, ces Indiens n'ont point de gazettes; ils ne vont point à l'Opéra; ils ſont tout nus : c'eſt admirable ! Ils ne ſe marient point par contrat, & ne ſont point trompés. Parlez-nous de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs vertus. » On ſe figurait que l'empereur de la Chine était philoſophe; on eût demandé des lois aux Hurons.

Le bon Prévoſt n'avait pas des connaiſſances bien ſolides en géographie, mais ſon roman de *Robert Lade* prouvait qu'il ſavait parler convenablement de marine & de géographie, & peindre d'une façon très-ſaiſiſſante les mœurs des peuples barbares. Il ſe mit à rédiger une *Hiſtoire générale des voyages*. On en faiſait alors une en Angleterre, &, bien que la France fût en guerre avec cette nation & que, ſur mer, les deux pavillons ennemis ne ſe rencontraſſent point ſans des coups de canon,

l'amirauté britannique ne cessa pas de faire tenir à la chancellerie de France les feuilles de l'*Histoire des voyages* à mesure qu'on les imprimait. Daguesseau les communiquait à Prévost, qui ne faisait guère que les traduire. Mais ce secours lui manqua bientôt. La rédaction anglaise, comme autrefois la muraille de Carthage, resta interrompue. L'abbé dut poursuivre seul ce grand travail : il compila, compila, compila & vint à bout de l'Amérique. Un fermier-général faisait les fonds de l'entreprise, qui dévora quatre mille louis d'or. Prévost rédigea quinze volumes in-4° sans accepter un denier. Les biens de la terre ne le séduisaient pas : « Un jardin, une vache & deux poules me suffisent, » disait-il.

Il avait une naïveté d'enfant, & s'abandonnait en toute ingénuité à François Didot, son libraire, qui lui payait ses livres à raison d'un louis la feuille. Le prix sans doute était élevé, mais j'aime à croire que M. François Didot trouvait son compte au marché. On signait les traités dans un cabaret au coin de la rue de la Huchette, qui était le lieu consacré à ces sortes d'affaires, & les livres étaient vendus dans la

boutique du quai des Auguſtins, à l'enſeigne de la *Bible d'or*.

Il paraît que M. François Didot en uſa avec Prévoſt comme Mme de la Sablière avec La Fontaine. Ce libraire avait une maiſon de campagne à Saint-Firmin, près Chantilly. Il y recueillit l'abbé, et lui épargna le tracas des comptes & les ſoins du ménage en ſe chargeant de payer lui-même au boulanger et au boucher ce que ſon hôte y prenait. La petite maiſon était iſolée, au bord d'un bois. On y pouvait élever des poules : *Hoc erat in votis.*

Pendant ce temps, le vieux Samuel Richardſon avait publié à Londres *Clariſſe Harlove* & *Grandiſſon*. Prévoſt, familiariſé dès longtemps avec la littérature anglaiſe, traduiſit ces beaux romans, ſi vrais & ſi touchants, qui inſpirèrent à Rouſſeau la *Nouvelle Héloïse*, & qui faiſaient pleurer Diderot. Ce bon Diderot, on le voyait mélancolique ; on lui demandait : Qu'avez-vous ? Que vous eſt-il arrivé ? on l'interrogeait ſur ſa ſanté, ſa fortune, ſes parents, ſes amis. — C'était Clariſſe Harlove qu'il avait quittée en danger & qui lui donnait de l'inquiétude. Je ne ſais ſi Prévoſt rendit mieux que Letourneur le texte

anglais. Je soupçonne bien un peu l'abbé d'avoir, tout en abrégeant les détails, allongé l'ensemble. Il écrivait d'abondance & ce qui eſt écrit vite, n'eſt pas toujours ce qui ſe lit vite. Il n'importe, Prévoſt et Letourneur, en faiſant connaître Richardſon à la France, donnèrent Clariſſe & Clémentine pour amantes à tous les hommes capables de lecture, de rêverie, d'émotion pure.

1. Voyez comme plus tard, tout à la fin du ſiècle, ces touchantes figures de femmes ſeront encore vives & fraîches dans les imaginations. André Chénier, peignant en beaux vers les rêves d'un ſolitaire, y mêlera à Julie les deux héroïnes anglaiſes & dira :

Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes ſi beaux, à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite ſa mémoire :
Julie, amante faible & tombée avec gloire ;
Clariſſe, beauté ſainte où reſpire le Ciel,
Dont la douleur ignore & la haine & le fiel,
Qui ſouffre ſans gémir, qui périt ſans murmure ;
Clémentine adorée, âme céleſte & pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuſte maiſon,
Ne perd point l'innocence en perdant la raiſon.
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ſes belles rêveries ;
Ses yeux laiſſent tomber une larme. Avec vous

Clarisse & *Grandisson*, ces livres d'un vieillard, traduits par un autre vieillard, représentent ce qu'il y a de plus pur dans la jeunesse. Clarisse & Clémentine paraissent plus innocentes, plus aimables, présentées au monde par ces deux vieux parrains, Richardson & Prévost.

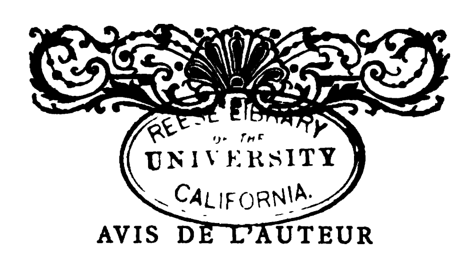
Richardson mourut en 1761; l'âge venait pour Prévost & la gravité avec l'âge. Il écrivit à soixante-sept ans le *Monde moral*, livre sérieux que je n'ai pas lu. Il n'abandonna pas la littérature anglaise : C'est à Saint-Firmin qu'il traduisit l'histoire de *Miss Radulphe*, *Almoran & Hamlet* & les *Lettres de Mentor*. Il

Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
A vos persécuteurs il reproche leur crime,
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !
Que ces touchants objets de pleurs & de soupirs
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme & du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
En projets enchanteurs il égare ses vœux :
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer & vivre à ses genoux.

préparait des livres de piété, des traités deſtinés à confondre les incrédules ; car, je l'ai dit, il n'était point du parti des philoſophes & n'avait jamais préféré que les femmes à Dieu.

Le 23 novembre 1769, comme il s'en retournait ſeul à Saint-Firmin, par la forêt de Chantilly, il tomba frappé d'apoplexie. Des payſans, voyant ſon corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé d'un village voiſin. Le curé le fit expoſer dans ſon égliſe & appela les gens de juſtice, qui ſe hâtèrent de venir avec un chirurgien. Celui-ci, ne doutant point qu'il eût un mort devant lui, s'apprêta, ſelon la règle en pareil cas, à faire l'autopſie. Il ouvrit le corps, & Prévoſt, ainſi tiré de ſa léthargie, étendit ſes bras, roula des yeux épouvantés & retomba. Il était mort, cette fois. Il avait ſoixante-ſix ans, ſept mois & vingt-deux jours.

ANATOLE FRANCE.



AVIS DE L'AUTEUR

DES

MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ.



UOIQUE *j'eusse pû faire entrer dans mes Mémoires, les Avantures du Chevalier des Grieux, il m'a semblé que n'y aiant point un rapport nécessaire, le Lecteur trouveroit plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop longtems le fil de ma propre Histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'Ecrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances, qui la rendroient pesante & embarrassée. C'est le précepte d'Horace:*

> Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
> Pleraque differat, ac præsens in tempus omittat.

Il n'eſt pas même beſoin d'une ſi grave autorité, pour prouver une vérité ſi ſimple ; car le bon ſens eſt la premiere ſource de cette regle.

Si le Public a trouvé quelque choſe d'agréable & d'intéreſſant dans l'hiſtoire de ma vie, j'oſe lui promettre qu'il ne ſera pas moins ſatisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des paſſions. J'ai à peindre un jeune Aveugle, qui refuſe d'être heureux, pour ſe précipiter volontairement dans les dernieres infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont ſe forme le plus brillant mérite, préfere par choix une vie obſcure & vagabonde à tous les avantages de la Fortune & de la Nature ; qui prévoit ſes malheurs, ſans vouloir les éviter ; qui les ſent & qui en eſt accablé, ſans profiter des remedes qu'on lui offre ſans ceſſe, & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin un caractere ambigu, un mélange de vertus & de vices, un contraſte perpétuel de bons ſentimens & d'actions mauvaiſes. Tel eſt le fond du Tableau que je préſente. Les perſonnes de bon ſens ne regarderont point un Ouvrage de cette nature, comme un travail inutile. Outre le plaiſir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événemens qui ne puiſſent ſervir à l'inſtruction des mœurs ; & c'eſt rendre, à mon avis, un ſervice

considérable au Public, que de l'instruire en l'amusant.

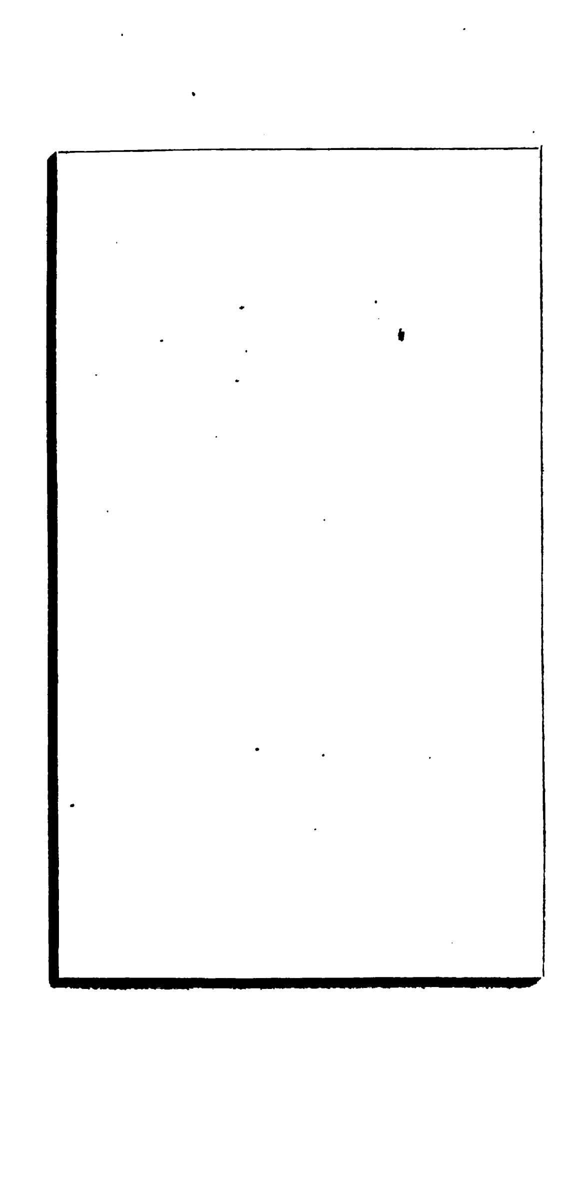
On ne peut réfléchir sur les préceptes de la Morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés & négligés ; & l'on se demande la raison de cette bisarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes, d'un certain ordre d'esprit & de politesse, veulent examiner quelle est la matiere la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux momens de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un Ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la Vertu, des douceurs de l'Amitié, des moyens d'arriver au Bonheur, des foiblesses de la Nature qui nous en éloignent, & des remedes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits, dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t'il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, & qu'on se retrouve si-tôt au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé, si la raison que je vais en apporter, n'explique bien cette contra-

diction de nos idées & de notre conduite : c'eſt que tous les préceptes de la Morale n'étant que des principes vagues & généraux, il eſt très difficile d'en faire une application particuliere au détail des mœurs & des actions. Mettons la choſe dans un exemple. Les Ames bien nées ſentent que la douceur & l'humanité ſont des vertus aimables, & ſont portées d'inclination à les pratiquer : mais ſont-elles au moment de l'exercice? elles demeurent ſouvent ſuſpendues. En eſt-ce réellement l'occaſion ? Sçait-on bien quelle en doit être la meſure? Ne ſe trompe-t'on point ſur l'objet ? Cent difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe, en voulant être bienfaiſant & libéral ; de paſſer pour foible, en paroiſſant trop tendre & trop ſenſible ; en un mot, d'exceder ou de ne pas remplir aſſez des devoirs, qui ſont renfermés d'une maniere trop obſcure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience, ou l'exemple, qui puiſſe déterminer raiſonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'eſt point un avantage, qu'il ſoit libre à tout le monde de ſe donner ; elle dépend des ſituations différentes, où l'on ſe trouve placé par la Fortune. Il ne reſte donc que l'exemple, qui puiſſe ſervir de regle, à quantité de perſonnes, dans l'exercice de la vertu. C'eſt préciſément pour cette ſorte de Lecteurs, que des Ouvrages tels que celui-ci

peuvent être d'une extrême utilité ; du moins, lorsqu'ils sont écrits par une Personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumiere, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque Avanture est un Modéle, d'après lequel on peut se former : il n'y manque, que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'Ouvrage entier est un Traité de Morale, réduit agréablement en exercice.

Un Lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume, à mon âge, pour écrire des Avantures de Fortune & d'Amour : mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fausse, mon erreur sera mon excuse.







HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT.

PREMIERE PARTIE.

E ſuis obligé de faire remonter mon Lecteur, au temps de ma vie, où je rencontrai pour la premiere fois le Chevalier des Grieux. Ce fut environ ſix mois avant mon départ pour l'Eſpagne. Quoique je ſortiſſe rarement de ma Solitude, la complaiſance que j'avois pour ma Fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abregeois autant qu'il m'étoit

poffible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller folliciter une affaire au Parlement de Normandie, pour la fucceffion de quelques Terres aufquelles je lui avois laiffé des prétentions du côté de mon Grand-pere maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la premiere nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner, à Paffy, qui en eft éloigné de cinq ou fix lieues. Je fus furpris, en entrant dans ce Bourg, d'y voir tous les Habitans en allarme. Ils fe précipitoient de leurs Maifons, pour courir en foule à la porte d'une mauvaife Hôtellerie, devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés, & qui paroiffoient fumans de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faifoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment, pour m'informer d'où venoit le tumulte; mais je tirai peu d'éclairciffement d'une populace curieufe, qui ne faifoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers l'Hôtellerie, en fe pouffant avec beaucoup de confufion. Enfin un Archer, revêtu d'une bandouliere & le moufquet fur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis figne de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le fujet de ce défordre. Ce n'eft rien, Monfieur, me dit-il : c'eft une douzaine de Filles de joye, que je conduis avec mes Compagnons, jufqu'au Havre-de-Grace, où

nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'eſt apparemment ce qui excite la curioſité de ces bons Payſans. J'aurois paſſé, après cette explication, ſi je n'euſſe été arrêté par les exclamations d'une vieille femme, qui ſortoit de l'Hôtellerie en joignant les mains, & criant que c'étoit une choſe barbare, une choſe qui faiſoit horreur & compaſſion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je? Ah! Monſieur, entrez, répondit-elle, & voyez ſi ce ſpectacle n'eſt pas capable de fendre le cœur? La curioſité me fit deſcendre de mon cheval, que je laiſſai à mon palfrenier. J'entrai avec peine, en perçant la foule, & je vis en effet quelque choſe d'aſſez touchant. Parmi les douze Filles, qui étoient enchaînées ſix à ſix par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient ſi peu conformes à ſa condition, qu'en tout autre état je l'euſſe priſe pour une perſonne du premier rang. Sa triſteſſe & la ſaleté de ſon linge & de ſes habits l'enlaidiſſoient ſi peu, que ſa vûe m'inſpira du reſpect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de ſe tourner, autant que ſa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober ſon viſage aux yeux des ſpectateurs. L'effort qu'elle faiſoit pour ſe cacher étoit ſi naturel, qu'il paroiſſoit venir d'un ſentiment de modeſtie. Comme les ſix Gardes, qui accompagnoient cette malheureuſe bande, étoient auſſi

dans la chambre, je pris le Chef en particulier, & je lui demandai quelques lumieres ſur le ſort de cette belle Fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital, me dit-il, par ordre de M. le Lieutenant Général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ſes bonnes actions. Je l'ai interrogée pluſieurs fois ſur la route : elle s'obſtine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aye pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laiſſe pas d'avoir quelques égards pour elle ; parce qu'il me ſemble qu'elle vaut un peu mieux que ſes Compagnes. Voilà un jeune homme, ajoûta l'Archer, qui pourroit vous inſtruire mieux que moi ſur la cauſe de ſa diſgrace. Il l'a ſuivie depuis Paris, ſans ceſſer preſque un moment de pleurer. Il faut que ce ſoit ſon Frere ou ſon Amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit aſſis. Il paroiſſoit enſeveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vû de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort ſimplement ; mais on diſtingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naiſſance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il ſe leva ; & je découvris dans ſes yeux, dans ſa figure, & dans tous ſes mouvemens, un air ſi fin & ſi noble, que je me ſentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point,

lui dis-je en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit, sans se faire connoître lui-même, & qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces Misérables n'ignorent point, continua-t'il en montrant les Archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles ; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique. Mais, ce qui est de la derniere inhumanité, ces lâches Coquins, ajoûta-t'il en parlant des Archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer ouvertement, à quelques lieues de Paris. Je m'étois associé quatre hommes, qui m'avoient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains, & sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux Archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir

du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés, chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma Maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps ; & maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement, lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette avanture me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires ; mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas ! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes Amis, qui me fera tenir quelques secours au Havre-de-Grace. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire, & pour procurer à cette pauvre Créature, ajoûta-t'il en regardant tristement sa Maîtresse,

quelque ſoulagement ſur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous ſervir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, ſans que les Gardes s'en apperçuſſent ; car je jugeois bien que s'ils lui ſçavoient cette ſomme, ils lui vendroient plus chérement leurs ſecours. Il me vint même à l'eſprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeune Amant la liberté de parler continuellement à ſa Maîtreſſe juſqu'au Havre. Je fis ſigne au Chef de s'approcher, & je lui en fis la propoſition. Il en parut honteux, malgré ſon effronterie. Ce n'eſt pas, Monſieur, répondit-il d'un air embarraſſé, que nous refuſions de le laiſſer parler à cette Fille ; mais il voudroit être ſans ceſſe auprès d'elle ; cela nous eſt incommode ; il eſt bien juſte qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la ſentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai ſur le champ : mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échape quelque friponnerie ; car je vais laiſſer mon adreſſe à ce jeune homme, afin qu'il puiſſe m'en informer, & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta ſix louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoiſſance avec laquelle ce jeune Inconnu me remercia, acheverent de me perſuader qu'il

étoit né quelque chofe, & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à fa Maîtreffe, avant que de fortir. Elle me répondit avec une modeftie fi douce & fi charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en fortant, mille réflexions fur le caractere incompréhenfible des femmes.

Etant retourné à ma Solitude, je ne fus point informé de la fuite de cette avanture. Il fe paffa près de deux ans, qui me la firent oublier tout-à-fait ; jufqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occafion d'en apprendre à fond toutes les circonftances. J'arrivois de Londres à Calais, avec le Marquis de... mon Eleve. Nous logeâmes, fi je m'en fouviens bien, au Lion d'or, où quelques raifons nous obligerent de paffer le jour entier & la nuit fuivante. En marchant l'après midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme, dont j'avois fait la rencontre à Paffy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois vû la premiere fois. Il portoit fur le bras un vieux porte-manteau, ne faifant qu'arriver dans la Ville. Cependant, comme il avoit la phyfionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis auffi-tôt. Il faut, dis-je au Marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joye fut plus vive que toute expreffion, lorfqu'il m'eut remis à fon tour. Ah ! Monfieur, s'écria-t'il en me baifant la main, je puis donc

encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoiſſance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit, par mer, du Havre-de-Grace, où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paroiſſez pas fort bien en argent, lui dis-je ; allez-vous-en au Lion d'or où je ſuis logé, je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de ſon infortune & les circonſtances de ſon voyage d'Amérique. Je lui fis mille careſſes, & j'ordonnai qu'on ne le laiſſât manquer de rien. Il n'attendit point que je le preſſaſſe de me raconter l'hiſtoire de ſa vie. Monſieur, me dit-il, vous en uſez ſi noblement avec moi, que je me reprocherois comme une baſſe ingratitude, d'avoir quelque choſe de réſervé pour vous. Je veux vous apprendre, non-ſeulement mes malheurs & mes peines, mais encore mes deſordres & mes plus honteuſes foibleſſes. Je ſuis ſûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur que j'écrivis ſon hiſtoire preſqu'auſſi-tôt après l'avoir entendue, & qu'on peut s'aſſurer par conſéquent que rien n'eſt plus exact & plus fidéle que cette narration. Je dis fidéle juſques dans la relation des réflexions & des ſentimens, que le jeune Avanturier exprimoit de la meilleure grace du monde.

Voici donc fon récit, auquel je ne mêlerai, jufqu'à la fin, rien qui ne foit de lui.

J'avois dix-fept ans, & j'achevois mes études de Philofophie à Amiens, où mes Parens, qui font d'une des meilleures Maifons de P... m'avoient envoyé. Je menois une vie fi fage & fi reglée, que mes maîtres me propofoient pour l'exemple du College. Non que je fiffe des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'averfion naturelle pour le vice. Ma naiffance, le fuccès de mes études, & quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître & eftimer de tous les honnêtes-gens de la Ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation fi générale, que Monfieur l'Évêque, qui y affiftoit, me propofa d'entrer dans l'Etat Eccléfiaftique, où je ne manquerois pas, difoit-il, de m'attirer plus de diftinction que dans l'Ordre de Malte, auquel mes Parens me deftinoient. Ils me faifoient déja porter la Croix, avec le nom de Chevalier des Grieux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon Pere, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Mon feul regret, en quittant Amiens, étoit d'y laiffer un Ami, avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il



étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés enſemble ; mais le bien de ſa Maiſon étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'Etat Eccléſiaſtique, & de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profeſſion. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures, dans la ſuite de mon hiſtoire, & ſurtout par un zele & une généroſité en amitié, qui ſurpaſſent les plus célébres exemples de l'Antiquité. Si j'euſſe alors ſuivi ſes conſeils, j'aurois toujours été ſage & heureux. Si j'avois du moins profité de ſes reproches dans le précipice où mes paſſions m'ont entraîné, j'aurois ſauvé quelque choſe du naufrage de ma fortune & de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ſes ſoins, que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement récompenſés, par un ingrat qui s'en offençoit & qui les traitoit d'importunités.

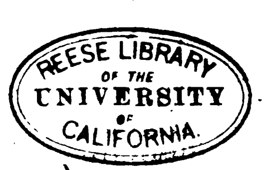
J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquois-je un jour plus tôt ! j'aurois porté chez mon Pere toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appeloit Tiberge, nous vîmes arriver le Coche d'Arras, & nous le ſuivîmes juſqu'à l'Hôtellerie où ces voitures deſcendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curio-

ſité. Il en ſortit quelques femmes, qui ſe retirerent auſſi-tôt. Mais il en reſta une, fort jeune, qui s'arrêta ſeule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroiſſoit lui ſervir de conducteur, s'empreſſoit pour faire tirer ſon équipage des paniers. Elle me parut ſi charmante, que moi, qui n'avois jamais penſé à la difference des ſexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention ; moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la ſageſſe & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup juſqu'au tranſport. J'avois le défaut d'être exceſſivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foibleſſe, je m'avançai vers la maîtreſſe de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politeſſes, ſans paroître embarraſſée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & ſi elle y avoit quelques perſonnes de connoiſſance. Elle me répondit ingénûment, qu'elle y étoit envoyée par ſes Parens, pour être Religieuſe. L'amour me rendoit déja ſi éclairé, depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce deſſein comme un coup mortel pour mes deſirs. Je lui parlai d'une maniere, qui lui fit comprendre mes ſentimens ; car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au Couvent, pour arrêter ſans doute ſon penchant au plaiſir, qui s'étoit déja déclaré, & qui

p. 18



L. Monziès sc. Imp. A. Salmon



a causé dans la fuite tous ses malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ses Parens, par toutes les raisons que mon amour naissant & mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta, ni rigueur, ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuse ; mais que c'étoit apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur, & sur la tendresse infinie qu'elle m'inspiroit déja, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses Parens, & pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venoit alors tant de hardiesse & de facilité à m'exprimer ; mais on ne feroit pas une Divinité de l'Amour, s'il n'operoit souvent des prodiges. J'ajoûtai mille choses pressantes. Ma belle Inconnue sçavoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge : elle me confessa que si je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répetai que j'étois prêt à tout entreprendre ;

mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenois à cette assurance génerale, qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle & pour moi. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances alloient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son Conducteur, qu'elle m'appela son cousin, & que sans paroître deconcertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain son entrée dans le Couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse : je lui proposai de se loger dans une Hôtellerie, dont le Maître, qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été longtemps Cocher de mon Pere, étoit dévoué entiérement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux Conducteur paroissoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette sçène, me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à se promener dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle Maîtresse. Comme je redoutois sa sagesse, je me défis de lui par une commission, dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'Auberge, d'entretenir seul la

Souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne le croyois. Mon cœur s'ouvrit à mille ſentimens de plaiſir, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur ſe répandit dans toutes mes veines. J'étois dans une eſpece de tranſport, qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mlle Manon Leſcaut, c'eſt ainſi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort ſatisfaite de cet effet de ſes charmes. Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émue que moi. Elle me confeſſa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle feroit ravie de m'avoir obligation de ſa liberté. Elle voulut ſçavoir qui j'étois, & cette connoiſſance augmenta ſon affection ; parce qu'étant d'une naiſſance commune, elle ſe trouva flatée d'avoir fait la conquête d'un Amant tel que moi. Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du Conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domeſtique. Nous reglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaiſe de poſte, & que je reviendrois de grand matin à l'Auberge, avant qu'il fût éveillé ; que nous nous déroberions ſecretement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois

environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes ; elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans ſans expérience, que cette ſomme ne finiroit jamais, & nous ne comptâmes pas moins ſur le ſuccès de nos autres meſures.

Après avoir ſoupé, avec plus de ſatisfaction que je n'en avois jamais reſſenti, je me retirai pour executer notre projet. Mes arrangemens furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu deſſein de retourner le lendemain chez mon Pere, mon petit équipage étoit déja préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire tranſporter ma malle, & à faire tenir une chaiſe prête pour cinq heures du matin, qui étoient le temps où les portes de la Ville devoient être ouvertes ; mais je trouvai un obſtacle dont je ne me défiois point, & qui faillit de rompre entiérement mon deſſein.

Tiberge, quoiqu'âgé ſeulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un ſens mûr, & d'une conduite fort reglée. Il m'aimoit avec une tendreſſe extraordinaire. La vûe d'une auſſi jolie Fille que Mademoiſelle Manon, mon empreſſement à la conduire, & le ſoin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques ſoupçons de mon amour. Il n'avoit oſé revenir à l'Auberge où il m'avoit laiſſé, de peur de m'offenſer par ſon retour ; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trou-

vai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du foir. Sa préfence me chagrina. Il s'apperçut facilement de la contrainte qu'elle me caufoit. Je fuis fûr, me dit-il fans déguifement, que vous méditez quelque deffein que vous me voulez cacher; je le vois à votre air. Je lui répondis affez brufquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes deffeins. Non, reprit-il; mais vous m'avez toujours traité en Ami, & cette qualité fuppofe un peu de confiance & d'ouverture. Il me preffa fi fort & fi long-tems de lui découvrir mon fecret, que n'ayant jamais eu de réferve avec lui, je lui fis l'entiere confidence de ma paffion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis furtout de l'indifcrétion, avec laquelle je lui avois découvert le deffein de ma fuite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon Ami, pour ne pas s'y oppofer de tout fon pouvoir; qu'il vouloit me repréfenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner; mais que fi je ne renonçois pas enfuite à cette miférable réfolution, il avertiroit des perfonnes qui pourroient l'arrêter à coup fûr. Il me tint là-deffus un difcours férieux, qui dura plus d'un quart-d'heure, & qui finit encore par la menace de me dénoncer, fi je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de fageffe & de raifon. J'étois au défefpoir de m'être trahi

si mal-à-propos. Cependant, l'Amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avois pas découvert que mon dessein devoit s'executer le lendemain, & je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon Ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma Maîtresse, & vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, & m'étant rendu à l'Hôtellerie de Mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la rue; de sorte que m'ayant apperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise étoit en état de partir; nous nous éloignâmes aussi-tôt de la Ville. Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'apperçut que je l'avois trompé. Son zéle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, & combien je devrois verser de

larmes, en ſongeant quelle en a toujours été la récompenſe.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval, à côté de la chaiſe, ce qui ne nous avoit guéres permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorſque nous nous vîmes ſi proche de Paris, c'eſt-à-dire, preſque en ſûreté, nous prîmes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque paſſionné que je fuſſe pour Manon, elle ſçut me perſuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions ſi peu réſervés dans nos careſſes, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fuſſions ſeuls. Nos poſtillons & nos Hôtes nous regardoient avec admiration; & je remarquois qu'ils étoient ſurpris de voir deux enfans de notre âge, qui paroiſſoient s'aimer juſqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis; nous fraudâmes les droits de l'Egliſe, & nous nous trouvâmes époux ſans y avoir fait réflexion. Il eſt ſûr que du naturel tendre & conſtant dont je ſuis, j'étois heureux pour toute ma vie, ſi Manon m'eût été fidéle. Plus je la connoiſſois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son eſprit, ſon cœur, ſa douceur & ſa beauté, formoient une chaîne ſi forte & ſi char-

mante, que j'aurois mis tout mon bonheur à n'en fortir jamais. Terrible changement! Ce qui fait mon déſeſpoir a pû faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes, par cette même conſtance, dont je devois attendre le plus doux de tous les ſorts, & les plus parfaites récompenſes de l'Amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V..., & pour mon malheur auprès de la Maiſon de M. de B..... célébre Fermier Général. Trois ſemaines ſe paſſerent, pendant leſquelles j'avois été ſi rempli de ma paſſion, que j'avois peu ſongé à ma famille, & au chagrin que mon Perè avoit dû reſſentir de mon abſence. Cependant, comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon ſe comportoit auſſi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions ſervit à me faire rappeller peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je réſolus de me reconcilier, s'il étoit poſſible, avec mon Pere. Ma Maîtreſſe étoit ſi aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, ſi je trouvois moyen de lui faire connoître ſa ſageſſe & ſon mérite : en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouſer, ayant été deſabuſé de l'eſpérance de le pouvoir ſans ſon conſentement. Je communiquai ce projet à Manon; & je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour & du devoir, celui de

la néceffité pouvoit y entrer auffi pour quelque chofe, car nos fonds étoient extrêmement altérés, & je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuifables. Manon reçut froidement cette propofition. Cependant, les difficultés qu'elle y oppofa n'étant prifes que de fa tendreffe même, & de la crainte de me perdre, fi mon Pere n'entroit point dans notre deffein, après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre foupçon du coup cruel qu'on fe préparoit à me porter. A l'objection de la néceffité, elle répondit qu'il nous reftoit encore de quoi vivre quelques femaines, & qu'elle trouveroit après cela des reffources dans l'affection de quelques Parens, à qui elle écriroit en Province. Elle adoucit fon refus par des careffes fi tendres & fi paffionnées, que moi qui ne vivois que dans elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de fon cœur, j'applaudis à toutes fes réponfes & à toutes fes réfolutions. Je lui avois laiffé la difpofition de notre bourfe & le foin de payer notre dépenfe ordinaire. Je m'apperçus, peu après, que notre table étoit mieux fervie, & qu'elle s'étoit donné quelques ajuftements d'un prix confidérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous refter à peine douze ou quinze piftoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant,

d'être fans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverois des reffources ? Je l'aimois avec trop de fimplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois forti l'après-midi, & que je l'avois avertie que je ferois dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions fervis que par une petite Fille, qui étoit à peu près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé fi long-tems ? Elle me répondit, d'un air embarraffé, qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois ; je lui dis : mais fi vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir ? Cette queftion la déconcerta fi fort, que n'ayant point affez de préfence d'efprit pour y répondre, elle fe mit à pleurer, en affurant que ce n'étoit point fa faute, & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jufqu'à ce que M. de B... fût forti par l'autre efcalier, qui répondoit au cabinet. Je demeurai fi confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de defcendre, fous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cet enfant de dire à fa Maîtreffe que je retournerois dans le moment, mais de ne pas faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. de B...

Ma consternation fut si grande, que je versois des larmes en descendant l'escalier, sans sçavoir encore de quel sentiment elles partoient. J'entrai dans le premier Caffé ; & m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains, pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeller ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion ; & je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr ; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçû d'elle ; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincere & moins constante que moi ? Quelle raison auroit-elle eu de me tromper ? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses, & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport ; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sçait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me haïr.

Cependant la visite & la sortie furtive de M. de B.... me causoient de l'embarras. Je rappellois aussi les petites acquisitions de Manon,

qui me sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paraissoit sentir les libéralités d'un nouvel Amant. Et cette confiance, qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues ; j'avois peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perdue de vûe, depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu ! un instant de séparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment, où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi. A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystere. M. de B...., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations ; les Parens de Manon se feront servis de cet homme, pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déja reçu de lui ; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, si j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis ſi fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma triſteſſe. Je retournai ſur le champ au logis. J'embraſſai Manon avec ma tendreſſe ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines ; je me retins, dans l'eſperance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit paſſé. On nous ſervit à ſouper. Je me mis à table d'un air fort gai ; mais à la lumiere de la chandelle, qui étoit entre elle & moi, je crus appercevoir de la triſteſſe ſur le viſage & dans les yeux de ma chere Maîtreſſe. Cette penſée m'en inſpira auſſi. Je remarquai que ſes regards s'attachoient ſur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler ſi c'étoit de l'amour, ou de la compaſſion ; quoiqu'il me parût que c'étoit un ſentiment doux & languiſſant. Je la regardai avec la même attention ; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la ſituation de mon cœur par mes regards. Nous ne penſions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ſes beaux yeux : perfides larmes ! Ah ! Dieux ! m'écriai-je, vous pleurez, ma chere Manon : vous êtes affligée juſqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un ſeul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques ſoupirs, qui

augmenterent mon inquiétude. Je me levai en tremblant; je la conjurai, avec tous les empressemens de l'Amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs; j'en versai moi-même, en essuyant les siens; j'étois plus mort que vif. Un Barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes, qui montoient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiser; & s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre, elle vouloit se cacher aux yeux des Etrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes, que je reconnus pour les Laquais de mon Pere. Ils ne me firent point de violence; mais, deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troisiéme visita mes poches, dont il tira un petit couteau, qui étoit le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demanderent pardon de la nécessité où ils étoient de me manquer de respect; ils me dirent naturellement qu'ils agissoient par l'ordre de mon Pere, & que mon Frere aîné m'attendoit en bas, dans un carosse. J'étois si troublé, que je me laissai conduire, sans résister & sans répondre. Mon Frere étoit effectivement à

m'attendre. On me mit dans le caroffe, auprès de lui; & le cocher, qui avoit fes ordres, nous conduifit grand train jufqu'à Saint-Denis. Mon Frere m'embraffa tendrement; mais il ne me parla point; de forte que j'eus tout le loifir, dont j'avois befoin, pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obfcurité, que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement; mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'efprit. Traître! difois-je, c'eft fait de ta vie, fi mes foupçons fe trouvent juftes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par conféquent l'avoir appris de lui. Accufer Manon, c'eft de quoi mon cœur n'ofoit fe rendre coupable. Cette trifteffe extraordinaire, dont je l'avois vûe comme accablée, fes larmes, le tendre baifer qu'elle m'avoit donné en fe retirant, me paroiffoient bien une énigme; mais je me fentois porté à l'expliquer comme un preffentiment de notre malheur commun; & dans le tems que je me défefperois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le réfultat de ma méditation fut de me perfuader, que j'avois été apperçu dans les rues de Paris, par quelques perfonnes de connoiffance, qui en avoient donné

avis à mon Pere. Cette penſée me conſola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches, ou pour quelques mauvais traitemens, qu'il me faudroit eſſuïer de l'autorité paternelle. Je réſolus de les ſouffrir avec patience, & de promettre tout ce qu'on exigeroit de moi, pour me faciliter l'occaſion de retourner plus promptement à Paris, & d'aller rendre la vie & la joie à ma chere Manon.

Nous arrivâmes, en peu de tems, à Saint-Denis. Mon frère, ſurpris de mon ſilence, s'imagina que c'étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me conſoler, en m'aſſurant que je n'avois rien à redouter de la ſéverité de mon Pere, pourvû que je fuſſe diſpoſé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit paſſer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois Laquais dans ma chambre. Ce qui me cauſa une peine ſenſible, fut de me voir dans la même Hôtellerie où je m'étois arrêté avec Manon, en venant d'Amiens à Paris. L'Hôte & les Domeſtiques me reconnurent, & devinerent en même tems la vérité de mon hiſtoire. J'entendis dire à l'Hôte : Hà ! c'eſt ce joli Monſieur, qui paſſoit, il y a ſix ſemaines, avec une petite Demoiſelle qu'il aimoit ſi fort. Qu'elle étoit charmante ! les pauvres Enfans, comme ils ſe careſſoient ! Pardi, c'eſt dommage

qu'on les ait féparés. Je feignois de ne rien entendre, & je me laiffois voir le moins qu'il m'étoit poffible. Mon Frere avoit, à Saint-Denis, une chaife à deux, dans laquelle nous partîmes de grand matin ; & nous arrivâmes chez nous le lendemain au foir. Il vit mon Pere avant moi, pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laiffé conduire ; de forte que j'en fus reçu moins durement, que je ne m'y étois attendu. Il fe contenta de me faire quelques reproches généraux, fur la faute que j'avois commife en m'abfentant fans fa permiffion. Pour ce qui regardoit ma Maîtreffe, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une Inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il efpéroit que cette petite avanture me rendroit plus fage. Je ne pris ce difcours, que dans le fens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon Pere de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus foumife & plus reglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la maniere dont les chofes s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'euffe la liberté de me dérober de la maifon, même avant la fin de la nuit.

On fe mit à table pour fouper ; on me railla

fur ma conquête d'Amiens, & fur ma fuite avec cette fidelle Maîtreffe. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'efprit. Mais quelques mots, lâchés par mon Pere, me firent prêter l'oreille avec la derniere attention. Il parla de perfidie, & de fervice intereffé, rendu par Monfieur B... Je demeurai interdit, en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il fe tourna vers mon Frere, pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'hiftoire. Mon Frere lui répondit que je lui avois paru fi tranquille fur la route, qu'il n'avoit pas cru que j'euffe befoin de ce remede pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon Pere balançoit s'il acheveroit de s'expliquer. Je l'en fuppliai fi inftamment, qu'il me fatisfit, ou plutôt, qu'il m'affaffina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord fi j'avois toujours eu la fimplicité de croire, que je fuffe aimé de ma Maîtreffe. Je lui dis hardiment que j'en étois fi fûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute fa force, cela eft excellent! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces fentimens-là. C'eft grand dommage, mon pauvre Chevalier, de te faire entrer dans l'Ordre de

Malte, puiſque tu as tant de diſpoſition à faire un Mari patient & commode. Il ajouta mille railleries de cette force, ſur ce qu'il appelloit ma ſottiſe & ma crédulité. Enfin, comme je demeurois dans le ſilence, il continua de me dire que ſuivant le calcul qu'il pouvoit faire du tems, depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avoit aimé environ douze jours : car, ajouta-t-il, je ſçais que tu partis d'Amiens, le 28 de l'autre mois ; nous ſommes au 29 du préſent : il y en a onze que Monſieur B... m'a écrit ; je ſuppoſe qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connoiſſance avec ta Maîtreſſe ;. ainſi qui ôte onze & huit, de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois juſqu'au 29 de l'autre, reſte douze, un peu plus ou moins. Là-deſſus, les éclats de rire recommencerent. J'écoutois tout avec un ſaiſiſſement de cœur, auquel j'appréhendois de ne pouvoir réſiſter juſqu'à la fin de cette triſte comédie. Tu ſçauras donc, reprit mon Pere, puiſque tu l'ignores, que Monſieur B... a gagné le cœur de ta Princeſſe ; car il ſe mocque de moi, de prétendre me perſuader que c'eſt par un zéle déſintéreſſé pour mon ſervice, qu'il a voulu te l'enlever. C'eſt bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne ſuis pas connu, qu'il faut attendre des ſentimens ſi nobles. Il a ſçu d'elle que tu es mon fils ; & pour ſe délivrer de tes importunités, il

m'a écrit le lieu de ta demeure & le désordre où tu vivois, en me faisant entendre qu'il falloit main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet; & c'est par sa direction & celle de ta Maîtresse même, que ton Frere a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sçais vaincre assez rapidement, Chevalier; mais tu ne sçais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtems un discours, dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher, sans sentiment & sans connoissance. On me les rappela, par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, & la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes & les plus touchantes. Mon Pere, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois, mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux; je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris, pour aller poignarder B... Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon; il lui a fait violence; il l'a séduite par un charme ou par un poison; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le sçais-je pas bien? Il l'aura me-

nacée, le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une ſi charmante Maîtreſſe! O Dieux! Dieux! ſeroit-il poſſible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût ceſſé de m'aimer!

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon Pere vit bien que dans le tranſport où j'étois, rien ne ſeroit capable de m'arrêter. Il me conduiſit dans une chambre haute, où il laiſſa deux Domeſtiques avec moi, pour me garder à vûe. Je ne me poſſedois point. J'aurois donné mille vies, pour être ſeulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré ſi ouvertement, on ne me permettroit pas aiſément de ſortir de ma chambre. Je meſurai, des yeux, la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle poſſibilité de m'échapper par cette voie, je m'adreſſai doucement à mes deux Domeſtiques. Je m'engageai, par mille ſermens, à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient conſentir à mon évaſion. Je les preſſai, je les careſſai, je les menaçai; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute eſpérance. Je réſolus de mourir; & je me jettai ſur un lit, avec le deſſein de ne le quitter qu'avec la vie. Je paſſai la nuit & le jour ſuivant, dans cette ſituation. Je refuſai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon Pere

vint me voir l'après midi. Il eut la bonté de flater mes peines, par les plus douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passerent, pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens, & m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus : comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures? Mais son image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentois bien. Je puis mourir, disois-je; je le devrois même, après tant de honte & de douleur; mais je souffrirois mille morts, sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon Pere étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur; & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fît mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier, que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein, jusqu'à présent, de te faire porter la Croix de Malte; mais je vois

que tes inclinations ne font point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je fuis d'avis de t'en chercher une qui te plaife. Explique-moi naturellement ce que tu penfes là-deffus. Je lui répondis que je ne mettois plus de diftinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les déteftois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon Pere en fouriant, qui reffemblera à Manon, & qui fera plus fidelle. Ah ! fi vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'eft elle qu'il me faut rendre. Soyez fûr, mon cher Pere, qu'elle ne m'a point trahi ; elle n'eft pas capable d'une fi noire & fi cruelle lâcheté. C'eft le perfide B... qui nous trompe, vous, elle & moi. Si vous fçaviez combien elle eft tendre & fincere, fi vous la connoiffiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un Enfant, repartit mon Pere. Comment pouvez-vous vous aveugler jufqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle ? C'eft elle-même, qui vous a livré à votre Frere. Vous devriez oublier jufqu'à fon nom, & profiter fi vous êtes fage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoiffois trop clairement qu'il avoit raifon. C'étoit un mouvement involontaire, qui me faifoit prendre ainfi le parti de mon Infidelle. Hélas ! repris-je, après un moment de filence, il n'eft que trop vrai que je fuis le malheureux objet de la plus lâche de

toutes les perfidies. Oui, continuai-je, en verſant des larmes de dépit, je vois bien que je ne ſuis qu'un Enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guéres à tromper. Mais je ſçais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon Pere voulut ſçavoir quel étoit mon deſſein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maiſon de B... & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon Pere, & ne ſervit qu'à me faire garder étroitement dans ma priſon.

J'y paſſai ſix mois entiers, pendant le premier deſquels il y eut peu de changement dans mes diſpoſitions. Tous mes ſentimens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine & d'amour, d'eſpérance ou de déſeſpoir, ſelon l'idée ſous laquelle Manon s'offroit à mon eſprit. Tantôt je ne conſidérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languiſſois du deſir de la revoir : tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & perfide Maîtreſſe, & je faiſois mille ſermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des Livres, qui ſervirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes Auteurs. J'acquis de nouvelles connoiſſances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la ſuite. Les lumieres, que je devois à l'Amour, me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile, qui

m'avoient paru obſcurs auparavant. Je fis un Commentaire amoureux ſur le quatriéme livre de l'Éneïde; je le deſtine à voir le jour, & je me flate que le Public en ſera ſatisfait. Hélas! diſois-je en le faiſant, c'étoit un cœur tel que le mièn, qu'il falloit à la fidelle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma priſon. Je fus ſurpris du tranſport avec lequel il m'embraſſa. Je n'avois point encore eu de preuves de ſon affection, qui pûſſent me la faire regarder autrement que comme une ſimple amitié de Collége, telle qu'elle ſe forme entre de jeunes gens qui ſont à peu près du même âge. Je le trouvai ſi changé & ſi formé, depuis cinq ou ſix mois que j'avois paſſés ſans le voir, que ſa figure & le ton de ſon diſcours m'inſpirerent du reſpect. Il me parla en Conſeiller ſage, plutôt qu'en Ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guériſon, qu'il croyoit avancée; enfin il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeuneſſe, pour ouvrir les yeux ſur la vanité des plaiſirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher Chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne ſoit ſolidement vrai, & dont je ne me ſois convaincu par un ſérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté; mais le Ciel m'avoit donné, en même tems, du goût pour la vertu. Je me ſuis ſervi de ma raiſon

pour comparer les fruits de l'une & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le fecours du Ciel s'eft joint à mes réflexions. J'ai conçu, pour le monde, un mépris auquel il n'y a rien d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la Solitude ? C'eft uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre efprit ; il n'y a rien de bon dont vous ne puiffiez vous rendre capable. Le poifon du plaifir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a caufé tant de douleur, que je n'ai pas goûté, depuis, un feul moment de fatisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être apperçu que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma Maîtreffe, il étoit monté à cheval pour me fuivre ; mais qu'ayant fur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impoffible de me joindre ; qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint-Denis, une demiheure après mon départ ; qu'étant bien certain que je me ferois arrêté à Paris, il y avoit paffé fix femaines à me chercher inutilement ; qu'il alloit dans tous les lieux où il fe flatoit de pouvoir me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma Maîtreffe à la Comedie ; qu'elle y étoit dans une parure fi éclatante, qu'il s'étoit

imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel Amant ; qu'il avoit ſuivi ſon caroſſe juſqu'à ſa maiſon, & qu'il avoit appris d'un Domeſtique, qu'elle étoit entretenue par les libéralités de Monſieur B... Je ne m'arrêtai point là, continua-t'il. J'y retournai le lendemain, pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta bruſquement, lorſqu'elle m'entendit parler de vous, & je fus obligé de revenir en Province ſans aucun autre éclairciſſement. J'y appris votre aventure & la conſternation extrême qu'elle vous a cauſée ; mais je n'ai pas voulu vous voir, ſans être aſſuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vû Manon, lui répondis-je en ſoupirant. Hélas ! vous êtes plus heureux que moi, qui ſuis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce ſoupir, qui marquoit encore de la foibleſſe pour elle. Il me flatta ſi adroitement ſur la bonté de mon caractere & ſur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette premiere viſite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaiſirs du ſiecle, pour entrer dans l'Etat Eccléſiaſtique.

Je goûtai tellement cette idée, que lorſque je me trouvai ſeul, je ne m'occupai plus d'autre choſe. Je me rappelai les diſcours de M. l'Evêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conſeil, & les préſages heureux qu'il avoit formés

en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embraſſer ce parti. La piété ſe mêla auſſi dans mes conſidérations. Je ménerai une vie ſainte & chrétienne, diſois-je; je m'occuperai de l'Étude & de la Religion, qui ne me permettront point de penſer aux dangereux plaiſirs de l'Amour. Je mépriſerai ce que le commun des hommes admire ; & comme je ſens aſſez que mon cœur ne déſirera que ce qu'il eſtime, j'aurai auſſi peu d'inquiétudes que de déſirs. Je formai là-deſſus d'avance, un ſyſtême de vie paiſible & ſolitaire. J'y faiſois entrer une maiſon écartée, avec un petit bois, & un ruiſſeau d'eau douce au bout du jardin; une Bibliothéque compoſée de Livres choiſis, un petit nombre d'Amis vertueux & de bon ſens, une table propre, mais frugale & moderée. J'y joignois un commerce de Lettres, avec un Ami qui feroit ſon ſéjour à Paris, & qui m'informeroit des nouvelles publiques; moins pour ſatisfaire ma curioſité, que pour me faire un divertiſſement des folles agitations des hommes. Ne ſerai-je pas heureux, ajoûtois-je? toutes mes prétentions ne ſeront-elles point remplies? Il eſt certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un ſi ſage arrangement, je ſentois que mon cœur attendoit encore quelque choſe; & que pour n'avoir rien à déſirer dans la plus charmante Solitude, il y falloit être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes vifites, dans le deffein qu'il m'avoit infpiré, je pris l'occafion d'en faire l'ouverture à mon Pere. Il me déclara que fon intention étoit de laiffer fes Enfants libres, dans le choix de leur condition, & que de quelque maniere que je vouluffe difpofer de moi, il ne fe réferveroit que le droit de m'aider de fes confeils. Il m'en donna de fort fages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet, qu'à me le faire embraffer avec connoiffance. Le renouvellement de l'année fcolaftique approchoit. Je convins, avec Tiberge, de nous mettre enfemble au Séminaire de S. Sulpice; lui pour achever fes études de Théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui étoit connu de l'Evêque du Diocèfe, lui fit obtenir de ce Prélat un Bénéfice confidérable, avant notre départ.

Mon Pere, me croyant tout à fait revenu de ma paffion, ne fit aucune difficulté de me laiffer partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit Eccléfiaftique prit la place de la Croix de Malte, & le nom d'Abbé des Grieux celle de Chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitoit déja fur les dignités que je ne pouvois

manquer d'obtenir; & ſans l'avoir ſollicité, mon nom fut couché ſur la feuille des Bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme ſon ouvrage, & je l'ai vû pluſieurs fois répandre des larmes, en s'applaudiſſant de ce qu'il nommoit ma converſion. Que les réſolutions humaines ſoient ſujettes à changer, c'eſt ce qui ne m'a jamais cauſé d'étonnement; une paſſion les fait naître, une autre paſſion peut les détruire; mais quand je penſe à la ſainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint Sulpice, & à la joye intérieure que le Ciel m'y faiſoit goûter en les exécutant, je ſuis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pû les rompre. S'il eſt vrai que les ſecours céleſtes ſont à tous momens d'une force égale à celle des paſſions, qu'on m'explique donc par quel funeſte aſcendant on ſe trouve emporté tout d'un coup loin de ſon devoir, ſans ſe trouver capable de la moindre réſiſtance, & ſans reſſentir le moindre remord. Je me croyois abſolument délivré des foibleſſes de l'Amour. Il me ſembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de S. Auguſtin, ou un quart d'heure de méditation chrétienne, à tous les plaiſirs des ſens; ſans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un inſtant malheureux me fit retomber dans le précipice; & ma chûte fut

d'autant plus irréparable, que me trouvant tout d'un coup au même dégré de profondeur d'où j'étois forti, les nouveaux defordres où je tombai, me porterent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois paffé près d'un an à Paris, fans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup, pour me faire cette violence ; mais les confeils toujours préfens de Tiberge, & mes propres réflexions, m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés fi tranquillement, que je me croyois fur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide Créature. Le tems arriva, auquel je devois foutenir un Exercice public dans l'Ecole de Théologie; je fis prier plufieurs perfonnes de confidération, de m'honorer de leur préfence. Mon nom fut ainfi répandu dans tous les Quartiers de Paris : il alla jufqu'aux oreilles de mon Infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude, fous le nom d'Abbé; mais un refte de curiofité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi, (je n'ai jamais pû démêler lequel de ces deux fentimens) lui fit prendre intérêt à un nom fi femblable au mien; elle vint en Sorbonne, avec quelques autres Dames. Elle fut préfente à mon Exercice; & fans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connoiſſance de cette viſite. On ſçait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les Dames, où elles ſont cachées derriere une jalouſie. Je retournai à Saint Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit ſix heures du ſoir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une Dame demandoit à me voir. J'allai au Parloir ſur le champ. Dieux! quelle apparition ſurprenante! j'y trouvai Manon. C'étoit elle; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vûe. Elle étoit dans ſa dix-huitiéme année. Ses charmes ſurpaſſoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air ſi fin, ſi doux, ſi engageant! l'air de l'Amour même. Toute ſa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à ſa vûe; & ne pouvant conjecturer quel étoit le deſſein de cette viſite, j'attendois, les yeux baiſſés & avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien; mais voyant que mon ſilence continuoit, elle mit la main devant ſes yeux, pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confeſſoit que ſon infidélité méritoit ma haine; mais que s'il étoit vrai que j'euſſe jamais eu quelque tendreſſe pour elle, il y avoit eu, auſſi, bien de la dureté à laiſſer paſſer deux ans, ſans prendre ſoin de m'informer de ſon ſort, & qu'il y en


REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
CALIFORNIA.

p. 51



L. Monzies sc.　Imp. A. Salmon

avoit beaucoup en [illegible] voir [illegible] elle étoit en ma présence, sans [illegible] une parole. Le désordre de mon âme, et [illegible] ne sçauroit être exprimé.

Elle s'assit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement: Perfide Manon! Ah! perfide! perfide! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc? m'écriai-je encore. Je prétends mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidèle! repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir; demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva, avec transport, pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'Amour invente, pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentois renaître! J'en étois épouvanté. Je


Imp. A. Salmon

avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma préfence, fans lui dire une parole. Le défordre de mon ame, en l'écoutant, ne fçauroit être exprimé.

Elle s'affit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'ofant l'envifager directement. Je commençai plufieurs fois une réponfe, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureufement : perfide Manon! Ah! perfide! perfide! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point juftifier fa perfidie. Que prétendez-vous donc? m'écriai-je encore. Je prétens mourir, répondit-elle, fi vous ne me rendez votre cœur, fans lequel il eft impoffible que je vive. Demande donc ma vie, Infidelle! repris-je en verfant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir; demande ma vie, qui eft l'unique chofe qui me refte à te facrifier; car mon cœur n'a jamais ceffé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle fe leva, avec tranfport, pour venir m'embraffer. Elle m'accabla de mille careffes paffionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'Amour invente, pour exprimer fes plus vives tendreffes. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel paffage, en effet, de la fituation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je fentois renaître! J'en étois épouvanté. Je fré-

miſſois, comme il arrive lorſqu'on ſe trouve la nuit dans une campagne écartée : on ſe croit tranſporté dans un nouvel ordre de choſes; on y eſt ſaiſi d'une horreur ſecrette, dont on ne ſe remet qu'après avoir conſideré long-tems tous les environs.)

Nous nous aſſimes, l'un près de l'autre. Je pris ſes mains dans les miennes. Ah! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triſte, je ne m'étois pas attendu à la noire trahiſon dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la Souveraine abſolue, & qui mettoit toute ſa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant ſi vous en avez trouvé d'auſſi tendres & d'auſſi ſoumis. Non, non, la Nature n'en fait guéres de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins, ſi vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire ſur ce retour de bonté, qui vous raméne aujourd'hui pour le conſoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais, au nom de toutes les peines que j'ai ſouffertes pour vous! belle Manon, dites-moi ſi vous ſerez plus fidelle.

Elle me répondit des choſes ſi touchantes ſur ſon repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de proteſtations & de ſermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chere Manon! lui dis-je, avec un mélange prophane d'expreſ-

fions amoureufes & théologiques, tu es trop adorable pour une Créature. Je me fens le cœur emporté par une délectation victorieufe. Tout ce qu'on dit de la liberté, à S. Sulpice, eft une chimère. Je vais perdre ma fortune & ma réputation pour toi; je le prévois bien, je lis ma deftinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne ferai-je pas confolé par ton amour! Les faveurs de la Fortune ne me touchent point; la gloire me paroît une fumée; tous mes projets de vie Eccléfiaftique étoient de folles imaginations; enfin tous les biens différens de ceux que j'efpere avec toi, font des biens méprifables, puifqu'ils ne fçauroient tenir un moment, dans mon cœur, contre un feul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de fes fautes, je voulus être informé de quelle maniere elle s'étoit laiffée féduire par B... Elle m'apprit que l'ayant vûe à la fenêtre, il étoit devenu paffionné pour elle; qu'il avoit fait fa déclaration en Fermier Général, c'eft-à-dire, en lui marquant dans une Lettre que le payement feroit proportionné aux faveurs; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais fans autre deffein que de tirer de lui quelque fomme confidérable, qui pût fervir à nous faire vivre commodément; qu'il l'avoit éblouie par de fi magnifiques promeffes, qu'elle s'étoit laiffée ébranler par dégrés;

que je devois juger pourtant de ſes remords, par la douleur dont elle m'avoit laiſſé voir des témoignages, la veille de notre ſéparation ; que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-ſeulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me dit-elle, la délicateſſe de mes ſentimens & l'agrément de mes manieres, mais parce qu'au milieu même des plaiſirs qu'il lui procuroit ſans ceſſe, elle portoit au fond du cœur le ſouvenir de mon amour, & le remord de ſon infidélité. Elle me parla de Tiberge, & de la confuſion extrême que ſa viſite lui avoit cauſée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'auroit moins ému le ſang. Je lui tournai le dos, ſans pouvoir ſoutenir un moment ſa préſence. Elle continua de me raconter, par quels moyens elle avoit été inſtruite de mon ſéjour à Paris, du changement de ma condition, & de mes Exercices de Sorbonne. Elle m'aſſura qu'elle avoit été ſi agitée, pendant la Diſpute, qu'elle avoit eu beaucoup de peine, non-ſeulement à retenir ſes larmes, mais ſes gémiſſemens mêmes & ſes cris, qui avoient été plus d'une fois ſur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle étoit ſortie de ce lieu la derniere, pour cacher ſon déſordre, & que ne ſuivant que le mouvement de ſon cœur & l'impétuoſité de ſes deſirs, elle étoit venue droit au Séminaire, avec la ré-

ſolution d'y mourir, ſi elle ne me trouvoit pas diſpoſé à lui pardonner.

Où trouver un Barbare qu'un repentir ſi vif & ſi tendre n'eût pas touché ! pour moi, je ſentis, dans ce moment, que j'aurois ſacrifié pour Manon tous les Evêchés du Monde Chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit ſur le champ ſortir du Séminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus ſûr. Je conſentis à toutes ſes volontés ſans réplique. Elle entra dans ſon caroſſe, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, ſans être apperçu du Portier. Je montai avec elle. Nous paſſâmes à la Friperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois ſans un ſou ; & dans la crainte que je ne trouvaſſe de l'obſtacle à ma ſortie de S. Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournaſſe un moment à ma chambre, pour y prendre mon argent. Mon tréſor d'ailleurs étoit médiocre, & elle aſſez riche des libéralités de B... pour mépriſer ce qu'elle me faiſoit abandonner. Nous conferâmes chez le Fripier même, ſur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le ſacrifice qu'elle me faiſoit de B..., elle réſolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laiſſer ſes meubles, me dit-elle, ils ſont à lui ; mais j'em-

porterai, comme de juftice, les bijoux, & près de foixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir fur moi, ajouta-t-elle ; ainfi nous pouvons demeurer fans crainte à Paris, en prenant une Maifon commode, où nous vivrons heureufement. Je lui repréfentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui ferois continuellement expofé au malheur que j'avois déja effuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner, qu'il n'y avoit point de hazards que je ne méprifaffe pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un tempéramment raifonnable, qui fut de louer une Maifon dans quelque Village voifin de Paris, d'où il nous feroit aifé d'aller à la Ville, lorfque le plaifir ou le befoin nous y appelleroit. Nous choifîmes Chaillot, qui n'en eft pas éloigné. Manon retourna fur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du Jardin des Thuilleries. Elle revint une heure après, dans un caroffe de louage, avec une fille qui la fervoit, & quelques malles, où fes habits & tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la premiere nuit à l'Auberge, pour nous donner le tems de chercher une

Maiſon, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une maniere inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaiſance même. Elle avoit pour moi des attentions ſi délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raiſonnâmes ſur la ſolidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faiſoient le fond de nos richeſſes, n'étoient pas une ſomme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas diſpoſés d'ailleurs à reſſerrer trop notre dépenſe. La premiere vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me propoſai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous ſoutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous ſuffiront chaque année, ſi nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y menerons une vie honnête, mais ſimple. Notre unique dépenſe ſera pour l'entretien d'un caroſſe, & pour les Spectacles. Nous nous reglerons. Vous aimez l'Opera ; nous irons deux fois la ſemaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne paſſeront jamais deux piſtoles. Il eſt impoſſible que dans l'eſpace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon Pere eſt âgé,

il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ferons alors au-deſſus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, ſi nous euſſions été aſſez ſages pour nous y aſſujettir conſtamment. Mais nos réſolutions ne durerent guéres plus d'un mois. Manon étoit paſſionnée pour le plaiſir. Je l'étois pour elle. Il nous naiſſoit, à tous momens, de nouvelles occaſions de dépenſe; & loin de regretter les ſommes qu'elle employoit quelquefois avec profuſion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hyver approchoit; tout le monde retournoit à la Ville, & la Campagne devenoit déſerte. Elle me propoſa de reprendre une Maiſon à Paris. Je n'y conſentis point; mais pour la ſatisfaire en quelque choſe, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y paſſerions la nuit, lorſqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'Aſſemblée où nous allions pluſieurs fois la ſemaine : car l'incommodité de revenir ſi tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainſi deux logemens, l'un à la Ville, & l'autre à la Campagne. Ce changement mit bien-tôt le dernier déſordre dans nos affaires,

en faifant naître deux avantures qui causerent notre ruine.

Manon avoit un Frere, qui étoit Garde du Corps. Il se trouva malheureusement logé, à Paris, dans la même rue que nous. Il reconnut sa Sœur, en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'étoit un homme brutal, & sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre, en jurant horriblement; & comme il sçavoit une partie des avantures de sa Sœur, il l'accabla d'injures & de reproches. J'étois sorti un moment auparavant; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venoit d'essuyer, & les menaces brutales de son Frere. J'en eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur le champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette avanture, le Garde du Corps rentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis, si je l'eusse connu; mais nous ayant salués d'un air riant, il eut le temps de dire à Manon qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement;

qu'il l'avoit crue dans le défordre, & que cette opinion avoit allumé fa colere; mais que s'étant informé qui j'étois, d'un de nos Domeftiques, il avoit appris de moi des chofes fi avantageufes, qu'elles lui faifoient defirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes Laquais, eût quelque chofe de bizarre & de choquant, je reçus fon compliment avec honnêteté. Je crus faire plaifir à Manon. Elle paroiffoit charmée de le voir porté à fe réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il fe rendit en peu de momens fi familier, que nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut abfolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre caroffe. Ce fut une prife de poffeffion; car il s'accoutuma bien-tôt à nous voir avec tant de plaifir, qu'il fit fa maifon de la nôtre, & qu'il fe rendit le maître, en quelque forte, de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit fon Frere; & fous prétexte de la liberté fraternelle, il fe mit fur le pied d'amener tous fes amis dans notre Maifon de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il fe fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes fes dettes. Je fermois les yeux fur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, jufqu'à feindre de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle, de tems en tems, des

fommes confidérables. Il eft vrai qu'étant grand Joueur, il avoit la fidélité de lui en remettre une partie, lorfque la Fortune le favorifoit; mais la nôtre étoit trop médiocre, pour fournir long-tems à des dépenfes fi peu modérées. J'étois fur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de fes importunités; lorfqu'un funefte accident m'épargna cette peine, en nous en caufant une autre qui nous abîma fans reffource.

Nous étions demeurés un jour à Paris, pour y coucher, comme il nous arrivoit fort fouvent. La Servante, qui reftoit feule à Chaillot dans ces occafions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma Maifon, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai fi nos meubles avoient fouffert quelque dommage : elle me répondit qu'il y avoit eu une fi grande confufion, caufée par la multitude d'Étrangers qui étoient venus au fecours, qu'elle ne pouvoit être affurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caiffe. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile; la caiffe avoit déja difparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent fans être avare. Cette perte me pénétra d'une fi vive douleur, que j'en penfai perdre la raifon. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver

expofé. L'indigence étoit le moindre. Je connoiffois Manon ; je n'avois déja que trop éprouvé que quelque fidelle & quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter fur elle dans la mifere. Elle aimoit trop l'abondance & les plaifirs pour me les facrifier : je la perdrai, m'écriai-je. Malheureux Chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette penfée me jetta dans un trouble fi affreux, que je balançai, pendant quelques momens, fi je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je confervai affez de préfence d'efprit, pour vouloir examiner auparavant s'il ne me reftoit nulle reffource. Le Ciel me fit naître une idée, qui arrêta mon défefpoir. Je crus qu'il ne me feroit pas impoffible de cacher notre perte à Manon, & que par induftrie, ou par quelque faveur du hazard, je pourrois fournir affez honnêtement à fon entretien, pour l'empêcher de fentir la néceffité. J'ai compté, difois-je, pour me confoler, que vingt mille écus nous fuffiroient pendant dix ans : fuppofons que les dix ans foient écoulés, & que nul des changemens, que j'efperois, ne foit arrivé dans ma Famille. Quel parti prendrois-je ? Je ne le fçais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de perfonnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon efprit, ni mes qualités

naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont ? La Providence, ajoûtois-je en réflechissant sur les différens États de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plûpart des Grands & des Riches sont des Sots ! cela est clair à qui connoît un peu le monde. Or il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, & le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps & de l'ame sont accordées à ceux-ci, comme des moyens pour se tirer de la misere & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des Grands, en servant à leurs plaisirs ; ils en font des dupes : d'autres servent à leur instruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens : il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent : mais ce n'est pas là le but de la divine Sagesse : ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; & de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les Petits, que la sottise des Riches & des Grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur & la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, Frere de Manon. Il connoissoit parfaitement Paris ; & je n'avois eu que trop d'occasions de reconnoître, que ce n'étoit ni de son bien, ni de la paye du Roy, qu'il tiroit son plus clair

revenu. Il me reftoit à peine vingt piftoles, qui s'étoient trouvées heureufement dans ma poche. Je lui montrai ma bourfe, en lui expliquant mon malheur & mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choifir, entre celui de mourir de faim, ou de me caffer la tête de défefpoir. Il me répondit que fe caffer la tête étoit la reffource des Sots; pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens d'efprit qui s'y voyoient réduits, quand ils ne vouloient pas faire ufage de leurs talens; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable; qu'il m'affuroit de fon fecours & de fes confeils, dans toutes mes entreprifes.

Cela eft bien vague, M. Lefcaut, lui dis-je : mes befoins demanderoient un remede plus préfent; car que voulez-vous que je dife à Manon? A propos de Manon, reprit-il, qu'eft-ce qui vous embarraffe? N'avez-vous pas toujours, avec elle, de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez? Une Fille, comme elle, devroit nous entretenir, vous, elle & moi. Il me coupa la réponfe que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantiffoit avant le foir mille écus à partager entre nous, fi je voulois fuivre fon confeil; qu'il connoiffoit un Seigneur, fi libéral fur le chapitre des Plaifirs, qu'il étoit fûr que mille écus ne lui coûteroient rien, pour obtenir les faveurs d'une Fille telle

que Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié, étoit un ſentiment tout oppoſé à celui où vous êtes maintenant. Il me confeſſa impudemment qu'il avoit toujours penſé de même, & que ſa Sœur ayant une fois violé les loix de ſon ſexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit réconcilié avec elle, que dans l'eſpérance de tirer parti de ſa mauvaiſe conduite. Il me fut aiſé de juger que juſqu'alors, nous avions été ſes dupes. Quelque émotion néanmoins que ce diſcours m'eût cauſée, le beſoin que j'avois de lui m'obligea de répondre en riant, que ſon conſeil étoit une derniere reſſource, qu'il falloit remettre à l'extrêmité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voye. Il me propoſa de profiter de ma jeuneſſe, & de la figure avantageuſe que j'avois reçue de la Nature, pour me mettre en liaiſon avec quelque Dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon. Je lui parlai du Jeu, comme du moyen le plus facile, & le plus convenable à ma ſituation. Il me dit que le Jeu, à la vérité, étoit une reſſource; mais que cela demandoit d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer ſimplement, avec les eſpérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte; que de pré-

tendre exercer feul, & fans être foutenu, les petits moyens qu'un habile homme employe pour corriger la Fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troifiéme voie, qui étoit celle de l'Affociation; mais que ma jeuneffe lui faifoit craindre, que Meffieurs les Confédérés ne me jugeaffent point encore les qualités propres à la Ligue. Il me promit néanmoins fes bons offices auprès d'eux; & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorfque je me trouverois preffé du befoin. L'unique grace que je lui demandai, dans les circonftances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du fujet de notre converfation.

Je fortis de chez lui, moins fatisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon fecret. Il n'avoit rien fait, pour moi, que je n'euffe pû obtenir de même, fans cette ouverture; & je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promeffe qu'il m'avoit faite, de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender auffi, par la déclaration de fes fentimens, qu'il ne formât le deffein de tirer parti d'elle, fuivant fes propres termes, en l'enlevant de mes mains; ou du moins, en lui confeillant de me quitter, pour s'attacher à quelque Amant plus riche & plus heureux. Je fis là-deffus mille réflexions, qui n'aboutirent

qu'à me tourmenter & à renouveller le défespoir où j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'efprit d'écrire à mon Pere, & de feindre une nouvelle converfion, pour obtenir de lui quelque fecours d'argent : mais je me rappellai auffi-tôt que malgré toute fa bonté, il m'avoit refferré fix mois dans une étroite prifon, pour ma premiere faute ; j'étois bien fûr qu'après un éclat, tel que l'avoit dû caufer ma fuite de S. Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureufement. Enfin, cette confufion de penfées en produifit une, qui remit le calme tout d'un coup dans mon efprit, & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de retrouver toujours le même fond de zéle & d'amitié. Rien n'eft plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adreffe aux perfonnes dont on connoît parfaitement la probité. On fent qu'il n'y a point de rifque à courir. Si elles ne font pas toujours en état d'offrir du fecours, on eft fûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compaffion. Le cœur, qui fe ferme avec tant de foin au refte des hommes, s'ouvre naturellement en leur préfence, comme une fleur s'épanouit à la lumiere du Soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection

du Ciel, de m'être fouvenu fi à propos de Tiberge, & je réfolus de chercher les moyens de le voir, avant la fin du jour. Je retournai fur le champ au logis, pour lui écrire un mot, & lui marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le filence & la difcretion, comme un des plus importans fervices qu'il pût me rendre, dans la fituation de mes affaires. La joye, que l'efpérance de le voir m'infpiroit, effaça les traces du chagrin, que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir fur mon vifage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot, comme d'une bagatelle, qui ne devoit point l'allarmer ; & Paris étant le lieu du monde où elle fe voyoit avec le plus de plaifir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y demeurer, jufqu'à ce qu'on eût réparé, à Chaillot, quelques legers effets de l'incendie. Une heure après, je reçus la réponfe de Tiberge, qui me promettoit de fe rendre au lieu de l'affignation. J'y courus avec impatience. Je fentois néanmoins quelque honte, d'aller paroître aux yeux d'un Ami, dont la feule préfence devoit être un reproche de mes défordres ; mais l'opinion que j'avois de la bonté de fon cœur, & l'intérêt de Manon, foutinrent ma hardieffe.

Je l'avois prié de fe trouver au Jardin du Palais-Royal. Il y étoit avant moi. Il vint

m'embraffer, auffi-tôt qu'il m'eut apperçu. Il me tint ferré long-tems entre fes bras, & je fentis mon vifage mouillé de fes larmes. Je lui dis que je ne me préfentois à lui qu'avec confufion, & que je portois dans le cœur un vif fentiment de mon ingratitude ; que la premiere chofe dont je le conjurois, étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon Ami, après avoir mérité fi juftement de perdre fon eftime & fon affection. Il me répondit, du ton le plus tendre, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité; que mes malheurs mêmes, &, fi je lui permettois de le dire, mes fautes & mes défordres, avoient redoublé fa tendreffe pour moi ; mais que c'étoit une tendreffe mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la fent pour une perfonne chere, qu'on voit toucher à fa perte fans pouvoir la fecourir.

Nous nous affimes fur un banc. Hélas ! lui dis-je, avec un foupir parti du fond du cœur, votre compaffion doit être exceffive, mon cher Tiberge, fi vous m'affurez qu'elle eft égale à mes peines. J'ai honte de vous les laiffer voir ; car je confeffe que la caufe n'en eft pas glorieufe ; mais l'effet en eft fi trifte, qu'il n'eft pas befoin de m'aimer autant que vous faites, pour en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter fans déguife-

ment ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint Sulpice. Je le fatisfis; & loin d'alterer quelque chofe à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excufables, je lui parlai de ma paffion avec toute la force qu'elle m'infpiroit. Je la lui repréfentai comme un de ces coups particuliers du Deftin, qui s'attache à la ruine d'un Miferable, & dont il eft auffi impoffible à la Vertu de fe défendre, qu'il l'a été à la Sageffe de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du défefpoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber, fi j'étois abandonné par mes Amis auffi impitoyablement que par la Fortune; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis auffi affligé par la compaffion, que je l'étois par le fentiment de mes peines. Il ne fe laffoit point de m'embraffer, & de m'exhorter à prendre du courage & de la confolation; mais comme il fuppofoit toujours qu'il falloit me féparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'étoit cette féparation même, que je regardois comme la plus grande de mes infortunes; & que j'étois difpofé à fouffrir, non-feulement le dernier excès de la mifere, mais la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remede plus infupportable que tous mes maux enfemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il : quelle efpece de fecours fuis-je capable de vous donner, fi vous vous révoltez contre toutes mes propofitions? Je n'ofois lui déclarer que c'étoit de fa bourfe que j'avois befoin. Il le comprit pourtant à la fin; & m'ayant confeffé qu'il croioit m'entendre, il demeura quelque tems fufpendu, avec l'air d'une perfonne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un refroidiffement de zéle & d'amitié. Mais à quelle alternative me réduifez-vous, s'il faut que je vous refufe le feul fecours que vous voulez accepter, ou que je bleffe mon devoir en vous l'accordant? car n'eft-ce pas prendre part à votre défordre, que de vous y faire perfévérer? Cependant, continua-t-il après avoir réflechi un moment, je m'imagine que c'eft peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laiffe pas affez de liberté pour choifir le meilleur parti; il faut un efprit tranquille, pour goûter la fageffe & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher Chevalier, ajoûta-t-il en m'embraffant, d'y mettre feulement une condition; c'eft que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, & que vous fouffrirez que je faffe du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je fçais que vous aimez, & dont il n'y a que la violence de vos paffions qui

vous écarte. Je lui accordai fincerement tout ce qu'il fouhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon fort, qui me faifoit profiter fi mal des confeils d'un Ami fi vertueux. Il me mena auffi-tôt chez un Banquier de fa connoiffance, qui m'avança cent piftoles fur fon billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déja dit qu'il n'étoit pas riche. Son Bénéfice valoit mille écus; mais comme c'étoit la première année qu'il le poffedoit, il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit fur les fruits futurs qu'il me faifoit cette avance.

Je fentis tout le prix de fa générofité. J'en fus touché, jufqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal, qui me faifoit violer tous les devoirs. La Vertu eut affez de force, pendant quelques momens, pour s'élever dans mon cœur contre ma paffion, & j'apperçus du moins, dans cet inftant de lumiere, la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut leger & dura peu. La vûe de Manon m'auroit fait précipiter du Ciel; & je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'euffe pû traiter un moment de honteufe, une tendreffe fi jufte pour un objet fi charmant.

Manon étoit une Créature d'un caractere extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment, avec la crainte d'en

manquer. C'étoit du plaifir & des paffe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un fou, fi l'on pouvoit fe divertir fans qu'il en coûte. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fond de nos richeffes, pourvû qu'elle pût paffer agréablement la journée ; de forte que n'étant, ni exceffivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le fafte des grandes dépenfes, rien n'étoit plus facile que de la fatisfaire, en lui faifant naître tous les jours des amufemens de fon goût. Mais c'étoit une chofe fi néceffaire pour elle, d'être ainfi occupée par le plaifir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire, fans cela, fur fon humeur & fur fes inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, & que je fuffe le feul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'Amour, j'étois prefque certain que fa tendreffe ne tiendroit point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre, avec une fortune médiocre ; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorfqu'il ne me refteroit que de la conftance & de la fidélité à lui offrir. Je réfolus donc de régler fi bien ma dépenfe particulière, que je fuffe toujours en état de fournir aux fiennes, & de me priver plutôt de mille chofes néceffaires que de la borner même pour le fuperflu. Le caroffe m'effrayoit plus que

tout le refte, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux & un Cocher. Je découvris ma peine à M. Lefcaut. Je ne lui avois point caché que j'euffe reçu cent piftoles d'un Ami. Il me répeta que fi je voulois tenter le hazard du jeu, il ne défefperoit point qu'en facrifiant de bonne grace une centaine de francs, pour traiter les Affociés, je ne puffe être admis, à fa recommandation, dans la Ligue de l'Induftrie. Quelque répugnance que j'euffe à tromper, je me laiffai entraîner par une cruelle néceffité.

M. Lefcaut me préfenta, le foir même, comme un de fes Parens. Il ajoûta que j'étois d'autant mieux difpofé à réuffir, que j'avois befoin des plus grandes faveurs de la Fortune. Cependant, pour faire connoître que ma mifere n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le deffein de leur donner à fouper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentilleffe de ma figure, & de mes heureufes difpofitions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à efperer de moi, parce qu'ayant quelque chofe, dans la phifionomie, qui fentoit l'honnête homme, perfonne ne fe défieroit de mes artifices. Enfin, on rendit graces à M. Lefcaut d'avoir procuré, à l'Ordre, un Novice de mon mérite, & l'on chargea un des Chevaliers de me donner, pendant

quelques jours, les inſtructions néceſſaires. Le principal Théâtre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Tranſilvanie, où il y avoit une table de Pharaon dans une Salle, & divers autres Jeux de Cartes & de Dez dans la Galerie. Cette Académie ſe tenoit au profit de M. le Prince de R..., qui demeuroit alors à Clagny, & la plûpart de ſes Officiers étoient de notre Société. Le dirai-je à ma honte ? je profitai, en peu de tems, des leçons de mon Maître. J'acquis ſur tout beaucoup d'habilité à faire une volte-face, à filer la carte ; & m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'eſcamotois aſſez légerement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner ſans affectation quantité d'honnêtes Joueurs. Cette adreſſe extraordinaire hâta ſi fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de ſemaines des ſommes conſidérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes Aſſociés. Je ne craignis plus, alors, de découvrir à Manon notre perte de Chaillot ; & pour la conſoler, en lui apprenant cette fâcheuſe nouvelle, je louai une Maiſon garnie, où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de ſecurité.

Tiberge n'avoit pas manqué, pendant ce tems-là, de me rendre de fréquentes viſites. Sa morale ne finiſſoit point. Il recommençoit ſans ceſſe à me repréſenter le tort que je faiſois à ma

conſcience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ſes avis avec amitié ; & quoique je n'euſſe pas la moindre diſpoſition à les ſuivre, je lui ſçavois bon gré de ſon zéle, parce que j'en connoiſſois la ſource. Quelquefois je le raillois agréablement, dans la préſence même de Manon ; & je l'exhortois à n'être pas plus ſcrupuleux qu'un grand nombre d'Evêques & d'autres Prêtres, qui ſçavent accorder fort bien une Maîtreſſe avec un Bénéfice. Voyez, lui diſois-je, en lui montrant les yeux de la mienne, & dites-moi s'il y a des fautes qui ne ſoient pas juſtifiées par une ſi belle cauſe. Il prenoit patience. Il la pouſſa même aſſez loin : mais lorſqu'il vit que mes richeſſes augmentoient, & que non-ſeulement je lui avois reſtitué ſes cent piſtoles, mais qu'ayant loué une nouvelle Maiſon & doublé ma dépenſe, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaiſirs, il changea entierement de ton & de manieres. Il ſe plaignit de mon endurciſſement ; il me menaça des châtimens du Ciel, & il me prédit une partie des malheurs qui ne tarderent guéres à m'arriver. Il eſt impoſſible, me dit-il, que les richeſſes qui ſervent à l'entretien de vos déſordres, vous ſoient venues par des voyes légitimes. Vous les avez acquiſes injuſtement ; elles vous ſeront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu ſeroit de vous en laiſſer jouir

tranquillement. Tous mes confeils, ajoûta-t-il, vous ont été inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous feroient bien-tôt importuns. Adieu, ingrat & foible Ami. Puiffent vos criminels plaifirs s'évanouir comme une ombre ! Puiffe votre fortune & votre argent périr fans reffource ; & vous, refter feul & nud, pour fentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'eft alors que vous me trouverez difpofé à vous aimer & à vous fervir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, & je détefte la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue Apoftolique. Il fe leva pour fe retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit, que c'étoit un fou qu'il falloit laiffer fortir.

Son difcours ne laiffa pas de faire quelque impreffion fur moi. Je remarque ainfi les diverfes occafions où mon cœur fentit un retour vers le bien, parce que c'eft à ce fouvenir que j'ai dû enfuite une partie de ma force, dans les plus malheureufes circonftances de ma vie. Les careffes de Manon diffiperent, en un moment, le chagrin que cette fcène m'avoit caufé. Nous continuâmes de mener une vie, toute compofée de plaifir & d'amour. L'augmentation de nos richeffes redoubla notre affection. Venus & la Fortune n'avoient point d'Efclaves plus heu-

reux & plus tendres. Dieux! pourquoi nommer le Monde un lieu de miferes, puifqu'on y peut goûter de fi charmantes délices! Mais hélas! leur foible eft de paffer trop vîte. Quelle autre félicité voudroit-on fe propofer, fi elles étoient de nature à durer toujours? Les nôtres eurent le fort commun, c'eft-à-dire, de durer peu, & d'être fuivies par des regrets amers. J'avois fait au Jeu des gains fi confidérables, que je penfois à placer une partie de mon argent. Mes Domeftiques n'ignoroient pas mes fuccès; furtout mon Valet de chambre, & la Suivante de Manon, devant lefquels nous nous entretenions fouvent fans défiance. Cette Fille étoit jolie. Mon Valet en étoit amoureux. Ils avoient à faire à des Maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginerent pouvoir tromper aifément. Ils en conçurent le deffein, & ils l'exécuterent fi malheureufement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été poffible de nous relever.

M. Lefcaut nous ayant un jour donné à fouper, il étoit environ minuit, lorfque nous retournâmes au Logis. J'appellai mon Valet, & Manon fa Femme de Chambre; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vûs dans la Maifon depuis huit heures, & qu'ils étoient fortis après avoir fait tranfporter quelques caiffes, fuivant les ordres qu'ils difoient

avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de soupçons, qui ne fussent surpassés par ce que j'apperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée, & mon argent enlevé, avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul, sur cet accident, Manon vint, toute effrayée, m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison, qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis, en badinant, que je me vangerois sur quelque dupe, à l'Hôtel de Transilvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abbatue. Nous sommes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir & ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur le champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller, à l'heure même, chez M. le Lieutenant de Police, & M. le

Grand Prévôt de Paris. J'y allai ; mais ce fut pour mon plus grand malheur ; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux Officiers de Juſtice, ne produiſirent rien, je donnai le tems à Leſcaut d'entretenir ſa Sœur, & de lui inſpirer pendant mon abſence une terrible réſolution. Il lui parla de M. de G.... M... vieux Voluptueux, qui payoit prodiguement les plaiſirs, & il lui fit enviſager tant d'avantages à ſe mettre à ſa ſolde, que troublée comme elle étoit par notre diſgrace, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui perſuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remiſe au lendemain, après que Leſcaut auroit prévenu M. de G.... M... Je le trouvai, qui m'attendoit au logis ; mais Manon s'étoit couchée dans ſon appartement, & elle avoit donné ordre à ſon Laquais de me dire, qu'ayant beſoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laiſſer ſeule pendant cette nuit. Leſcaut me quitta, après m'avoir offert quelques piſtoles que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures, lorſque je me mis au lit ; & m'y étant encore occupé long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis ſi tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement, pour aller m'informer de la ſanté de Manon : on me dit qu'elle étoit ſortie deux heures auparavant, avec ſon Frere, qui

l'étoit venu prendre dans un carosse de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Lescaut, me parût mistérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus, dans celui de Manon, une Lettre cachetée, qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi, & l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel : elle étoit dans ces termes :

Je te jure, mon cher Chevalier, que tu es l'Idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au Monde, que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chere Ame, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre, lorsqu'on manque de pain ? La faim me causeroit quelque méprise fatale ; je rendrois quelque jour le dernier soupir, en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi, pour quelque tems, le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ; je travaille pour rendre mon Chevalier riche & heureux. Mon Frere t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demeurai, après cette lecture, dans un état

qui me feroit difficile à décrire; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle efpece de fentimens je fus alors agité. Ce fut une de ces fituations uniques aufquelles, on n'a rien éprouvé qui foit femblable : on ne fçauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée; & l'on a peine à fe les bien démêler à foi-même, parce qu'étant feules de leur efpece, cela ne fe lie à rien dans la mémoire, & ne peut même être rapproché d'aucun fentiment connu. Cependant, de quelque nature que fuffent les miens, il eft certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jaloufie, & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour! Elle m'aime, je le veux croire; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un Monftre pour me haïr? Quels droits eut-on jamais fur un cœur, que je n'aye pas fur le fien? Que me refte-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai facrifié? Cependant elle m'abandonne! & l'Ingrate fe croit à couvert de mes reproches, en me difant qu'elle ne ceffe pas de m'aimer. Elle appréhende la faim; Dieu d'Amour! quelle groffiereté de fentimens, & que c'eft répondre mal à ma délicateffe! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expofe fi volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la Maifon de mon Pere; moi, qui me fuis retranché jufqu'au néceffaire, pour fatisfaire fes

petites humeurs & ſes caprices. Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, Ingrate, je ſçais bien de qui tu aurois pris des conſeils; tu ne m'aurois pas quitté, du moins, ſans me dire adieu. C'eſt à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on ſent, à ſe ſéparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'eſprit, pour s'y expoſer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues, par une viſite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Leſcaut. Bourreau! lui dis-je, en mettant l'épée à la main, où eſt Manon? qu'en as-tu fait? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que ſi c'étoit ainſi que je le recevois, lorſqu'il venoit me rendre compte du ſervice le plus conſidérable qu'il eût pû me rendre, il alloit ſe retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre que je fermai ſoigneuſement. Ne t'imagine pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puiſſes me prendre encore une fois pour dupe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Là! que vous êtes vif! repartit-il; c'eſt l'unique ſujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne penſez pas, & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulus être éclairé ſur le champ.

Il me raconta que Manon, ne pouvant ſou-

tenir la crainte de la misere, & sur tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre Equipage, l'avoit prié de lui procurer la connaissance de M. de G. M. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies, avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, & cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa Maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajoûta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuié des pertes considérables; & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent; mais que l'avenir ameneroit, à ma Sœur, de grands besoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune Frere, qui nous étoit resté sur les bras après la mort de nos Pere & Mere, & que s'il la croyoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir, dans ce pauvre Enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une Maison commode, pour vous & pour Manon; car c'est vous-même, qui êtes ce pauvre

petit Frere orphelin ; il a promis de vous meubler proprement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, ſi je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laiſſé ordre à ſon Intendant, avant que de partir pour ſa Campagne, de chercher une Maiſon, & de la tenir prête pour ſon retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embraſſer mille fois pour elle, & de vous aſſurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'aſſis, en rêvant à cette bizarre diſpoſition de mon ſort. Je me trouvai dans un partage de ſentimens, & par conſéquent dans une incertitude ſi difficile à terminer, que je demeurai long-tems ſans répondre à quantité de queſtions, que Leſcaut me faiſoit l'une ſur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'Honneur & la Vertu me firent ſentir encore les pointes du remord, & que je jettai les yeux en ſoupirant, vers Amiens, vers la Maiſon de mon Pere, vers Saint Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immenſe eſpace n'étois-je pas ſéparé de cet heureux état ! Je ne le voyois plus que de loin, comme une ombre, qui s'attiroit encore mes regrets & mes deſirs, mais trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, diſois-je, ſuis-je devenu ſi criminel ! L'Amour eſt une paſſion innocente ; comment s'eſt-

il changé, pour moi, en une ſource de miſeres & de déſordres ? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon ? Pourquoi ne l'épouſois-je point, avant que d'obtenir rien de ſon amour ? Mon Pere, qui m'aimoit ſi tendrement, n'y auroit-il pas conſenti, ſi je l'en euſſe preſſé avec des inſtances légitimes ? Ah ! mon Pere l'aurait chérie lui-même, comme une Fille charmante, trop digne d'être la Femme de ſon Fils ; je ſerois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon Pere, avec l'eſtime des honnêtes gens, avec les biens de la Fortune, & la tranquillité de la Vertu. Revers funeſte ! Quel eſt l'infâme perſonnage qu'on vient ici me propoſer ? Quoi, j'irai partager..... mais y a-t'il à balancer, ſi c'eſt Manon qui l'a réglé, & ſi je la perds ſans cette complaiſance ? M. Leſcaut, m'écriai-je, en fermant les yeux, comme pour écarter de ſi chagrinantes réflexions, ſi vous avez eu deſſein de me ſervir, je vous rends graces. Vous auriez pu prendre une voïe plus honnête ; mais c'eſt une choſe finie, n'eſt-ce pas ? ne penſons donc plus qu'à profiter de vos ſoins, & à remplir votre projet. Leſcaut, à qui ma colere, ſuivie d'un fort long ſilence, avoit cauſé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout different de celui qu'il avoit appréhendé ſans doute ; il n'étoit rien moins que brave, & j'en eus de meilleures

preuves dans la fuite. Oui, oui, ſe hâta-t'il de me répondre, c'eſt un fort bon ſervice que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle maniere nous pourrions prévenir les défiances que M. de G.... M.... pouvoit concevoir de notre fraternité, en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne ſe l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen, que de prendre devant lui un air ſimple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le deſſein d'entrer dans l'Etat Eccléſiaſtique, & que j'allois pour cela tous les jours au College. Nous réſolûmes auſſi que je me mettrois fort mal, la premiere fois que je ſerois admis à l'honneur de le ſaluer. Il revint à la Ville, trois ou quatre jours après. Il conduiſit lui-même Manon, dans la Maiſon que ſon Intendant avoit eu ſoin de préparer. Elle fit avertir auſſi-tôt Leſcaut de ſon retour; & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil Amant en étoit déja ſorti.

Malgré la réſignation avec laquelle je m'étois ſoumis à ſes volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triſte & languiſſant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait, ſur le chagrin de ſon infidélité. Elle, au contraire, paroiſſoit

tranſportée du déſir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laiſſer échapper les noms de Perfide & d'Infidelle, que j'accompagnai d'autant de ſoupirs. Elle me railla d'abord de ma ſimplicité ; mais lorſqu'elle vit mes regards s'attacher toujours triſtement ſur elle, & la peine que j'avois à digérer un changement ſi contraire à mon humeur & à mes deſirs, elle paſſa ſeule dans ſon cabinet. Je la ſuivis, un moment après. Je l'y trouvai tout en pleurs. Je lui demandai ce qui les cauſoit. Il t'eſt bien aiſé de le voir, me dit-elle ; comment veux-tu que je vive, ſi ma vûe n'eſt plus propre qu'à te cauſer un air ſombre & chagrin ? Tu ne m'as pas fait une ſeule careſſe depuis une heure que tu es ici, & tu as reçu les miennes avec la majeſté du Grand Turc au Serrail.

Ecoutez, Manon, lui répondis-je en l'embraſſant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à préſent des allarmes où votre fuite imprévue m'a jetté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner ſans un mot de conſolation, après avoir paſſé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre préſence m'en feroit bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puiſſe penſer ſans ſoupirs, & même ſans larmes, continuai-je en en verſant quelques-unes, à la

trifte & malheureufe vie que vous voulez que je mene dans cette Maifon. Laiffons ma naiffance & mon honneur à part ; ce ne font plus des raifons fi foibles, qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de fe voir fi mal récompenfé, ou plutôt traité fi cruellement, par une ingrate & dure Maîtreffe.... Elle m'interrompit : tenez, dit-elle, mon Chevalier, il eft inutile de me tourmenter par des reproches, qui me percent le cœur, lorfqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous bleffe. J'avois efperé que vous confentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre fortune, & c'étoit pour ménager votre délicateffe que j'avois commencé à l'exécuter fans votre participation ; mais j'y renonce, puifque vous ne l'approuvez pas. Elle ajoûta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaifance, pour le refte du jour ; qu'elle avoit déja reçu deux cens piftoles de fon vieil Amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le foir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, & par deffus cela la moitié de la penfion annuelle qu'il lui avoit promife. Laiffez-moi feulement le tems, me dit-elle, de recevoir fes préfens, je vous jure qu'il ne pourra fe vanter, des avantages que je lui ai donnés fur moi, car je l'ai remis jufqu'à préfent à la Ville. Il eft vrai

qu'il m'a baifé plus d'un million de fois les mains ; il eft jufte qu'il paye ce plaifir, & ce ne fera point trop que cinq ou fix mille francs, en proportionnant le prix à fes richeffes & à fon âge.

Sa réfolution me fut beaucoup plus agréable, que l'efpérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout fentiment d'honneur, puifqu'il étoit fi fatisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joïes & les longues douleurs. La Fortune ne me délivra d'un précipice, que pour me faire tomber dans un autre. Lorfque j'eus marqué à Manon, par mille careffes, combien je me croyois heureux de fon changement, je lui dis qu'il falloit en inftruire M. Lefcaut, afin que nos mefures fe priffent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiment dans nos vûes. Il fut donc reglé que nous nous trouverions tous à fouper avec M. de G... M..., & cela pour deux raifons : l'une, pour nous donner le plaifir d'une fcène agréable, en me faifant paffer pour un Ecolier, frere de Manon ; l'autre, pour empêcher ce vieux Libertin de s'émanciper trop avec ma Maîtreffe, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant fi libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lefcaut & moi, lorfqu'il monteroit à la

p. 91



L. Monzies sc. Imp. A. Salmon

chambre où il comptoit de paſſer la nuit ; & Manon, au lieu de le ſuivre, nous promit de ſortir, & de la venir paſſer avec moi. Leſcaut ſe chargea du ſoin d'avoir exactement un caroſſe à la porte.

L'heure du ſouper étant venue, M. de G... M... ne ſe fit pas attendre long-tems. Leſcaut étoit avec ſa Sœur, dans la Salle. Le premier compliment du Vieillard fut d'offrir à ſa Belle, un collier, des bracelets, & des pendants de perles, qui valoient au moins mille écus. Il lui compta enſuite, en beaux Louis d'or, la ſomme de deux mille quatre cens livres, qui faiſoient la moitié de la penſion. Il aſſaiſonna ſon préſent de quantité de douceurs, dans le goût de la vieille Cour. Manon ne put lui refuſer quelques baiſers ; c'étoit autant de droits qu'elle acquéroit, ſur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte, où je prêtois l'oreille, en attendant que Leſcaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main, lorſque Manon eut ſerré l'argent & les bijoux ; & me conduiſant vers M. de G... M... il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excuſez, Monſieur, lui dit Leſcaut, c'eſt un Enfant fort neuf. Il eſt bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris ; mais nous eſpérons qu'un peu d'uſage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici ſouvent

Monſieur, ajouta-t'il, en ſe tournant vers moi; faites bien votre profit d'un ſi bon modéle. Le vieil Amant parut prendre plaiſir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups ſur la joue, en me diſant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être ſur mes gardes à Paris, où les jeunes gens ſe laiſſent aller facilement à la débauche. Leſcaut l'aſſura que j'étois naturellement ſi ſage, que je ne parlois que de me faire Prêtre, & que tout mon plaiſir étoit à faire de petites Chapelles. Je lui trouve l'air de Manon, reprit le Vieillard, en me hauſſant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais: Monſieur, c'eſt que nos deux chairs ſe touchent de bien proche; auſſi, j'aime ma Sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit-il à Leſcaut? il a de l'eſprit. C'eſt dommage que cet Enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monſieur, repris-je, j'en ai vû beaucoup chez nous dans les Egliſes, & je crois bien que j'en trouverai, à Paris, de plus ſots que moi. Voyez, ajoûta-t'il, cela eſt admirable pour un Enfant de Province. Toute notre converſation fut à peu près du même goût, pendant le ſouper. Manon, qui étoit badine, fut ſur le point, pluſieurs fois, de gâter tout par ſes éclats de rire. Je trouvai l'occaſion, en ſoupant, de lui raconter ſa propre hiſtoire, & le mauvais ſort qui le menaçoit. Leſcaut & Manon trembloient

pendant mon récit, ſur tout lorſque je faiſois ſon portrait au naturel; mais l'amour propre l'empêcha de s'y reconnoître, & je l'achevai ſi adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort riſible. Vous verrez que ce n'eſt pas ſans raiſon, que je me ſuis étendu ſur cette ridicule ſcène. Enfin l'heure du ſommeil étant arrivée, il parla d'amour & d'impatience. Nous nous retirâmes, Leſcaut & moi. On le conduiſit à ſa chambre; & Manon étant ſortie ſous prétexte d'un beſoin, nous vint joindre à la porte. Le caroſſe, qui nous attendoit trois ou quatre maiſons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes, en un inſtant, du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux, cette action fût une véritable friponnerie, ce n'étoit pas la plus injuſte que je cruſſe avoir à me reprocher. J'avois plus de ſcrupule, ſur l'argent que j'avois acquis au Jeu. Cependant nous profitâmes auſſi peu de l'un que de l'autre, & le Ciel permit que la plus légere de ces deux injuſtices fût la plus rigoureuſement punie.

M. de G... M... ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne ſçais s'il fit, dès le ſoir même, quelques démarches pour nous découvrir; mais il eut aſſez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous aſſez d'imprudence, pour compter trop ſur la gran-

deur de Paris, & fur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au fien. Non-feulement il fut informé de notre demeure, & de nos affaires préfentes, mais il apprit auffi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaifon de Manon avec B... la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot, toutes les parties fcandaleufes de notre hiftoire. Il prit là-deffus la réfolution de nous faire arrêter, & de nous traiter moins comme des Criminels, que comme de fiefés Libertins. Nous étions encore au lit, lorfqu'un Exempt de Police entra dans notre chambre, avec une demi douzaine de Gardes. Ils fe faifirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de Monfieur de G... M...; & nous ayant fait lever brufquement, ils nous conduifirent à la porte, où nous trouvâmes deux caroffes, dans l'un defquels la pauvre Manon fut enlevée fans explication, & moi traîné dans l'autre à Saint Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers, pour juger du défefpoir qu'ils peuvent caufer. Nos Gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embraffer Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut fans doute un bonheur pour moi, de ne l'avoir pas fçu d'abord; car une cataftrophe fi terrible m'auroit fait perdre le fens, & peut être la vie.

Ma malheureufe Maîtreffe fut donc enlevée, à

mes yeux, & menée dans une Retraite que j'ai horreur de nommer. Quel fort pour une Créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du Monde, fi tous les hommes euffent eu mes yeux & mon cœur! On ne l'y traita pas barbarement; mais elle fut refferrée dans une étroite prifon, feule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail, comme une condition néceffaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce trifte détail que long-tems après, lorfque j'eus effuïé moi-même plufieurs mois d'une rude & ennuyeufe pénitence. Mes Gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon deftin qu'à la porte de S. Lazare. J'aurois préféré la mort, dans ce moment, à l'état où je me crus prêt de tomber. J'avois de terribles idées de cette Maifon. Ma frayeur augmenta, lorfqu'en entrant, les Gardes vifiterent une feconde fois mes poches, pour s'affurer qu'il ne me reftoit ni armes, ni moyen de défenfe. Le Supérieur parut à l'inftant; il étoit prévenu fur mon arrivée. Il me falua avec beaucoup de douceur. Mon Pere, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai mille vies, avant que d'en fouffrir une. Non, non, Monfieur, me répondit-il; vous prendrez une conduite fage, & nous ferons contens l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une

chambre haute. Je le ſuivis ſans réſiſtance. Les Archers nous accompagnerent juſqu'à la porte; & le Supérieur, y étant entré avec moi, leur fit ſigne de ſe retirer.

Je ſuis donc votre Priſonnier, lui dis-je! Eh bien, mon Pere, que prétendez-vous faire de moi? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raiſonnable; que ſon devoir ſeroit de travailler à m'inſpirer le goût de la vertu & de la Religion, & le mien, de profiter de ſes exhortations & de ſes conſeils; que pour peu que je vouluſſe répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaiſir dans ma Solitude. Ah! du plaiſir, repris-je; vous ne ſçavez pas, mon Pere, l'unique choſe qui eſt capable de m'en faire goûter! Je le ſçais, reprit-il; mais j'eſpere que votre inclination changera. Sa réponſe me fit comprendre qu'il étoit inſtruit de mes avantures, & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoiſſance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verſer un ruiſſeau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux déſeſpoir. Je ne pouvois me conſoler d'une humiliation, qui alloit me rendre la Fable de toutes les Perſonnes de ma connoiſſance, & la honte de ma Famille. Je paſſai ainſi huit jours

dáns le plus profond abbatement, ſans être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre choſe que de mon opprobre. Le ſouvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit, du moins, que comme un ſentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine; & la paſſion dominante de mon ame étoit la honte & la confuſion. Il y à peu de perſonnes, qui connoiſſent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'eſt ſenſible qu'à cinq ou ſix paſſions, dans le cercle deſquelles leur vie ſe paſſe, & où toutes leurs agitations ſe réduiſent. Otez-leur l'amour & la haine, le plaiſir & la douleur, l'eſpérance & la crainte, ils ne ſentent plus rien. Mais les perſonnes d'un caractere plus noble peuvent être remuées de mille façons differentes; il ſemble qu'elles ayent plus de cinq ſens, & qu'elles puiſſent recevoir des idées & des ſenſations qui paſſent les bornes ordinaires de la Nature. Et comme elles ont un ſentiment de cette grandeur, qui les éleve au-deſſus du vulgaire, il n'y a rien dont elles ſoient plus jalouſes. De là vient qu'elles ſouffrent ſi impatiemment le mépris & la riſée, & que la honte eſt une de leurs plus violentes paſſions.

J'avois ce triſte avantage à S. Lazare. Ma triſteſſe parut ſi exceſſive au Superieur, qu'en appréhendant les ſuites, il crut devoir me traiter

avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me viſitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit ſouvent avec lui, pour faire un tour de Jardin, & ſon zéle s'épuiſoit en exhortations & en avis ſalutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoiſſance. Il en tiroit l'eſpoir de ma converſion. Vous êtes d'un naturel ſi doux & ſi aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les déſordres dont on vous accuſe. Deux choſes m'étonnent; l'une, comment avec de ſi bonnes qualités vous avez pû vous livrer à l'excès du libertinage; et l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez ſi volontiers mes conſeils & mes inſtructions, après avoir vécu pluſieurs années dans l'habitude du déſordre. Si c'eſt repentir, vous êtes un exemple ſignalé des miſéricordes du Ciel; ſi c'eſt bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de caractere, qui me fait eſperer que nous n'aurons pas beſoin de vous retenir ici long-tems, pour vous ramener à une vie honnête & reglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je réſolus de l'augmenter, par une conduite qui pût le ſatisfaire entiérement; perſuadé que c'étoit le plus ſûr moyen d'abréger ma priſon. Je lui demandai des Livres. Il fut ſurpris que m'ayant laiſſé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques Auteurs ſérieux. Je feignis

de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, & je lui donnai ainſi, dans toutes les occaſions, des preuves du changement qu'il deſiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je dois le confeſſer à ma honte; je jouai, à S. Lazare, un perſonnage d'hipocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois ſeul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma deſtinée. Je maudiſſois ma priſon, & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche, du côté de cet accablement où m'avoit jetté la confuſion, que je retombai dans les tourmens de l'Amour. L'abſence de Manon, l'incertitude de ſon ſort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes triſtes méditations. Je me la figurois dans les bras de G... M...; car c'étoit la penſée que j'avois eue d'abord; & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois perſuadé qu'il ne m'avoit fait éloigner, que pour la poſſeder tranquillement. Je paſſois ainſi des jours & des nuits, dont la longueur me paroiſſoit éternelle. Je n'avois d'eſpérance, que dans le ſuccès de mon hiprocriſie. J'obſervois ſoigneuſement le viſage et le diſcours du Superieur, pour m'aſſurer de ce qu'il pênſoit de moi; & je me faiſois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma deſtinée. Il me fut aiſé de reconnoître que j'étois parfaitement

dans ſes bonnes graces. Je ne doutai plus qu'il ne fût diſpoſé à me rendre ſervice. Je pris un jour la hardieſſe de lui demander, ſi c'étoit de lui que mon élargiſſement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas abſolument le maître; mais que ſur ſon témoignage, il eſperoit que M. de G... M..., à la ſollicitation duquel M. le Lieutenant Général de Police m'avoit fait renfermer, conſentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flater, repris-je doucement, que deux mois de priſon, que j'ai déja eſſuïés, lui paroîtront une expiation ſuffiſante! Il me promit de lui en parler, ſi je le ſouhaitois. Je le priai inſtamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G... M... avoit été ſi touché du bien qu'il avoit entendu de moi, que non-ſeulement il paroiſſoit être dans le deſſein de me laiſſer voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particuliérement, & qu'il ſe propoſoit de me rendre une viſite dans ma priſon. Quoique ſa préſence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins ſot, qu'il ne l'avoit eu dans la Maiſon de Manon. Il me tint quelques diſcours de bon ſens, ſur ma mauvaiſe conduite. Il ajouta, pour juſtifier apparemment

fes propres défordres, qu'il étoit permis à la foibleffe des hommes de fe procurer certains plaifirs que la Nature exige, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai, avec un air de foumiffion dont il parut fatisfait. Je ne m'offençai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries fur ma fraternité avec Lefcaut & Manon, & fur les petites Chapelles, dont il fuppofoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à Saint Lazare, puifque je trouvois tant de plaifir à cette pieufe occupation. Mais il lui échappa, malheureufement pour lui & pour moi-même, de me dire que Manon en auroit fait auffi, fans doute, de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémiffement que le nom d'Hôpital me caufa, j'eus encore le pouvoir de le prier, avec douceur, de s'expliquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la fageffe à l'Hôpital Général, & je fouhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint Lazare.

Quand j'aurois eu une prifon éternelle, ou la mort même préfente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon tranfport, à cette affreufe nouvelle. Je me jettai fur lui, avec une fi furieufe rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus affez néanmoins pour le renverfer par terre & pour le prendre à la

gorge. Je l'étranglois ; lorſque le bruit de ſa chûte, & quelques cris aigus, que je lui laiſſois à peine la liberté de pouſſer, attirerent le Superieur & pluſieurs Religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois preſque perdu moi-même la force & la reſpiration. O Dieu ! m'écriai-je, en pouſſant mille ſoupirs; juſtice du Ciel ! faut-il que je vive un moment, après une telle infamie ? Je voulus me jetter encore ſur le Barbare qui venoit de m'aſſaſſiner. On m'arrêta. Mon déſeſpoir, mes cris & mes larmes paſſoient toute imagination. Je fis des choſes ſi étonnantes, que tous les aſſiſtans, qui en ignoroient la cauſe, ſe regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de ſurpriſe. M. de G... M... rajuſtoit pendant ce tems-là ſa perruque & ſa cravate ; & dans le dépit d'avoir été ſi maltraité, il ordonnoit au Superieur de me reſſerrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on ſçait être propres à Saint Lazare. Non, Monſieur, lui dit le Superieur : ce n'eſt point avec une perſonne de la naiſſance de M. le Chevalier, que nous en uſons de cette maniere. Il eſt ſi doux, d'ailleurs, & ſi honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il ſe ſoit porté à cet excès ſans de fortes raiſons. Cette réponſe acheva de déconcerter M. de G... M... Il ſortit, en diſant qu'il ſçauroit faire plier, & le Su-

perieur, & moi, & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le Superieur, ayant ordonné à ses Religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. O mon Pere! lui dis-je, en continuant de pleurer comme un Enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries, c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté de commettre. Oh! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoûtai-je en sanglotant. Vous êtes bon, vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abregé de la longue & insurmontable passion que j'avois pour Manon, de la situation florissante de notre Fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres Domestiques, des offres que G... M... avoit faites à ma Maîtresse, de la conclusion de leur marché & de la maniere dont il avoit été rompu. Je lui représentai les choses, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous : voilà, continuai-je, de quelle source est venu le zéle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a eu le crédit de me faire ici renfermer, par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne : mais, mon Pere, ce n'est pas tout ; il a fait enlever cruellement la plus chere moitié de moi-même ; il l'a fait mettre

honteusement à l'Hôpital; il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'Hôpital, mon Pere! O Ciel! ma charmante Maîtresse, ma chere Reine à l'Hôpital, comme la plus infâme de toutes les Créatures! Où trouverai-je assez de force, pour ne pas mourir de douleur & de honte! Le bon Pere, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon avanture, de la maniere dont je la racontois; qu'il avoit sçû, à la vérité, que je vivois dans le désordre, mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G... M... d'y prendre intérêt, étoit quelque liaison d'estime & d'amitié avec ma Famille; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que sur ce pied; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidéle qu'il avoit dessein d'en faire à M. le Lieutenant Général de Police ne pût contribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma Famille, puisqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection, par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon Pere, & de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le Lieutenant de

Police ; ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chofe de pis, de la part de M. de G... M... qui eft forti de cette Maifon fort mal fatisfait, & qui eft affez confideré pour fe faire redouter.

J'attendis le retour du Pere, avec toutes les agitations d'un Malheureux qui touche au moment de fa Sentence. C'étoit pour moi un fupplice inexprimable, de me repréfenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle maniere elle y étoit traitée ; & le fouvenir de quelques particularités, que j'avois entendues de cette Maifon d'horreur, renouvelloit à tous momens mes tranfports. J'étois tellement réfolu de la fecourir, à quelque prix & par quelque moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à S. Lazare, s'il m'eût été impoffible d'en fortir autrement. Je réflechis donc fur les voïes que j'avois à prendre, s'il arrivoit que le Lieutenant Général de Police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon induftrie à toutes les épreuves ; je parcourus toutes les poffibilités. Je ne vis rien qui pût m'affurer d'une évafion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, fi je faifois une tentative malheureufe. Je me rappellai le nom de quelques Amis, de qui je pouvois efperer du fecours ; mais quel moyen de leur faire fçavoir ma fituation ? Enfin, je crus avoir formé un plan fi adroit, qu'il pourroit réuffir ; & je remis

à l'arranger encore mieux après le retour du Pere Superieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendoit nécessaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas, sur son visage, les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à M. le Lieutenant Général de Police, mais je lui ai parlé trop tard. M. de G... M... l'est allé voir en sortant d'ici, & l'a si fort prévenu contre vous, qu'il étoit sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres, pour vous resserrer davantage.

Cependant lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup; & riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G... M... il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois, pour le satisfaire; d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne sçauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manieres.

Cette explication du bon Superieur fut assez longue, pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerois à renverser mes desseins, si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai, au contraire, que dans la nécessité de demeurer, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une

grace, qui n'étoit de nulle importance pour perſonne, & qui ſerviroit beaucoup à ma tranquillité ; c'étoit de faire avertir un de mes Amis, un ſaint Eccléſiaſtique qui demeuroit à Saint Sulpice, que j'étois à Saint Lazare, & de permettre que je reçuſſe quelquefois ſa viſite. Cette faveur me fut accordée ſans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit queſtion ; non que j'eſperaſſe, de lui, les ſecours néceſſaires pour ma liberté ; mais je voulois l'y faire ſervir comme un inſtrument éloigné, ſans qu'il en eût même connoiſſance. En un mot, voici mon projet : je voulois écrire à Leſcaut, & le charger, lui & nos Amis communs, du ſoin de me délivrer. La premiere difficulté étoit de lui faire tenir ma Lettre ; ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connoiſſoit pour le Frere de ma Maîtreſſe, je craignois qu'il n'eût peine à ſe charger de cette commiſſion. Mon deſſein étoit de renfermer ma Lettre à Leſcaut, dans une autre Lettre, que je devois adreſſer à un honnête homme de ma connoiſſance, en le priant de rendre promptement la premiere à ſon adreſſe ; & comme il étoit néceſſaire que je viſſe Leſcaut, pour nous accorder dans nos meſures, je voulois lui marquer de venir à Saint Lazare, & de demander à me voir ſous le nom de mon Frere aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoiſſance de mes

affaires. Je remettois à convenir, avec lui, des moyens qui nous paroîtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le P. Superieur fit avertir Tiberge, du desir que j'avois de l'entretenir. Ce fidéle Ami ne m'avoit pas tellement perdu de vûe, qu'il ignorât mon avanture; il sçavoit que j'étois à Saint Lazare, & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrace, qu'il croyoit capable de me ramener au devoir. Il accourut aussi-tôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher Ami, lui dis-je, que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un Ami sage & reglé dans ses desirs, un Libertin réveillé par les châtimens du Ciel, en un mot un cœur dégagé de l'Amour & revenu des charmes de sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois; toujours tendre, & toujours malheureux par cette fatale tendresse, dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisois, me rendoit inexcusable : qu'on voyoit bien des Pécheurs, qui s'enivroient du faux bonheur du vice, jusqu'à le préférer hautement à celui de

la vertu ; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient, & qu'ils étoient les dupes de l'apparence : mais que de reconnoître, comme je le faisois, que l'objet de mes attachemens n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux, & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite, qui ne faisoit pas honneur à ma raison.

Tiberge! repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appellez le bonheur de la vertu, soit exempt de peines, de traverses, & d'inquiétudes? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices & aux tortures des Tyrans? Direz-vous comme font les Mistiques, que ce qui tourmente le corps est un honneur pour l'ame? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines; ou pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espere, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable? J'aime Manon; je tends au

travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche eſt malheureuſe, mais l'eſpérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur, & je me croirai trop bien payé, par un moment paſſé avec elle, de tous les chagrins que j'eſſuie pour l'obtenir. Toutes choſes me paroiſſent donc égales, de votre côté & du mien ; ou s'il y a quelque différence, elle eſt encore à mon avantage, car le bonheur que j'eſpere eſt proche, & l'autre eſt éloigné ; le mien eſt de la nature des peines, c'eſt-à-dire, ſenſible au corps ; & l'autre eſt d'une nature inconnue, qui n'eſt certaine que par la foi.

Tiberge parut effraïé de ce raiſonnement. Il recula deux pas, en me diſant de l'air le plus ſérieux, que non-ſeulement ce que je venois de dire bleſſoit le bon ſens, mais que c'étoit un malheureux ſophiſme d'impiété & d'irréligion : car cette comparaiſon, ajoûta-t'il, du terme de vos peines avec celui qui eſt propoſé par la Religion, eſt une idée des plus libertines & des plus monſtrueuſes.

J'avoue, repris-je, qu'elle n'eſt pas juſte ; mais prenez-y garde, ce n'eſt pas ſur elle que porte mon raiſonnement. J'ai eu deſſein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction, dans la perſévérance d'un amour malheureux ; & je crois avoir fort bien prouvé que ſi c'en eſt

une, vous ne ſçauriez vous en ſauver plus que moi. C'eſt à cet égard ſeulement que j'ai traité les choſes d'égales, & je ſoutiens encore qu'elles le ſont. Répondrez-vous que le terme de la Vertu eſt infiniment ſupérieur à celui de l'Amour ? Qui refuſe d'en convenir ? Mais eſt-ce de quoi il eſt queſtion ? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont, l'un & l'autre, pour faire ſupporter les peines ? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t'on de déſerteurs de la ſévere Vertu, & combien en trouverez-vous peu de l'Amour ? Répondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne ſont pas infaillibles & néceſſaires ; qu'on ne trouve plus de Tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de perſonnes vertueuſes mener une vie douce & tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des Amours paiſibles & fortunés ; & ce qui fait encore une différence qui m'eſt extrêmement avantageuſe, j'ajoûterai que l'Amour, quoiqu'il trompe aſſez ſouvent, ne promet du moins que des ſatisfactions & des joies, au lieu que la Religion veut qu'on s'attende à une pratique triſte & mortifiante. Ne vous allarmez pas, ajoûtai-je en voyant ſon zéle prêt à ſe chagriner. L'unique choſe que je veux conclure ici, c'eſt qu'il n'y a point de plus mauvaiſe méthode pour dégoûter un cœur de l'Amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui pro-

mettre plus de bonheur dans l'exercice de la Vertu. De la maniere dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée : or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtems, pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'Amour. Il s'apperçoit bien-tôt qu'on le trompe, lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans ; & cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs, qui voulez me ramener à la Vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire ; mais ne me déguisez pas qu'elle est sévere & pénible. Etablissez bien que les délices de l'Amour sont passageres, qu'elles sont défendues, qu'elles seront suivies par d'éternelles peines ; & ce qui sera peut-être encore plus d'impression sur moi, que plus elles sont douces & charmantes, plus le Ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice, mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajoûta fut de me demander, pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon

Amour à l'espérance de cette rémuneration, dont je me faisois une si grande idée. O cher Ami ! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misere & ma foiblesse ; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ! mais l'action est-elle en mon pouvoir ? De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sçais ce que je suis, répliquai-je & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être ; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveller la pitié de mon Ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée, dans la suite, à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misere. Cependant je ne lui fis pas la moindre ouverture, du dessein que j'avois de m'échapper de S. Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma Lettre. Je l'avois préparée, avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Lescaut reçut, avant la fin du jour, celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain, & il passa heu-

reufement fous le nom de mon Frere. Ma joie fut extrême, en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec foin. Ne perdons pas un feul moment, lui dis-je ; apprenez-moi, d'abord des nouvelles de Manon, & donnez-moi enfuite un bon confeil pour rompre mes fers. Il m'affura qu'il n'avoit pas vû fa Sœur, depuis le jour qui avoit précedé mon emprifonnement ; qu'il n'avoit appris fon fort & le mien, qu'à force d'informations & de foins ; que s'étant préfenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refufé la liberté de lui parler. Malheureux G... M..., m'écriai-je, que tu me le païeras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lefcaut, c'eft une entreprife moins facile que vous ne penfez. Nous paffâmes hier la foirée, deux de mes Amis & moi, à obferver toutes les parties extérieures de cette Maifon, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant fur une Cour entourée de bâtimens, comme vous nous l'aviez marqué, il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troifiéme étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni cordes, ni échelles. Je ne vois donc nulle reffource du côté du dehors. C'eft dans la Maifon même, qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je ; j'ai tout examiné, furtout depuis que ma clôture eft un peu moins rigou-

reuſe, par l'indulgence du Superieur. La porte de ma chambre ne ſe ferme plus avec la clé ; j'ai la liberté de me promener dans les Galeries des Religieux : mais tous les eſcaliers ſont bouchés par des portes épaiſſes, qu'on a ſoin de tenir fermées la nuit & le jour ; de ſorte qu'il eſt impoſſible que la ſeule adreſſe puiſſe me ſauver. Attendez, repris-je, après avoir un peu réflechi ſur une idée qui me parut excellente ; pourriez-vous m'apporter un piſtolet ? Aiſément, me dit Leſcaut ; mais voulez-vous tuer quelqu'un ? Je l'aſſurai que j'avois ſi peu deſſein de tuer, qu'il n'étoit pas même néceſſaire que le piſtolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoûtai-je, & ne manquez pas de vous trouver le ſoir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette Maiſon, avec deux ou trois de nos Amis. J'eſpere que je pourrai vous y rejoindre. Il me preſſa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entrepriſe, telle que je la méditois, ne pouvoit paroître raiſonnable qu'après avoir réuſſi. Je le priai d'abreger ſa viſite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis, avec auſſi peu de peine que la premiere fois. Son air étoit grave. Il n'y a perſonne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorſque je me trouvai muni de l'inſtrument de ma liberté, je ne doutai preſque plus du

fuccès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi; mais de quoi n'étois-je pas capable, avec les motifs qui m'animoient ? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de fortir de ma chambre & de me promener dans les Galeries, que le Portier apportoit chaque jour au foir les clés de toutes les portes au Superieur, & qu'il regnoit enfuite un profond filence dans la Maifon, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller fans obftacle, par une Galerie de communication, de ma chambre à çelle de ce Pere. Ma réfolution étoit de lui prendre fes clés, en l'épouvantant avec mon piftolet s'il faifoit difficulté de me les donner, & de m'en fervir pour gagner la ruë. J'en attendis le tems avec impatience. Le Portier vint à l'heure ordinaire, c'eft-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laiffai paffer encore une, pour m'affurer que tous les Religieux & les domeftiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon arme, & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Pere, pour l'éveiller fans bruit. Il m'entendit au fecond coup; & s'imaginant fans doute que c'étoit quelque Religieux qui fe trouvoit mal & qui avoit befoin de fecours, il fe leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander, au travers de la porte, qui c'étoit, & ce qu'on vouloit de lui ? Je fus obligé de me nommer; mais j'af-

fectai un ton plaintif, pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha ! c'eſt vous, mon cher Fils, me dit-il, en ouvrant la porte ; qu'eſt-ce donc qui vous amene ſi tard? J'entrai dans ſa chambre, & l'ayant tiré à l'autre bout, oppoſé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems à S. Lazare ; que la nuit étoit un tems commode pour ſortir ſans être apperçu & que j'attendois de ſon amitié qu'il conſentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ſes clés pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le ſurprendre. Il demeura quelque tems à me conſidérer, ſans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ſes bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, ſurtout pour moi à qui on la raviſſoit injuſtement, j'étois réſolu de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût : & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeller du ſecours, je lui fis voir une honnête raiſon de ſilence, que je tenois ſous mon juſte-au-corps. Un piſtolet ! me dit-il. Quoi ! mon Fils, vous voulez m'ôter la vie, pour reconnoître la conſidération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je. Vous avez trop d'eſprit & de raiſon, pour me mettre dans cette néceſ-

fité; mais je veux être libre; & j'y fuis fi réfolu, que fi mon projet manque par votre faute, c'eft fait de vous abfolument. Mais, mon cher Fils! reprit-il d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait? quelle raifon avez-vous de vouloir ma mort? Eh non, repliquai-je avec impatience. Je n'ai pas deffein de vous tuer, fi vous voulez vivre. Ouvrez-moi la porte, & je fuis le meilleur de vos Amis. J'apperçus les clés, qui étoient fur fa table. Je les pris, & je le priai de me fuivre, en faifant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y réfoudre. A mefure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un foupir: ah! mon Fils, ah! qui l'auroit jamais cru! Point de bruit, mon Pere, répétois-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une efpece de barriere, qui eft avant la grande porte de la ruë. Je me croyois déjà libre, & j'étois derriere le Pere, avec ma chandelle dans une main, & mon piftolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empreffoit d'ouvrir, un Domeftique, qui couchoit dans une petite chambre voifine, entendant le bruit de quelques verrouils, fe leve & met la tête à fa porte. Le bon Pere le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudence, de venir à fon fecours. C'étoit un puiffant Coquin, qui s'élança fur moi fans balancer.

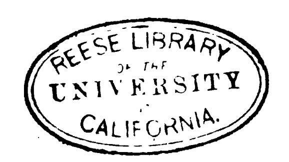
Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes caufe, mon Pere, dis-je affez fierement à mon Guide. Mais que cela ne vous empêche pas d'achever, ajoûtai-je en le pouffant vers la porte. Il n'ofa refufer de l'ouvrir. Je fortis heureufement, & je trouvai, à quatre pas, Lefcaut qui m'attendoit avec deux Amis, fuivant fa promeffe.

Nous nous éloignâmes. Lefcaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un piftolet ? C'eft votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, fàns laquelle j'étois fans doute à S. Lazare pour long-tems. Nous allâmes paffer la nuit chez un Traiteur, où je me remis un peu de la mauvaife chere que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaifir. Je fouffrois mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois Amis. Je n'ai fouhaité la liberté que dans cette vûe. Je vous demande le fecours de votre adreffe : pour moi, j'y employerai jufqu'à ma vie. Lefcaut, qui ne manquoit pas d'efprit & de prudence, me repréfenta qu'il falloit aller bride en main ; que mon évafion de S. Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en fortant, cauferoient infailliblement du bruit ; que le Lieutenant Général de Police me

feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs; enfin que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que S. Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé pendant quelques jours, pour laisser au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage; mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur & de ménagement ne s'accordoit pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre, que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour secourir Manon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable, que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence, il falloit de l'artifice; mais la Déesse même de l'Invention n'auroit pas sçu par où commencer. J'y vis si peu de jour, que je remis à considérer mieux les choses, lorsque j'aurois pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital.

Aussi-tôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescaut de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des Portiers, qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un Etranger, qui avoit entendu parler avec admi-



p. 121



L. Monziès sc. Imp. A. Salmon

... n de l'Hôpital ... ...ferve. Je ... & de ... nous ... bâmes fur ... je ... de m'apprendre ... lité. Les réponfes, qu'... ... me firent naître ... m'applaudis auffi-tôt, & qu... à mettre en œuvre. Je ... une chofe effentielle à ... fieurs avoient des Enf... pouvoit pas m'en rendre ... mais que pour M. de T... principaux, il lui conn... d'être marié, qui étoit ... l'Hôpital avec fon Pere. ... fuffifoit. Je rompis prefque ... tretien, & je fis part à Lefcaut, ... chez lui, du deffein que ... Je m'imagine, lui dis-je, que M. ... qui eft riche & de bonne Famille, eft dans un certain goût de plaifirs, comme la plûpart des jeunes gens de fon âge. Il ne fçauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refufer fes fervices pour une affaire d'Amour. J'ai formé le deffein de l'intéreffer à la liberté de Manon. S'il eft honnête homme, & qu'il a des fentimens, il nous accordera fon fecours ... générofité. S'il n'eft point capable d'être ...



ration de l'Hôpital Général, & de l'ordre qui s'y obſerve. Je l'interrogeai ſur les plus minces détails ; & de circonſtances en circonſtances nous tombâmes ſur les Adminiſtrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualités. Les réponſes, qu'il me fit ſur ce dernier article, me firent naître une penſée dont je m'applaudis auſſi-tôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une choſe eſſentielle à mon deſſein, ſi ces Meſſieurs avoient des Enfans ? Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour M. de T..., qui étoit un des principaux, il lui connoiſſoit un Fils en âge d'être marié, qui étoit venu pluſieurs fois à l'Hôpital avec ſon Pere. Cette aſſurance me ſuffiſoit. Je rompis preſque auſſi-tôt notre entretien, & je fis part à Leſcaut, en retournant chez lui, du deſſein que j'avois conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T... le Fils, qui eſt riche & de bonne Famille, eſt dans un certain goût de plaiſirs, comme la plûpart des jeunes gens de ſon âge. Il ne ſçauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuſer ſes ſervices pour une affaire d'Amour. J'ai formé le deſſein de l'intéreſſer à la liberté de Manon. S'il eſt honnête homme, & qu'il ait des ſentimens, il nous accordera ſon ſecours par généroſité. S'il n'eſt point capable d'être con-

duit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une Fille aimable ; ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas differer de le voir, ajoûtai-je, plus long-tems que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lescaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans mes idées, & que nous pouvions esperer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible, dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un Fiacre à la Maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un Inconnu. J'augurai bien de sa phisionomie & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui ; & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion, & du mérite de ma Maîtresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vû Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la Maîtresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette avanture ; & pour le gagner de plus en plus, en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon & à

moi. Vous voyez, Monſieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie & celui de mon cœur ſont maintenant entre vos mains. L'un ne m'eſt pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réſerve avec vous, parce que je ſuis informé de votre généroſité, & que la reſſemblance de nos âges me fait eſperer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclinations. Il parut fort ſenſible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponſe fut celle d'un homme qui a du monde, & des ſentimens ; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre ſouvent. Il me dit qu'il mettoit ma viſite au rang de ſes bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ſes plus heureuſes acquiſitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ſes ſervices. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre & mal aſſuré : mais il m'offrit de me procurer le plaiſir de la voir, & de faire tout ce qui ſeroit en ſa puiſſance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus ſatisfait de cette incertitude de ſon crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine aſſurance de remplir tous mes deſirs. Je trouvai, dans la modération de ſes offres, une marque de franchiſe dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ſes bons offices. La ſeule promeſſe de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui.

Je lui marquai quelque chofe de ces fentimens, d'une maniere qui le perfuada auffi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embraffâmes avec tendreffe, & nous devînmes Amis, fans autre raifon que la bonté de nos cœurs, & une fimple difpofition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui reffemble. Il pouffa les marques de fon eftime bien plus loin ; car ayant combiné mes avantures, & jugeant qu'en fortant de S. Lazare je ne devois pas me trouver à mon aife, il m'offrit fa bourfe, & il me preffa de l'accepter. Je ne l'acceptai point ; mais je lui dis : c'eft trop, mon cher Monfieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chere Manon, je vous fuis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout à fait cette chere Créature, je ne croirai pas être quitte en verfant tout mon fang pour vous fervir.

Nous ne nous féparâmes, qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devions nous retrouver. Il eut la complaifance de ne pas me remettre plus loin que l'après midi du même jour. Je l'attendis dans un Caffé, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous prîmes enfemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traverfant les cours. Puiffance d'Amour ! difois-je, je reverrai donc l'Idole

de mon cœur, l'objet de tant de pleurs, & d'inquiétudes ! Ciel ! conſervez-moi aſſez de vie pour aller juſqu'à elle, & diſpoſez après cela de ma fortune & de mes jours ; je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

M. de T... parla à quelques Concierges de la Maiſon, qui s'empreſſerent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour ſa ſatisfaction. Il ſe fit montrer le Quartier où Manon avoit ſa chambre, & l'on nous y conduiſit avec une clé d'une grandeur effroyable, qui ſervit à ouvrir ſa porte. Je demandai au Valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du ſoin de la ſervir, de quelle maniere elle avoit paſſé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angélique ; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avoit verſé continuellement des larmes, pendant les ſix premieres ſemaines après ſon arrivée, mais que depuis quelque tems, elle paroiſſoit prendre ſon malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin juſqu'au ſoir, à la réſerve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore, ſi elle avoit été entretenue proprement. Il m'aſſura que le néceſſaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

Nous approchâmes de ſa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à M. de T... : entrez ſeul & prévenez-la ſur ma viſite, car j'appré-

hende qu'elle ne ſoit trop ſaiſie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs diſcours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de conſolation ; qu'il étoit de mes Amis, & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda, avec le plus vif empreſſement, ſi elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ſes pieds, auſſi tendre, auſſi fidéle qu'elle pouvoit le déſirer. Quand ? reprit-elle. Aujourd'hui même, lui dit-il ; ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'inſtant, ſi vous le ſouhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai, lorſqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embraſſâmes, avec cette effuſion de tendreſſe, qu'une abſence de trois mois fait trouver ſi charmante à de parfaits Amans. Nos ſoupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languiſſamment de part & d'autre, formerent, pendant un quart d'heure, une ſcène qui attendriſſoit M. de T... Je vous porte envie, me dit-il, en nous faiſant aſſeoir ; il n'y a point de ſort glorieux, auquel je ne préféraſſe une Maîtreſſe ſi belle & ſi paſſionnée. Auſſi mépriſerois-je tous les Empires du Monde, lui répondis-je, pour m'aſſurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reſte d'une converſation ſi deſirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ſes avantures, & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amérement, en nous entretenant de l'état où elle étoit, & de celui d'où je ne faiſois que ſortir. M. de T... nous conſola, par de nouvelles promeſſes, de s'employer ardemment pour finir nos miſeres. Il nous conſeilla de ne pas rendre cette premiere entrevûe trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conſeil. Manon, ſurtout, ne pouvoit ſe réſoudre à me laiſſer partir. Elle me fit remettre cent fois ſur ma chaiſe. Elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas! dans quel lieu me laiſſez-vous! diſoit-elle. Qui peut m'aſſurer de vous revoir? M. de T... lui promit de la venir voir ſouvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t'il agréablement, il ne faut plus l'appeler l'Hôpital; c'eſt Verſailles, depuis qu'une Perſonne qui mérite l'empire de tous les cœurs y eſt renfermée.

Je fis, en ſortant, quelques libéralités au Valet qui la ſervoit, pour l'engager à lui rendre ſes ſoins avec zéle. Ce garçon avoit l'ame moins baſſe & moins dure que ſes pareils. Il avoit été témoin de notre entrevûe. Ce tendre ſpectacle l'avoit touché. Un louis d'or, dont je lui fis

préſent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart, en deſcendant dans les cours : Monſieur, me dit-il, ſi vous me voulez prendre à votre ſervice, ou me donner une honnête récompenſe, pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me ſera facile de délivrer Mademoiſelle Manon. J'ouvris l'oreille à cette propoſition ; & quoique je fuſſe dépourvû de tout, je lui fis des promeſſes fort au-deſſus de ſes deſirs. Je compris bien qu'il me ſeroit toujours aiſé de récompenſer un homme de cette étoffe. Sois perſuadé, lui dis-je, mon Ami, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour toi, & que ta fortune eſt auſſi aſſurée que la mienne. Je voulus ſçavoir quels moyens il avoit deſſein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le ſoir la porte de ſa chambre, & de vous la conduire juſqu'à celle de la rue, où il faudra que vous ſoyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue, en traverſant les galeries & les cours. Il confeſſa qu'il y avoit quelque danger; mais il me dit qu'il falloit bien riſquer quelque choſe. Quoique je fuſſe ravi de le voir ſi réſolu, j'appellai M. de T... pour lui communiquer ce projet, & la ſeule raiſon qui ſembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit abſolument s'échaper de cette maniere ; mais

ſi elle eſt reconnue, continua-t'il, ſi elle eſt arrêtée en fuiant, c'eſt peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris ſur le champ ; car vous ne ſeriez jamais aſſez caché aux recherches. On les redoubleroit, autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échape aiſément, quand il eſt ſeul ; mais il eſt preſque impoſſible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque ſolide que me parût ce raiſonnement, il ne put l'emporter, dans mon eſprit, ſur un eſpoir ſi proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T... & je le priai de pardonner un peu d'imprudence & de témérité à l'Amour. J'ajoûtai que mon deſſein étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter, comme j'avois déja fait, dans quelque village voiſin. Nous convînmes donc, avec le Valet, de ne pas remettre ſon entrepriſe plus loin qu'au jour ſuivant ; & pour la rendre auſſi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous réſolûmes d'apporter des habits d'homme, dans la vûe de faciliter notre ſortie. Il n'étoit pas aiſé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai ſeulement M. de T... de mettre le lendemain deux veſtes légeres l'une ſur l'autre, & je me chargeai de tout le reſte.

Nous retournâmes le matin à l'Hôpital. J'a-

vois avec moi, pour Manon, du linge, des bas, &c. & par-deffus mon Jufte-au-corps un Surtout, qui ne laiffoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans fa chambre. M. de T... lui laiffa une de fes deux veftes. Je lui donnai mon Jufte-au-corps, le Surtout me fuffifant pour fortir. Il ne fe trouva rien de manque à fon ajuftement, excepté la culotte, que j'avois malheureufement oubliée. L'oubli de cette piece néceffaire nous eût fans doute apprêté à rire, fi l'embarras où il nous mettoit eût été moins férieux. J'étois au défefpoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti, qui fut de fortir moi-même fans culotte. Je laiffai la mienne à Manon. Mon Surtout étoit long, & je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de paffer décemment à la porte. Le refte du jour me parut d'une longueur infupportable. Enfin, la nuit étant venue, nous nous rendîmes un peu au-deffous de la porte de l'Hôpital, dans un caroffe. Nous n'y fûmes pas long-tems fans voir Manon paroître, avec fon Conducteur. Notre portiere étant ouverte, ils monterent tous deux à l'inftant. Je reçus ma chere Maîtreffe dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le Cocher me demanda où il falloit toucher? Touche au bout du Monde, lui dis-je, & mene-

moi quelque part, où je ne puiſſe jamais être ſéparé de Manon.

Ce tranſport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le Cocher fit réflexion à mon langage ; & lorſque je lui dis enſuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageaſſe dans une mauvaiſe affaire ; qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme, qui s'appelloit Manon, étoit une Fille que j'enlevois de l'Hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à ſe perdre pour l'amour de moi. La délicateſſe de ce Coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital, pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi. Il m'auroit aidé, après cela, à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la Maiſon où demeuroit Leſcaut. Comme il étoit tard, M. de T... nous quitta en chemin, avec promeſſe de nous revoir le lendemain. Le Valet demeura ſeul avec nous.

Je tenois Manon ſi étroitement ſerrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le caroſſe. Elle pleuroit de joie, & je ſentois ſes larmes qui mouilloient mon viſage. Mais lorſqu'il fallut deſcendre pour entrer chez Leſcaut, j'eus avec le Cocher un nouveau démêlé, dont les ſuites furent funeſtes. Je me re-

pentis de lui avoir promis un louis, non-feulement parce que le préfent étoit exceffif, mais par une autre raifon bien plus forte, qui étoit l'impuiffance de le payer. Je fis appeller Lefcaut. Il defcendit de fa chambre, pour venir à la porte. Je lui dis, à l'oreille, dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur brufque, & nullement accoutumé à ménager un Fiacre, il me répondit que je me mocquois. Un louis d'or! ajouta-t'il. Vingt coups de canne à ce Coquin-là. J'eus beau lui repréfenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne, avec l'air d'en vouloir maltraiter le Cocher. Celui-ci, à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois fous la main d'un Garde du Corps ou d'un Moufquetaire, s'enfuit de peur, avec fon caroffe, en criant que je l'avois trompé, mais que j'aurois de fes nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me caufa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le Commiffaire. Vous me perdez, dis-je à Lefcaut; je ne ferois pas en fûreté chez vous; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous fortîmes promptement de cette dangereufe ruë. Lefcaut nous tint compagnie. C'eft quelque chofe d'admirable, que la maniere dont la Providence enchaîne les évenemens. A peine avions-nous marché cinq ou fix

minutes, qu'un homme, dont je ne découvris point le vifage, reconnut Lefcaut. Il le cherchoit fans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux deffein qu'il exécuta. C'eft Lefcaut, dit-il, en lui lâchant un coup de piftolet; il ira fouper ce foir avec les Anges. Il fe déroba auffi-tôt. Lefcaut tomba, fans le moindre mouvement de vie. Je preffai Manon de fuir, car nos fecours étoient inutiles à un cadavre, & je craignois d'être arrêté par le Guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai, avec elle & le Valet, la premiere petite ruë qui croifoit. Elle étoit fi éperdue, que j'avois de la peine à la foutenir. Enfin j'apperçus un Fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorfque le Cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus embarraffé à lui répondre. Je n'avois point d'azile affuré, ni d'Ami de confiance à qui j'ofaffe avoir recours. J'étois fans argent, n'ayant guéres plus d'une demie piftole dans ma bourfe. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demie pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lefcaut, & je n'étois pas encore fans appréhenfion de la part du Guet : quel parti prendre! Je me fouvins heureufement de l'Auberge de Chaillot, où j'avois paffé quelques jours, avec Manon, lorfque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'efpe-

rai non-feulement d'y être en fûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque-tems fans être preffé de payer. Mene-nous à Chaillot, dis-je au Cocher. Il refufa d'y aller fi tard, à moins d'une piftole; autre fujet d'embarras. Enfin nous convînmes de fix francs : c'étoit toute la fomme qui ref-toit dans ma bourfe.

Je confolois Manon, en avançant; mais au fond, j'avois le défefpoir dans le cœur. Je me ferois donné mille fois la mort, fi je n'euffe pas eu, dans mes bras, le feul bien qui m'attachoit à la vie..Cette feule penfée me remettoit. Je la tiens du moins, difois-je; elle m'aime, elle eft à moi : Tiberge a beau dire, ce n'eft pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'Univers fans y prendre intérêt; pourquoi! parce que je n'ai plus d'affection de refte. Ce fentiment étoit vrai; cependant, dans le tems que je faifois fi peu de cas des biens du Monde, je fentois que j'aurois eu befoin d'en avoir du moins une petite partie, pour méprifer encore plus fouverainement tout le refte. L'Amour eft plus fort que l'abondance, plus fort que les tréfors & les richeffes, mais il a befoin de leur fecours; & rien n'eft plus défefpérant pour un Amant délicat, que de fe voir ramené par-là, malgré lui, à la groffiereté des ames les plus baffes.

Il étoit onze heures, quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'Auberge, comme

des perſonnes de connoiſſance. On ne fut pas ſurpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on eſt accoutumé, à Paris & aux environs, de voir prendre aux femmes toutes ſortes de formes. Je la fis ſervir auſſi proprement que ſi j'euſſe été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fuſſe mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant réſolu de retourner ſeul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remede à cette fâcheuſe eſpece de maladie.

Elle me parut pâle & maigrie, en ſoupant. Je ne m'en étois point apperçu à l'Hôpital; parce que la chambre, où je l'avois vûe, n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai ſi ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue, en voyant aſſaſſiner ſon frere. Elle m'aſſura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, ſa pâleur ne venoit que d'avoir eſſuié pendant trois mois mon abſence. Tu m'aimes donc extrêmement! lui répondis-je. Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je? Non, jamais, repliqua-t'elle, & cette aſſurance fut confirmée par tant de careſſes & de ſermens, qu'il me parut impoſſible, en effet, qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été perſuadé qu'elle étoit ſincere; quelle raiſon auroit-elle eu de ſe contrefaire juſqu'à ce point? Mais elle

étoit encore plus volage; ou plutôt elle n'étoit plus rien, & elle ne se reconnoissoit pas elle-même, lorsqu'ayant devant les yeux des Femmes qui vivoient dans l'abondance, elle se trouvoit dans la pauvreté & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une derniere preuve, qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange avanture, qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son Frere, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle, & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'Auberge, avec le dessein, dis-je à Manon & à mon Hôte, de prendre un carosse de louage; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger, & prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnemens & de réflexions, qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent, pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avois à chercher quelque voie, qui pût du moins m'ou-

vrir des efpérances pour l'avenir ; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations & des mefures à prendre, pour la fûreté de Manon & pour la mienne. Après m'être épuifé en projets & en combinaifons fur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert, dans une chambre de Chaillot ; & pour les befoins futurs, je crus qu'il feroit tems d'y penfer lorfque j'aurois fatisfait aux préfens.

Il étoit donc queftion de remplir actuellement ma bourfe. M. de T... m'avoit offert généreufement la fienne ; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même fur cette matiere. Quel perfonnage, que d'aller expofer fa mifere à un Etranger, & de le prier de nous faire part de fon bien ! Il n'y a qu'une ame lâche qui en foit capable, par une baffeffe qui l'empêche d'en fentir l'indignité ; ou un Chrétien humble, par un excès de générofité qui le rend fupérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon chrétien ; j'aurois donné la moitié de mon fang, pour éviter cette humiliation. Tiberge, difois-je, le bon Tiberge me refufera-t'il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non, il fera touché de ma mifere ; mais il m'affaffinera par fa morale. Il faudra effuïer fes reproches, fes exhortations, fes me-

naces ; il me fera acheter ses fecours fi cher, que je donnerois encore une partie de mon fang, plutôt que de m'expofer à cette fcène fâcheufe, qui me laiffera du trouble & des remords. Bon, reprenois-je ; il faut donc renoncer à tout efpoir, puifqu'il ne me refte point d'autre voie, & que je fuis fi éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verferois plus volontiers la moitié de mon fang que d'en prendre une, c'eft-à-dire, tout mon fang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon fang tout entier, ajoûtais-je aprés une réflexion d'un moment ; je le donnerois plus volontiers, fans doute, que de me réduire à de baffes fupplications. Mais il s'agit bien ici de mon fang. Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon ; il s'agit de fon amour, & de fa fidelité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jufqu'à prefent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur, & de fortune. Il y a bien des chofes, fans doute, que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais eftimer une chofe, plus que ma vie, n'eft pas une raifon pour l'eftimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer, après ce raifonnement. Je continuai mon chemin, réfolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de là chez M. de T...

En entrant à Paris, je pris un Fiacre, quoique je n'euffe pas de quoi le payer : je comptois

fur les fecours que j'allois folliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoïai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il fatisfit mon impatience, par fa promptitude. Je lui appris l'extrêmité de mes befoins, fans nul détour. Il me demanda fi les cent piftoles que je lui avois rendues me fuffiroient; & fans m'oppofer un feul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert, & ce plaifir à donner, qui n'eft connu que de l'amour & de la véritable amitié. Quoique je n'euffe pas eu le moindre doute du fuccès de ma demande, je fus furpris de l'avoir obtenue à fi bon marché, c'eft-à-dire, fans qu'il m'eût querellé fur mon impénitence. Mais je me trompois, en me croyant tout à fait quitte de fes reproches; car lorfqu'il eut achevé de me compter fon argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté; ainfi fa morale ne tomba que fur ma fuite téméraire de Saint Lazare, & fur la crainte où il étoit qu'au lieu de profiter des leçons de fageffe que j'y avois reçues, je ne repriffe le train du défordre. Il me dit qu'étant allé pour me vifiter à Saint Lazare le lendemain de mon évafion, il avoit été frappé au-delà de toute expreffion, en apprenant la maniere dont j'en étois forti, qu'il

avoit eu là-deffus un entretien avec le Superieur ; que ce bon Pere n'étoit pas encore remis de fon effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la générofité de déguifer à M. le Lieutenant Général de Police les circonftances de mon départ, & qu'il avoit empêché que la mort du Portier ne fût connue au dehors : que je n'avois donc, de ce côté-là, nul fujet d'allarme ; mais que s'il me reftoit le moindre fentiment de fageffe, je profiterois de cet heureux tour, que le Ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon Pere, & me remettre bien avec lui ; & que fi je voulois fuivre une fois fon confeil, il étoit d'avis que je quittaffe Paris, pour retourner dans le fein de ma Famille.

J'écoutai fon difcours jufqu'à la fin. Il y avoit là bien des chofes fatisfaifantes. Je fus ravi, premiérement, de n'avoir rien à craindre du côté de S. Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En fecond lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de fon retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puifque je paroiffois fi tranquille fur fon fujet. Je réfolus, finon de retourner dans ma Famille, du moins d'écrire à mon Pere, comme il me le confeilloit, & de lui témoigner que j'étois dif-

pofé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs & de fes volontés. Mon efpérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent, fous prétexte de faire mes Exercices à l'Académie ; car j'aurois eu peine à lui perfuader que je fuffe dans la difpofition de retourner à l'Etat Eccléfiaftique. Et dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien aife, au contraire, de m'appliquer à quelque chofe d'honnête & de raifonnable, autant que ce deffein pourroit s'accorder avec mon amour. Je faifois mon compte de vivre avec ma Maîtreffe, & de faire en même-tems mes Exercices.. Cela étoit fort compatible. Je fus fi fatisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir, le jour même, une Lettre pour mon Pere. J'entrai effectivement dans un Bureau d'écriture, en le quittant ; & j'écrivis, d'une maniere fi tendre & fi foumife, qu'en relifant ma Lettre, je me flattai d'obtenir quelque chofe du cœur paternel.

Quoique je fuffe en état de prendre & de payer un Fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaifir de marcher fierement à pied, en allant chez M. de T... Je trouvois de la joye dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon Ami m'avoit affuré qu'il ne me reftoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'efprit que fes affurances ne

regardoient que S. Lazare, & que j'avois outre cela l'affaire de l'Hôpital fur les bras; fans compter la mort de Lefcaut, dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce fouvenir m'effraya fi vivement, que je me retirai dans la premiere allée, d'où je fis appellér un caroffe. J'allai droit chez M. de T..., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut rifible à moi-même, lorfqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital, ni de celui de Lefcaut. Il me dit que dans la penfée qu'on pourroit le foupçonner d'avoir eu part à l'enlevement de Manon, il étoit allé, le matin, à l'Hôpital, & qu'il avoit demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé; qu'on étoit fi éloigné de nous accufer, ou lui, ou moi, qu'on s'étoit empreffé au contraire de lui apprendre cette avanture, comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une Fille auffi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un Valet; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas furpris, & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de me raconter qu'il étoit allé de-là chez Lefcaut, dans l'efpérance de m'y trouver avec ma charmante Maîtreffe; que l'Hôte de la Maifon, qui étoit un Caroffier, lui avoit protefté qu'il n'avoit vû, ni elle, ni moi; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'euffions point paru chez lui, fi c'étoit

pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué, à peu près dans le même-tems. Sur quoi, il n'avoit pas refusé d'expliquer ce qu'il sçavoit de la cause & des circonstances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un Garde du Corps, des amis de Lescaut, l'étoit venu voir, & lui avoit proposé de jouer. Lescaut avoit gagné si rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure c'est-à-dire tout son argent. Ce Malheureux, qui se voyoit sans un sou, avoit prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perdue ; & sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étoient querellés avec une animosité extrême. Lescaut avoit refusé de sortir, pour mettre l'épée à la main, & l'autre avoit juré, en le quittant, de lui casser la tête ; ce qu'il avoit exécuté le soir même. M. de T... eut l'honnêteté d'ajoûter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & qu'il continuoit de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restoit qu'à prendre du linge & des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaisance de s'arrêter un moment, avec moi, chez quelques Marchands. Je ne sçais

s'il crut que je lui faisois cette proposition, dans la vûe d'interesser sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle Ame; mais ayant consenti à partir aussi-tôt, il me mena chez les Marchands qui fournissoient sa Maison : il me fit choisir plusieurs étoffes, d'un prix plus considérable que je ne me l'étois proposé; & lorsque je me disposois à les payer, il défendit absolument, aux Marchands, de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grace, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le Chevalier Des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche, & de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéressant, dans la suite de son Histoire; & lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT.

SECONDE PARTIE.

A préſence & les politeſſes de M. T.... diſſiperent tout ce qui pouvoit reſter de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs paſſées, ma chere Ame, lui dis-je en arrivant, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'Amour eſt un bon Maître. La Fortune ne ſçauroit nous cauſer autant de peines, qu'il nous fait goûter de

plaiſirs. Notre ſouper fut une vraie ſcène de joie. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent piſtoles, que le plus riche Partiſan de Paris avec ſes tréſors entaſſés. Il faut compter ſes richeſſes, par les moïens qu'on a de ſatisfaire ſes déſirs. Je n'en avois pas un ſeul à remplir. L'avenir même me cauſoit peu d'embarras. J'étois preſque ſûr que mon Pere ne feroit pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtiéme année, j'entrois en droit d'exiger ma part du bien de ma Mere. Je ne cachai point, à Manon, que le fond de mes richeſſes n'étoit que de cent piſtoles. C'étoit aſſez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui ſembloit ne me pouvoir manquer, ſoit par mes droits naturels, ou par les reſſources du Jeu.

Ainſi, pendant les premieres ſemaines, je ne penſai qu'à jouir de ma ſituation; & la force de l'honneur, autant qu'un reſte de ménagement pour la Police, me faiſant remettre de jour en jour à renouer avec les Aſſociés de l'Hôtel de T..., je me réduiſis à jouer dans quelques Aſſemblées moins décriées, où la faveur du Sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'induſtrie. J'allois paſſer, à la Ville, une partie de l'après-midi, & je revenois ſouper à Chaillot, accompagné fort ſouvent de

M. de T..., dont l'amitié croiſſoit de jour en jour pour nous. Manon trouva des reſſources contre l'ennui. Elle ſe lia, dans le voiſinage, avec quelques jeunes perſonnes que le Printems y avoit ramenées. La promenade & les petits exercices de leur ſexe faiſoient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avoient reglé les bornes, fourniſſoit aux frais de la voiture. Elles alloient prendre l'air au Bois de Boulogne; & le ſoir à mon retour, je retrouvois Manon plus belle, plus contente, & plus paſſionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages, qui ſemblerent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent nettement diſſipés; & l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement ſi comique, que je trouve encore de la douceur dans un ſouvenir, qui me repréſente ſa tendreſſe & les agrémens de ſon eſprit.

Le ſeul Valet, qui compoſoit notre domeſtique, me prit un jour à l'écart, pour me dire avec beaucoup d'embarras, qu'il avoit un ſecret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un Seigneur Etranger ſembloit avoir pris beaucoup d'amour pour Mademoiſelle Manon. Le trouble de mon ſang ſe fit ſentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui ? interrompis-je plus bruſquement que

la prudence ne permettoit pour m'éclaircir. Ma vivacité l'effraya. Il me répondit, d'un air inquiet, que sa pénétration n'avoit pas été si loin : mais qu'ayant observé, depuis plusieurs jours, que cet Etranger venoit assidûment au Bois de Boulogne, qu'il y descendoit de son carosse, & que s'engageant seul dans les contre-allées, il paroissoit chercher l'occasion de voir ou de rencontrer Mademoiselle, il lui étoit venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens, pour apprendre le nom de leur Maître : qu'ils le traitoient de Prince-Italien, & qu'ils le soupçonnoient eux-mêmes de quelque avanture galante; qu'il n'avoit pû se procurer d'autres lumieres, ajouta-t-il en tremblant, parce que le Prince, étant alors sorti du Bois, s'étoit approché familiérement de lui, & lui avoit demandé son nom; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il étoit à notre service, il l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante Personne du monde.

J'attendois impatiemment la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne sçavoit rien de plus, & que ce qu'il venoit de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avoit pas revu les gens du Prince. Je le rassurai, non-

ſeulement par des éloges, mais par une honnête récompenſe ; & ſans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille, de veiller ſur toutes les démarches de l'Etranger.

Au fond ſa frayeur me laiſſa de cruels doutes. Elle pouvait lui avoir fait ſupprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes allarmes, juſqu'à regretter d'avoir donné cette marque de foibleſſe. Je ne pouvois faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ignoroit ſa Conquête : & quelle vie allois-je mener, ſi j'étois capable d'ouvrir ſi facilement l'entrée de mon cœur à la jalouſie ? Je retournai à Paris le jour ſuivant, ſans avoir formé d'autre deſſein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état de quitter Chaillot, au premier ſujet d'inquiétude. Le ſoir je n'appris rien de nuiſible à mon repos. L'Etranger avoit reparu au Bois de Boulogne ; & prenant droit de ce qui s'y étoit paſſé la veille, pour ſe rapprocher de mon Confident, il lui avoit parlé de ſon amour, mais dans des termes qui ne ſuppoſoient aucune intelligence avec Manon. Il l'avoit interrogé ſur mille détails. Enfin, il avoit tenté de le mettre dans ſes intérêts par des promeſſes conſidérables ; & tirant une

lettre, qu'il tenoit prête, il lui avoit offert inutilement quelques louis d'or, pour la rendre à sa Maîtresse.

Deux jours se passerent, sans aucun autre incident. Le troisiéme fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la Ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'étoit écartée un moment de ses Compagnes ; & que l'Etranger, qui la suivoit à peu de distance, s'étant approché d'elle, au signe qu'elle lui en avoit fait, elle lui avoit remis une lettre, qu'il avoit reçue avec des transports de joie. Il n'avoit eu le temps de les exprimer, qu'en baisant amoureusement les caractéres, parce qu'elle s'étoit aussi-tôt dérobbée. Mais elle avoit paru d'une gaieté extraordinaire, pendant le reste du jour ; & depuis qu'elle étoit rentrée au logis, cette humeur ne l'avoit pas abandonnée. Je frémis, sans doute, à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon Valet, que tes yeux ne t'aïent pas trompé ? Il prit le Ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne sçais à quoi les tourmens de mon cœur m'auroient porté, si Manon, qui m'avoit entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi, avec un air d'impatience, & des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse, pour m'accabler de caresses ; & lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs, de l'habitude que je

prenois de revenir ſi tard. Mon ſilence lui laiſſant la liberté de continuer, elle me dit que depuis trois ſemaines je n'avois pas paſſé une journée entiere avec elle; qu'elle ne pouvoit ſoutenir de ſi longues abſences; qu'elle me demandoit du moins un jour, par intervalles; & que dès le lendemain, elle vouloit me voir près d'elle, du matin au ſoir. J'y ſerai, n'en doutez pas, lui répondis-je, d'un ton aſſez bruſque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin; & dans le mouvement de ſa joie, qui me parut en effet d'une vivacité ſinguliere, elle me fit mille peintures plaiſantes de la maniere dont elle avoit paſſé le jour. Etrange Fille! me diſois-je à moi-même : que dois-je attendre de ce prélude? L'avanture de notre premiere ſéparation me revint à l'eſprit. Cependant je croïois voir dans le fond de ſa joie & de ſes careſſes, un air de vérité, qui s'accordoit avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejetter la triſteſſe dont je ne pus me défendre pendant notre ſouper, ſur une perte que je me plaignis d'avoir faite au Jeu. J'avois regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour ſuivant, fût venue d'elle même. C'étoit gagner du tems pour mes délibérations. Ma préſence éloignoit toutes ſortes de craintes pour le lendemain; & ſi je ne remarquois rien, qui

m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étois déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la Ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les Princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille : mais il ne m'ôtoit pas la douleur, d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendoit pas que j'en eusse l'air plus négligé, & qu'elle vouloit que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avois fort beaux. C'étoit un amusement qu'elle s'étoit donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins, que je ne lui en avois jamais vû prendre. Je fus obligé pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, & d'essuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisoit tourner le visage vers elle ; & s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardoit avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction, par un ou deux baisers, elle me faisoit reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avoit pris m'avoit paru si naturel, & sa gaieté sentoit si peu l'artifice, que ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet

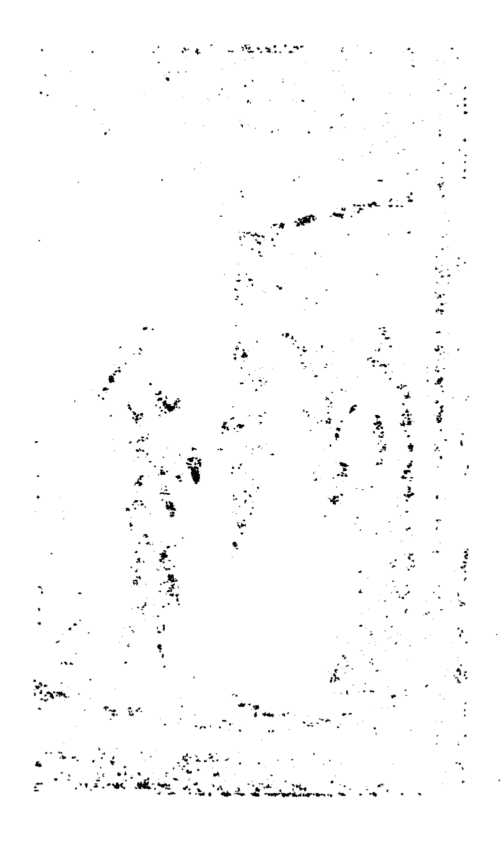
d'une noire trahiſon, je fus tenté pluſieurs fois de lui ouvrir mon cœur, & de me décharger d'un fardeau qui commençoit à me peſer. Mais je me flattois, à chaque inſtant, que l'ouverture viendroit d'elle; & je m'en faiſois d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans ſon cabinet. Elle ſe mit à rajuſter mes cheveux, & ma complaiſance me faiſoit céder à toutes ſes volontés; lorſqu'on vint l'avertir que le Prince de..... demandoit à la voir. Ce nom m'échauffa juſqu'au tranſport. Quoi donc, m'écriai-je en la repouſſant! Qui? Quel Prince? Elle ne répondit point à mes queſtions. Faites-le monter, dit-elle froidement au Valet : & ſe tournant vers moi; cher Amant! toi que j'adore, repritelle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaiſance. Un moment. Un ſeul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en ſçaurai gré toute ma vie.

L'indignation & la ſurpriſe me lierent la langue. Elle répetoit ſes inſtances, & je cherchois des expreſſions pour les rejetter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'anti-chambre, elle empoigna d'une main, mes cheveux, qui étoient flottans ſur mes épaules, elle prit de l'autre ſon miroir de toilette; elle employa toute ſa force pour me traîner dans cet état juſqu'à la porte du cabinet; & l'ouvrant

du genou, elle offrit à l'Etranger, que le bruit sembloit avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine. Dans l'embarras où le jettoit cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche. Elle lui présenta son miroir : Voyez, Monsieur, lui dit-elle ; regardez-vous bien, & rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime, & que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement ; car je vous déclare qu'aux yeux de votre Servante très-humble, tous les Princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue, qu'elle avoit apparemment méditée, je faisois des efforts inutiles pour me dégager ; & prenant pitié d'un homme de considération, je me sentois porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un peu grossiere, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle, Mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, & je vous trouve bien moins Novice que je ne me l'étois figuré. Il se retira aussi-tôt, sans



[illegible] fit à [illegible] que le bruit [illegible] au milieu de la chambre [illegible] pas lui causer peu [illegible] homme fort bien mis, [illegible] Dans l'embarras [illegible] il ne laissa pas de [illegible] révérence. Manon ne lui [illegible] ouvrir la bouche. Elle lui [illegible] : Voyez, Monsieur, lui dit- [illegible] bien & rendez-moi justice. [illegible] de l'amour. Voici l'homme [illegible] & que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez [illegible] sur quel fondement ; car je vous [illegible] aux yeux de votre Servante très- [illegible] les Princes d'Italie ne valent pas [illegible] que je tiens.

[illegible] te folle harangue, qu'elle avoit [illegible] faisois des efforts inu- [illegible] : & prenant pitié d'un [illegible] n, je me sentois porté à [illegible] par mes politesses. Mais [illegible] ment, sa réponse, que [illegible] re, me fit perdre cette [illegible] Mademoiselle, lui dit [illegible] é, j'ouvre en effet les yeux, [illegible] bien moins Novice que je ne me [illegible] Il se retira aussi-tôt, sans

p. 154

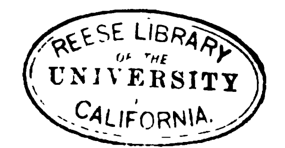


L. Monzies sc. Imp. A. Salmon


REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA.

jetter les yeux ſur elle, en ajoûtant d'une voix plus baſſe, que les Femmes de France ne valoient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitoit, dans cette occaſion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau Sexe.

Manon quitta mes cheveux, ſe jetta dans un fauteuil, & fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne diſſimulerai pas que je fus touché, juſqu'au fond du cœur, d'un ſacrifice que je ne pouvois attribuer qu'à l'Amour. Cependant la plaiſanterie me parut exceſſive. Je lui en fis des reproches. Elle me raconta que mon Rival, après l'avoir obſédée pendant pluſieurs jours, au Bois de Boulogne, & lui avoir fait deviner ſes ſentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de ſon nom & de tous ſes titres, dans une Lettre qu'il lui avoit fait remettre par le Cocher qui la conduiſoit avec ſes Compagnes; qu'il lui promettoit, au-delà des Monts, une brillante fortune & des adorations éternelles; qu'elle étoit revenue à Chaillot, dans la réſolution de me communiquer cette avanture; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amuſement, elle n'avoit pû réſiſter à ſon imagination; qu'elle avoit offert au Prince Italien, par une Réponſe flatteuſe, la liberté de la voir chez elle, & qu'elle s'étoit fait un ſecond plaiſir de me faire entrer



dans ſon plan, ſans m'en avoir fait naître le moindre ſoupçon. Je ne lui dis pas un mot, des lumieres qui m'étoient venues par une autre voie; & l'ivreſſe de l'Amour triomphant me fit tout approuver.

J'ai remarqué, dans toute ma vie, que le Ciel a toujours choiſi, pour me frapper de ſes plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me ſembloit le mieux établie. Je me croiois ſi heureux, avec l'amitié de M. de T... & la tendreſſe de Manon, qu'on n'auroit pû me faire comprendre que j'euſſe à craindre quelque nouveau malheur. Cependant il s'en préparoit un ſi funeſte, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vû à Paſſy, & par degrés à des extrémités ſi déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidéle.

Un jour, que nous avions M. de T... à ſouper, nous entendîmes le bruit d'un caroſſe, qui s'arrêtoit à la porte de l'Hôtellerie. La curioſité nous fit deſirer de ſçavoir, qui pouvoit arriver à cette heure. On nous dit que c'étoit le jeune G... M..., c'eſt-à-dire le Fils de notre plus cruel Ennemi, de ce vieux Débauché, qui m'avoit mis à S. Lazare, & Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au viſage. C'eſt le Ciel qui me l'amene, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de ſon Pere. Il ne m'échappera pas, que nous n'ayons meſuré nos

épées. M. de T... qui le connoiſſoit, & qui étoit même de ſes meilleurs Amis, s'efforça de me faire prendre d'autres ſentimens pour lui. Il m'aſſura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & ſi peu capable d'avoir eu part à l'action de ſon Pere, que je ne le verrois pas moi-même un moment, ſans lui accorder mon eſtime & ſans deſirer la ſienne. Après avoir ajoûté mille choſes, à ſon avantage, il me pria de conſentir qu'il allât lui propoſer de venir prendre place avec nous, & de s'accommoder du reſte de notre ſouper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit expoſer Manon, que de découvrir ſa demeure au Fils de notre Ennemi, en proteſtant, ſur ſon honneur & ſur ſa foi, que lorſqu'il nous connoîtroit, nous n'aurions point de plus zélé défenſeur. Je ne fis difficulté de rien, après de telles aſſurances. M. de T... ne nous l'amena point, ſans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air, qui nous prévint effectivement en ſa faveur. Il m'embraſſa. Nous nous aſſîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre ſouper. Lorſqu'on eut deſſervi, la converſation devint plus ſérieuſe. Il baiſſa les yeux, pour nous parler de l'excès où ſon Pere s'étoit porté contre nous. Il nous fit les excuſes les plus ſoumiſes. Je les abrege, nous dit-il, pour ne pas

renouveller un fouvenir qui me caufe trop de honte. Si elles étoient finceres dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la fuite ; car il n'eut pas paffé une demie-heure dans cet entretien, que je m'apperçus de l'impreffion que les charmes de Manon faifoient fur lui. Ses regards & fes manieres s'attendrirent par degrés. Il ne laiffa rien échapper néanmoins dans fes difcours ; mais, fans être aidé de la jaloufie, j'avois trop d'expérience en Amour pour ne pas difcerner ce qui venoit de cette fource. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, & il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connoiffance, & nous avoir demandé la permiffion de venir nous renouveller quelquefois l'offre de fes fervices. Il partit le matin avec M. de T..., qui fe mit avec lui dans fon caroffe.

Je ne me fentois, comme j'ai dit, aucun penchant à la jaloufie. J'avois plus de crédulité que jamais pour les fermens de Manon. Cette charmante Créature étoit fi abfolument maîtreffe de mon ame, que je n'avois pas un feul petit fentiment qui ne fût de l'eftime & de l'amour. Loin de lui faire un crime, d'avoir plû au jeune G... M..., j'étois ravi de l'effet de fes charmes, & je m'applaudiffois d'être aimé d'une Fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communi-

quer mes ſoupçons. Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du ſoin de faire ajuſter ſes habits, & à déliberer ſi nous pouvions aller à la Comédie ſans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin de la ſemaine : nous le conſultâmes là-deſſus. Il vit bien qu'il falloit dire oui, pour faire plaiſir à Manon. Nous réſolûmes d'y aller le même ſoir avec lui.

Cependant cette réſolution ne put s'exécuter; car m'ayant tiré auſſi-tôt en particulier, je ſuis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vû, & la viſite que je vous fais aujourd'hui en eſt une ſuite. G... M... aime votre Maîtreſſe. Il m'en a fait confidence. Je ſuis ſon intime Ami, & diſpoſé en tout à le ſervir; mais je ne ſuis pas moins le vôtre. J'ai conſidéré que ſes intentions ſont injuſtes, & je les ai condamnées. J'aurois gardé ſon ſecret, s'il n'avoit deſſein d'emploier, pour plaire, que les voies communes ; mais il eſt bien informé de l'humeur de Manon. Il a ſçû, je ne ſçais d'où, qu'elle aime l'abondance & les plaiſirs ; & comme il jouit déja d'un bien conſidérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros préſent, & par l'offre de dix mille livres de penſion. Toutes choſes égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir : mais la juſtice s'eſt

jointe en votre faveur à l'amitié ; d'autant plus qu'ayant été la caufe imprudente de fa paffion, en l'introduifant ici, je fuis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai caufé.

Je remerciai M. de T... d'un fervice de cette importance, & je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractere de Manon étoit tel que G... M... fe le figuroit ; c'eft-à-dire, qu'elle ne pouvoit fupporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorfqu'il n'eft queftion que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je fuis en état de ne la laiffer manquer de rien, & je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chofe, ajoutai-je, c'eft que G... M... ne fe ferve de la connoiffance qu'il a de notre demeure, pour nous rendre quelque mauvais office. M. de T... m'affura que je devois être fans appréhenfion de ce côté-là ; que G... M... étoit capable d'une folie amoureufe, mais qu'il ne l'étoit point d'une baffeffe ; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il feroit le premier, lui qui parloit, à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occafion. Je vous fuis obligé de ce fentiment, repris-je ; mais le mal feroit fait, & le remede fort incertain. Ainfi le parti le plus fage eft de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure.

Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire auffi promptement qu'il faudroit ; car G... M... doit être ici à midi : il me le dit hier, & c'eft ce qui m'a porté à venir fi matin, pour vous informer de fes vûes. Il peut arriver à tout moment.

Un avis fi preffant me fit regarder cette affaire d'un œil plus férieux. Comme il me fembloit impoffible d'éviter la vifite de G... M... & qu'il me le feroit auffi, fans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrît à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même fur le deffein de ce nouveau Rival. Je m'imaginai que me fçachant inftruit des propofitions qu'il lui feroit, & les recevant à mes yeux, elle auroit affez de force pour les rejetter. Je découvris ma penfée à M. de T... qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je ; mais toutes les raifons qu'on peut avoir, d'être fûr d'une Maîtreffe, je les ai de compter fur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir ; & je vous ai dit qu'elle ne connoît point l'intérêt. Elle aime fes aifes, mais elle m'aime auffi ; & dans la fituation où font mes affaires, je ne fçaurois croire qu'elle me préfere le Fils d'un homme qui l'a mife à l'Hôpital. En un mot, je perfiftai dans mon deffein ; & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai natu-

rellement tout ce que je venois d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G... M... d'une maniere qui lui ôteroit l'envie de les renouveller. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une brusquerie. Il peut nous nuire. Mais tu sçais assez, toi, friponne, ajoutai-je en riant, comment te défaire d'un Amant désagréable, ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé : il me vient un dessein admirable, s'écria-t'elle, & je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le Fils de notre plus cruel Ennemi ; il faut nous venger du Pere, non pas sur le Fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présens, & me mocquer de lui. Le projet est joli, lui dis-je ; mais tu ne songes pas, mon pauvre Enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'Hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise ; elle me dit qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures, & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un Amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une Maîtresse adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire une dupe de G... M... ; & par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carosse vers les

onze heures. Il nous fit des complimens fort recherchés, ſur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas ſurpris de trouver M. de T..., qui lui avoit promis la veille de s'y rendre auſſi, & qui avoit feint quelques affaires pour ſe diſpenſer de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un ſeul de nous qui ne portât la trahiſon dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance & d'amitié. G... M... trouva aiſément l'occaſion de déclarer ſes ſentimens à Manon. Je ne dus pas lui paroître gênant ; car je m'abſentai exprès, pendant quelques minutes. Je m'apperçus, à mon retour, qu'on ne l'avoit pas déſeſpéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître auſſi ; il rioit intérieurement de ma ſimplicité, & moi de la ſienne. Pendant tout l'après-midi, nous fûmes l'un pour l'autre une ſcène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant ſon départ, un moment d'entretien particulier avec Manon ; de ſorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaiſance, autant que de la bonne chere.

Auſſi-tôt qu'il fut monté en caroſſe avec M. de T... Manon accourut à moi les bras ouverts, & m'embraſſa en éclatant de rire. Elle me répéta ſes diſcours & ſes propoſitions, ſans y changer un mot. Ils ſe réduiſoient à ceci : il

l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouiſſoit déja, ſans compter ce qu'il attendoit après la mort de ſon Pere. Elle alloit être Maîtreſſe de ſon cœur & de ſa fortune ; & pour gage de ſes bienfaits, il étoit prêt à lui donner un Caroſſe, un Hôtel meublé, une Femme de Chambre, trois Laquais & un Cuiſinier. Voilà un Fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que ſon Pere. Parlons de bonne foi, ajoutai-je ; cette offre ne vous tente-t'elle point ? Moi ? répondit-elle, en ajuſtant à ſa penſée deux vers de Racine :

> Moi ! vous me ſoupçonnez de cette perfidie ?
> Moi ! je pourrois ſouffrir un viſage odieux,
> Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes yeux ?

Non, repris-je, en continuant la parodie ;

> J'aurois peine à penſer que l'Hôpital, Madame,
> Fût un trait dont l'Amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en eſt un bien ſéduiſant qu'un Hôtel meublé, avec un Caroſſe & trois Laquais ; & l'Amour en a peu d'auſſi forts. Elle me proteſta que ſon cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il ne recevroit jamais d'autres traits que les miens. Les promeſſes qu'il m'a faites, me

dit-elle, ſont un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai ſi elle étoit dans le deſſein d'accepter l'Hôtel, & le Caroſſe. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à ſon argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un ſans l'autre. Nous réſolûmes d'attendre l'entiere explication du projet de G... M..., dans une Lettre qu'il avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain, par un Laquais ſans livrée, qui ſe procura fort adroitement l'occaſion de lui parler ſans témoins. Elle lui dit d'attendre ſa réponſe, & elle vint m'apporter auſſi-tôt ſa Lettre. Nous l'ouvrîmes enſemble. Outre les lieux communs de tendreſſe, elle contenoit le détail des promeſſes de mon Rival. Il ne bornoit point ſa dépenſe. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs, en prenant poſſeſſion de l'Hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette ſomme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour les préparatifs, & il lui marquoit le nom de la rue, & de l'Hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du ſecond jour, ſi elle pouvoit ſe dérobber de mes mains. C'étoit l'unique point, ſur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude : il paroiſſoit ſûr de tout le reſte; mais il ajoutoit que ſi elle prévoyoit de

la difficulté à m'échapper, il trouveroit le moyen de rendre sa fuite aisée.

G... M... étoit plus fin que son Pere. Il vouloit tenir sa proie, avant que de compter ses especes. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, & je lui en représentai tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G... M..., pour l'assurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur le champ, pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, & que je transporterois avec moi notre petit équipage ; que le lendemain après-midi, qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne-heure à Paris ; qu'après avoir reçu les présens de G... M... elle le prieroit instamment de la conduire à la Comédie ; qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste, mon Valet, qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit toujours le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me trouver, avec un Fiacre, à l'entrée de la rue S. André des Arcs, & l'y laisser vers les sept heures, pour

m'avancer dans l'obſcurité à la porte de la Comédie. Manon me promettoit d'inventer des prétextes, pour ſortir un inſtant de ſa Loge, & de l'employer à deſcendre pour me rejoindre. L'execution du reſte étoit facile. Nous aurions regagné mon Fiacre en un moment, & nous ſerions ſortis de Paris par le Fauxbourg S. Antoine, qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce deſſein, tout extravagant qu'il étoit, nous parut aſſez bien arrangé. Mais il y avoit, dans le fond, une folle imprudence à s'imaginer, que quand il eût réuſſi le plus heureuſement du monde, nous euſſions jamais pû nous mettre à couvert des ſuites. Cependant nous nous expoſâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel; c'eſt ainſi que ſe nommoit notre Valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embraſſant : Manon, ne me trompez point; me ſerez-vous fidelle? Elle ſe plaignit tendrement de ma défiance, & elle me renouvela tous ſes ſermens.

Son compte étoit d'arriver à Paris ſur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre, le reſte de l'après-midi, dans le Caffé de Feré au Pont S. Michel. J'y demeurai juſqu'à la nuit. J'en ſortis alors pour prendre un Fiacre, que je poſtai ſuivant notre projet, à l'entrée de la rue S. André des Arcs ;

enſuite je gagnai à pied la porte de la Comédie. Je fus ſurpris de n'y pas trouver Marcel, qui devoit être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de Laquais, & l'œil ouvert ſur tous les Paſſans. Enfin, ſept heures étant ſonnées, ſans que j'euſſe rien apperçu qui eût rapport à nos deſſeins, je pris un billet de Parterre, pour aller voir ſi je découvrirois Manon & G... M... dans les Loges. Ils n'y étoient, ni l'un, ni l'autre. Je retournai à la porte, où je paſſai encore un quart-d'heure, tranſporté d'impatience & d'inquiétude. N'ayant rien vû paroître, je rejoignis mon Fiacre, ſans pouvoir m'arrêter à la moindre réſolution. Le Cocher, m'ayant apperçu, vint quelques pas au-devant de moi, pour me dire, d'un air miſtérieux, qu'une jolie Demoiſelle m'attendoit depuis une heure dans le Caroſſe; qu'elle m'avoit demandé, à des ſignes qu'il avoit bien reconnus, & qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point à m'attendre. Je me figurai auſſi-tôt que c'étoit Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit viſage qui n'étoit pas le ſien. C'étoit une Etrangere, qui me demanda d'abord ſi elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le Chevalier des Grieux? Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une Lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous inſtruira du ſujet qui

m'amene & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je la priai de me donner le temps de la lire, dans un Cabaret voiſin. Elle voulut me ſuivre, & elle me conſeilla de demander une chambre à part. De qui vient cette Lettre ? lui dis-je en montant : elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquoit : G... M... l'avoit reçue avec une politeſſe & une magnificence au-delà de toutes ſes idées. Il l'avoit comblée de préſens. Il lui faiſoit enviſager un ſort de Reine. Elle m'aſſuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas, dans cette nouvelle ſplendeur ; mais que n'ayant pû faire conſentir G... M... à la mener ce ſoir à la Comédie, elle remettoit à un autre jour le plaiſir de me voir ; & que pour me conſoler un peu, de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit me cauſer, elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies Filles de Paris, qui ſeroit la Porteuſe de ſon Billet. *Signé*, votre fidelle Amante, MANON LESCAUT.

Il y avoit quelque choſe de ſi cruel & de ſi inſultant pour moi dans cette Lettre, que demeurant ſuſpendu quelque tems entre la colere & la douleur, j'entrepris de faire un effort, pour oublier éternellement mon ingrate & parjure Maîtreſſe. Je jettai les yeux ſur la Fille qui

étoit devant moi. Elle étoit extrêmement jolie ; & j'aurois souhaité qu'elle l'eût été assez, pour me rendre parjure & infidelle à mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languissans, ce port divin, ce teint de la composition de l'Amour, enfin ce fond inépuisable de charmes, que la Nature avoit prodigués à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder ; l'Ingrate, qui vous envoie, sçavoit fort bien qu'elle vous faisoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, & qu'elle en jouisse s'il se peut sans remords. Je l'abandonne sans retour, & je renonce en même tems à toutes les Femmes, qui ne sçauroient être aussi aimables qu'elle, & qui sont, sans doute, aussi lâches & d'aussi mauvaise foi. Je fus alors sur le point de descendre, & de me retirer sans prétendre davantage à Manon ; & la jalousie mortelle qui me déchiroit le cœur se déguisant en une morne & sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison, que je ne sentois nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Hélas ! j'étois la duppe de l'Amour, autant que je croïois l'être de G... M... & de Manon.

Cette Fille, qui m'avoit apporté la Lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda

ce que je voulois donc qu'elle rapportât à M. de G... M... & à la Dame qui étoit avec lui ? Je rentrai dans la chambre, à cette queſtion ; & par un changement incroïable à ceux qui n'ont jamais ſenti de paſſions violentes, je me trouvai tout d'un coup, de la tranquillité où je croïois être, dans un tranſport terrible de fureur. Vas, lui dis-je, rapporte au traître G... M... & à ſa perfide Maîtreſſe le déſeſpoir où ta maudite Lettre m'a jetté ; mais apprens-leur qu'ils n'en riront pas long-tems, & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jettai ſur une chaiſe. Mon chapeau tomba d'un côté, & ma canne de l'autre. Deux ruiſſeaux de larmes ameres commencerent à couler de mes yeux. L'accès de rage, que je venois de ſentir, ſe changea dans une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer, en pouſſant des gémiſſemens & des ſoupirs. Approche, mon Enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune Fille ; approche, puiſque c'eſt toi qu'on envoïe pour me conſoler. Dis-moi ſi tu ſçais des conſolations contre la rage & le déſeſpoir, contre l'envie de ſe donner la mort à ſoi-même, après avoir tué deux Perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je, en voyant qu'elle faiſoit vers moi quelques pas timides & incertains. Viens eſſuyer mes larmes : viens rendre la paix à mon cœur,

viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon Infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre Enfant, qui n'avoit pas feize ou dix-fept ans, & qui paroiffoit avoir plus de pudeur que fes pareilles, étoit extraordinairement furprife d'une fi étrange fcène. Elle s'approcha néanmoins, pour me faire quelques careffes; mais je l'écartai auffitôt, en la repouffant de mes mains. Que veux-tu de moi? lui dis-je. Ha! tu es une Femme, tu es d'un fexe que je détefte, & que je ne puis plus fouffrir. La douceur de ton vifage me menace encore de quelque trahifon. Vas-t'en, & laiffe-moi feul ici. Elle me fit une révérence, fans ofer rien dire, & elle fe tourna pour fortir. Je lui criai de s'arrêter; mais apprens-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel deffein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver?

Elle me dit qu'elle connoiffoit de longue main M. de G... M...; qu'il l'avoit envoyé chercher à cinq heures, & qu'ayant fuivi le Laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande Maifon, où elle l'avoit trouvé qui jouoit au Piquet avec une jolie Dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la Lettre qu'elle m'avoit apportée, après lui avoir

appris qu'elle me trouveroit dans un caroffe au bout de la rue S. André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit de plus. Elle me ré-pondit, en rougiffant, qu'ils lui avoient fait efperer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je. Ma pauvre Fille, on t'a trompée. Tu es une Femme. Il te faut un Homme. Mais il t'en faut un qui foit riche & heureux, & ce n'eft pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G... M... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des Belles. Il a des Hôtels meublés & des Equipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'Amour & de la conftance à offrir, les Femmes méprifent ma mifere, & font leur jouet de ma fimplicité.

J'ajoutai mille chofes, ou triftes, ou violentes, fuivant que les paffions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le deffus. Cependant à force de me tourmenter, mes tranfports diminuerent affez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette derniere infortune à celles que j'avois déja effuyées dans le même genre, & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à défefpérer que dans les premieres. Je connoiffois Manon : pourquoi m'affliger tant, d'un malheur que j'avois dû prévoir ? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à chercher du remède ? il étoit encore tems. Je devois du moins

n'y pas épargner mes ſoins, ſi je ne voulois avoir à me reprocher, d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-deſſus à conſidérer tous les moyens, qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'eſpérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G... M..., c'étoit un parti déſeſperé, qui n'étoit propre qu'à me perdre, & qui n'avoit pas la moindre apparence de ſuccès. Mais il me ſembloit que ſi j'euſſe pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque choſe ſur ſon cœur. J'en connoiſſois ſi bien tous les endroits ſenſibles. J'étois ſi ſûr d'être aimé d'elle ! Cette bizarerie même, de m'avoir envoyé une jolie Fille pour me conſoler, j'aurois parié qu'elle venoit de ſon invention, & que c'étoit un effet de ſa compaſſion pour mes peines. Je réſolus d'employer toute mon induſtrie pour la voir. Parmi quantité de voïes, que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci : M. de T... avoit commencé à me rendre ſervice avec trop d'affection, pour me laiſſer le moindre doute de ſa ſincérité & de ſon zéle. Je me propoſai d'aller chez lui ſur le champ, & de l'engager à faire appeller G... M... ſous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demie heure, pour parler à Manon. Mon deſſein étoit de me faire in-

troduire dans sa chambre même, & je crus que cela me seroit aisé dans l'absence de G... M... Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune Fille, qui étoit encore avec moi ; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoïée, je pris son adresse, en lui faisant esperer que j'irois passer la nuit avec elle. Je montai dans mon Fiacre, & je me fis conduire à grand train chez M. de T... Je fus assez heureux pour l'y trouver. J'avois eu, là-dessus, de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines, & du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G... M... avoit pû séduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses Amis, pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma Maîtresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réservons notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voïe plus douce, & dont je n'espere pas moins de succès. Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderois de lui ; & lui ayant répeté qu'il ne s'agissoit que de faïre avertir G... M... qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussi-tôt avec moi pour me satisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourroit ſe ſervir, pour l'arrêter ſi long-tems. Je lui conſeillai de lui écrire d'abord un Billet ſimple, datté d'un Cabaret, par lequel il le prieroit de s'y rendre auſſi-tôt, pour une affaire ſi importante, qu'elle ne pouvoit ſouffrir de délai. J'obſerverai, ajoutai-je, le moment de ſa ſortie, & je m'introduirai ſans peine dans la Maiſon, n'y étant connu que de Manon, & de Marcel, qui eſt mon Valet. Pour vous, qui ſerez pendant ce tems-là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante, pour laquelle vous ſouhaitez de lui parler, eſt un beſoin d'argent ; que vous venez de perdre le vôtre au jeu, & que vous avez joué beaucoup plus ſur votre parole, avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à ſon coffre fort, & j'en aurai ſuffiſamment pour exécuter mon deſſein.

M. de T... ſuivit cet arrangement de point en point. Je le laiſſai dans un Cabaret, où il écrivit promptement ſa Lettre. J'allai me placer à quelques pas de la Maiſon de Manon. Je vis arriver le Porteur du meſſage, & G... M... ſortir à pied, un moment après, ſuivi d'un Laquais. Lui ayant laiſſé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon Infidelle ; & malgré toute ma colere, je frappai avec le reſpect qu'on a pour un Temple. Heureuſe-

ment, ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis ſigne de ſe taire. Quoique je n'euſſe rien à craindre des autres Domeſtiques, je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon, ſans que je fuſſe apperçu. Il me dit que cela étoit aiſé, en montant doucement par le grand eſcalier. Allons donc promptement, lui dis-je, & tâche d'empêcher, pendant que j'y ferai, qu'il n'y monte perſonne. Je pénétrai ſans obſtacle juſqu'à l'appartement.

Manon étoit occupée à lire. Ce fut là, que j'eus lieu d'admirer le caractere de cette étrange Fille. Loin d'être effraïée, & de paroître timide en m'appercevant, elle ne donna que ces marques légeres de ſurpriſe, dont on n'eſt pas le maître à la vûe d'une perſonne qu'on croit éloignée : Ha ! c'eſt vous, mon Amour, me dit-elle en venant m'embraſſer avec ſa tendreſſe ordinaire. Bon Dieu ! que vous êtes hardi ! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégageai de ſes bras ; & loin de répondre à ſes careſſes, je la repouſſai avec dédain, & je fis deux ou trois pas en arriere pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laiſſa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la ſituation où elle étoit, & elle jetta les yeux ſur moi, en changeant de couleur. J'étois dans le fond ſi charmé de la revoir, qu'avec tant de juſtes fu-

jets de colere, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur faignoit, du cruel outrage qu'elle m'avoit fait. Je le rappellois vivement à ma mémoire, pour exciter mon dépit; & je tâchois de faire briller, dans mes yeux, un autre feu que celui de l'Amour. Comme je demeurai quelque tems en silence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler; apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon! par où commencerai-je à me plaindre? Je vous vois pâle & tremblante; & je suis encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce sont là des coups qu'on ne porte point à un Amant, quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisiéme fois, Manon; je les ai bien comptées; il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer à l'heure même, quel parti vous voulez prendre; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement. Je sens qu'il succombe, & qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoûtai-je en m'asseïant sur une chaise; j'ai à peine la force de parler & de me soutenir.

Elle ne me répondit point; mais lorfque je fus affis, elle fe laiffa tomber à genoux & elle appuya fa tête fur les miens, en cachant fon vifage de mes mains. Je fentis en un inftant qu'elle les mouilloit de fes larmes. Dieux! de quels mouvemens n'étois-je point agité! Ah! Manon, Manon, repris-je avec un foupir, il eft bien tard de me donner des larmes, lorfque vous avez caufé ma mort. Vous affectez une trifteffe que vous ne fçauriez fentir. Le plus grand de vos maux eft fans doute ma préfence, qui a toujours été importune à vos plaifirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je fuis; on ne verfe pas des pleurs fi tendres pour un Malheureux qu'on a trahi, & qu'on abandonne cruellement. Elle baifoit mes mains fans changer de pofture. Inconftante Manon, repris-je encore; Fille ingrate & fans foi, où font vos promeffes & vos fermens? Amante mille fois volage & cruelle, qu'as-tu fait de cet Amour que tu me jurois encore aujourd'hui? Jufte Ciel! ajoûtai-je, eft-ce ainfi qu'une Infidelle fe rit de vous, après vous avoir attefté fi faintement? C'eft donc le parjure qui eft récompenfé! Le défefpoir & l'abandon font pour la conftance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion fi amere, que j'en laiffai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en apperçut, au changement de ma voix. Elle rompit enfin

le ſilence. Il faut bien que je fois coupable, me dit-elle triſtement, puiſque j'ai pû vous cauſer tant de douleur & d'émotion ; mais que le Ciel me puniſſe ſi j'ai cru l'être, ou ſi j'ai eu la penſée de le devenir. Ce diſcours me parut ſi dépourvu de ſens & de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colere. Horrible diſſimulation ! m'écriai-je. Je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une Coquine & une Perfide. C'eſt à préſent que je connois ton miſérable caractere. Adieu, lâche Créature, continuai-je en me levant ; j'aime mieux mourir mille fois, que d'avoir déſormais le moindre commerce avec toi. Que le Ciel me puniſſe moi-même, ſi je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel Amant, aime-le, déteſte-moi, renonce à l'honneur, au bon ſens ; je m'en ris, tout m'eſt égal.

Elle fut ſi épouvantée de ce tranſport, que demeurant à genoux près de la chaiſe d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant & ſans oſer reſpirer. Je fis encore quelques pas vers la porte, en tournant la tête, & tenant les yeux fixés ſur elle. Mais il auroit fallu que j'euſſe perdu tous ſentimens d'humanité, pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois ſi éloigné d'avoir cette force barbare, que paſſant tout d'un coup à l'extrémité oppoſée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai ſans ré-

flexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baifers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confeffai que j'étois un Brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une Fille comme elle. Je la fis affeoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un Amant foumis & paffionné peut imaginer de plus refpectueux & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excufes. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laiffa tomber fes bras fur mon cou, en difant que c'étoit elle-même qui avoit befoin de ma bonté, pour me faire oublier les chagrins qu'elle me caufoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raifon que je ne goûtaffe point ce qu'elle avoit à me dire pour fe juftifier. Moi! interrompis-je auffitôt, ah ! je ne vous demande point de juftification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'eft point à moi d'exiger des raifons de votre conduite. Trop content, trop heureux, fi ma chere Manon ne m'ôte point la tendreffe de fon cœur! Mais, continuai-je, en réfléchiffant fur l'état de mon fort; toute-puiffante Manon ! vous qui faites à votre gré mes joyes & mes douleurs ! après vous avoir fatisfait par mes humiliations & par les marques de mon repentir, ne me fera-t'il point permis de vous parler

de ma triſteſſe & de mes peines ? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & ſi c'eſt ſans retour que vous allez ſigner ma mort, en paſſant la nuit avec mon Rival ?

Elle fut quelque tems à méditer ſa réponſe. Mon Chevalier, me dit-elle, en reprenant un air tranquille ; ſi vous vous étiez d'abord expliqué ſi nettement, vous vous feriez épargné bien du trouble, & à moi une ſcène bien affligeante. Puiſque votre peine ne vient que de votre jalouſie, je l'aurois guérie, en m'offrant à vous ſuivre ſur le champ au bout du Monde. Mais je me ſuis figuré que c'étoit la Lettre que je vous ai écrite ſous les yeux de M. de G... M... & la Fille que nous vous avons envoyée, qui cauſoient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pû regarder ma Lettre comme une raillerie, & cette Fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G... M... C'eſt cette penſée, qui m'a jettée tout d'un coup dans la conſternation ; car, quelque innocente que je fuſſe, je trouvois, en y penſant, que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t'elle, je veux que vous ſoyez mon Juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'elle avoit trouvé G... M... qui

l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la premiere Princeſſe du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirables. Il lui avoit compté dix mille livres dans ſon cabinet, & il y avoit ajoûté quelques bijoux, parmi leſquels étoient le collier & les bracelets de perles qu'elle avoit déja eus de ſon Pere. Il l'avoit menée de-là dans un ſallon qu'elle n'avoit pas encore vû, où elle avoit trouvé une collation exquiſe. Il l'avoit fait ſervir par les nouveaux Domeſtiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder déſormais comme leur Maîtreſſe; enfin il lui avoit fait voir le caroſſe, les chevaux & tout le reſte de ſes préſens; après quoi il lui avoit propoſé une partie de jeu, pour attendre le ſouper. Je vous avoue, continua-t'elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce ſeroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix mille francs & les bijoux; que c'étoit une fortune toute faite pour vous & pour moi, & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G... M... Au lieu de lui propoſer la Comédie, je me ſuis mis dans la tête de le ſonder ſur votre ſujet, pour preſſentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en ſuppoſant l'exé-

cution de mon ſiſtême. Je l'ai trouvé d'un caractere fort traitable. Il m'a demandé ce que je penſois de vous, & ſi je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez ſi aimable, & que vous en aviez toujours uſé ſi honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je puſſe vous haïr. Il a confeſſé que vous aviez du mérite, & qu'il s'étoit ſenti porté à déſirer votre amitié. Il a voulu ſçavoir de quelle maniere je croyois que vous prendriez mon départ, ſur-tout lorſque vous viendriez à ſçavoir que j'étois entre ſes mains. Je lui ai répondu que la datte de notre Amour étoit déja ſi ancienne, qu'il avoit eu le tems de ſe refroidir un peu ; que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aiſe, & que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargeroit d'un fardeau qui vous peſoit ſur les bras. J'ai ajoûté qu'étant tout-à-fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avois pas fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires ; que vous y aviez conſenti, & qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet, lorſque je vous avois quitté. Si je croyois, m'a-t'il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je ſerois le premier à lui offrir mes ſervices & mes civilités. Je l'ai aſſuré que du caractere dont je vous con-

noiſſois, je ne doutois point que vous n'y répondiſſiez honnêtement ; ſur-tout, lui ai-je dit, s'il pouvoit vous ſervir dans vos affaires, qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue, pour me proteſter qu'il vous rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui ; & que ſi vous vouliez même vous embarquer dans un autre Amour, il vous procureroit une jolie Maîtreſſe, qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à ſon idée, ajoûta-t'elle, pour prévenir plus parfaitement tous les ſoupçons ; & me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne ſouhaitois que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fuſſiez trop allarmé lorſque vous me verriez manquer à notre aſſignation. C'eſt dans cette vûe, que je lui ai propoſé de vous envoyer cette nouvelle Maîtreſſe dès le ſoir même, afin d'avoir une occaſion de vous écrire ; j'étois obligée d'avoir recours à cette adreſſe, parce que je ne pouvois eſperer qu'il me laiſſât libre un moment. Il a ri de ma propoſition. Il a appellé ſon Laquais, & lui ayant demandé s'il pourroit retrouver ſur le champ ſon ancienne Maîtreſſe, il l'a envoyé de côté & d'autre pour la chercher. Il s'imaginoit que c'étoit à Chaillot, qu'il falloit qu'elle allât vous trouver ; mais je lui ai appris qu'en vous quittant, je vous avois pro-

mis de vous rejoindre à la Comedie ; ou que si quelque raison m'empêchoit d'y aller, vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carosse au bout de la rue S. André ; qu'il valoit mieux par conséquent vous envoyer là votre nouvelle Amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot, pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti ; mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, & je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma Lettre. Voilà, ajoûta Manon, de quelle maniere les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune Fille est venue, je l'ai trouvée jolie ; & comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine, c'étoit sincérement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous desennuier quelques momens ; car la fidelité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel ; mais je n'ai pû me procurer un moment, pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire sçavoir. Elle conclut enfin son récit, en m'apprenant l'embarras où G... M... s'étoit trouvé en recevant le Billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quit-

ter, & il m'a affuré que fon retour ne tarderoit point. C'eft ce qui fait que je ne vous vois point ici fans inquiétude, & que j'ai marqué de la furprife à votre arrivée.

J'écoutai ce difcours avec beaucoup de patience. J'y trouvois affurément quantité de traits cruels & mortifians pour moi; car le deffein de fon infidélité étoit fi clair, qu'elle n'avoit pas même eu le foin de me le déguifer. Elle ne pouvoit efpérer que G... M... la laiffât, toute la nuit, comme une veftale. C'étoit donc avec lui qu'elle comptoit de la paffer. Quel aveu pour un Amant! Cependant je confiderai que j'étois caufe en partie de fa faute, par la connoiffance que je lui avois donnée d'abord des fentimens que G... M... avoit pour elle, & par la complaifance que j'avois eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de fon avanture. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'eft particulier, je fus touché de l'ingénuité de fon récit, & de cette maniere bonne & ouverte, avec laquelle elle me racontoit jufqu'aux circonftances dont j'étois le plus offenfé. Elle péche fans malice, difois-je en moi-même. Elle eft legere, & imprudente; mais elle eft droite & fincere. Ajoûtez que l'Amour fuffifoit feul pour me fermer les yeux fur toutes fes fautes. J'étois trop fatisfait de l'efpérance de l'enlever le foir même à mon

Rival. Je lui dis néanmoins : Et la nuit, avec qui l'auriez-vous paffée ? Cette queftion, que je lui fis triftement, l'embarraffa. Elle ne me répondit que par des mais, & des fi interrompus. J'eus pitié de fa peine ; & rompant ce difcours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me fuivît à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle ; mais vous n'approuvez donc pas mon projet ? Ha ! n'eft-ce pas affez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait jufqu'à préfent ? Quoi ! nous n'emporterons pas même les dix mille francs, répliqua-t'elle ? Il me les a donnés. Ils font à moi. Je lui confeillai d'abandonner tout, & de ne penfer qu'à nous éloigner promptement ; car quoiqu'il y eût à peine une demie heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G... M... Cependant elle me fit de fi preffantes inftances, pour me faire confentir à ne pas fortir les mains vuides, que je crus lui devoir accorder quelque chofe, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G... M... & dans le trouble où cette penfée me jetta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroiffoit. Effectivement je n'étois pas affez revenu de mes tranfports, pour me modérer à fa vûe.

Marcel finit ma peine, en m'apportant un Billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de M. de T... Il me marquoit que G... M... étant allé lui chercher de l'argent à ſa maiſon, il profitoit de ſon abſence, pour me communiquer une penſée fort plaiſante : qu'il lui ſembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon Rival, qu'en mangeant ſon ſouper, & en couchant, cette nuit même, dans le lit qu'il eſpéroit d'occuper avec ma Maîtreſſe ; que cela lui paroiſſoit aſſez facile, ſi je pouvois m'aſſurer de trois ou quatre hommes, qui euſſent aſſez de réſolution pour l'arrêter dans la rue & de fidélité pour le garder à vûe juſqu'au lendemain ; que pour lui, il promettoit de l'amuſer encore, une heure pour le moins, par des raiſons qu'il tenoit prêtes pour ſon retour. Je montrai ce Billet à Manon, & je lui appris de quelle ruſe je m'étois ſervi pour m'introduire librement chez elle. Mon invention & celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aiſe, pendant quelques momens. Mais lorſque je lui parlai de la derniere comme d'un badinage. je fus ſurpris qu'elle inſiſta ſérieuſement à me la propoſer, comme une choſe dont l'idée la raviſſoit. En vain lui demandai-je où elle vouloit que je trouvaſſe, tout d'un coup, des gens propres à arrêter G... M... & à le garder fidélement. Elle

me dit qu'il falloit du moins tenter, puifque M. de T... nous garantiffoit encore une heure; & pour réponfe à mes autres objections elle me dit que je faifois le Tyran, & que je n'avois pas de complaifance pour elle. Elle ne trouvoit rien de fi joli que ce projet. Vous aurez fon couvert à fouper, me répétoit-elle; vous coucherez dans fes draps; & demain de grand matin vous enleverez fa Maîtreffe & fon argent. Vous ferez bien vengé du Père & du Fils.

Je cédai à fes inftances, malgré les mouvemens fecrets de mon cœur, qui fembloient me préfager une cataftrophe malheureufe. Je fortis, dans le deffein de prier deux ou trois Gardes du Corps, avec lefquels Lefcaut m'avoit mis en liaifon, de fe charger du foin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un au Logis; mais c'étoit un homme entreprenant, qui n'eut pas plutôt fçu de quoi il étoit queftion, qu'il m'affura du fuccès : il me demanda feulement dix piftoles, pour récompenfer trois Soldats aux Gardes, qu'il prit la réfolution d'employer, en fe mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les affembla, en moins d'un quart d'heure. Je l'attendois à fa Maifon; & lorfqu'il fut de retour avec fes Affociés, je le conduifis moi-même au coin d'une rue par laquelle G... M... devoit néceffairement rentrer dans

celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder ſi étroitement juſqu'à ſept heures du matin, que je puſſe être aſſuré qu'il ne lui échapperoit pas. Il me dit que ſon deſſein étoit de le conduire à ſa chambre, & de l'obliger à ſe déshabiller, ou même à ſe coucher dans ſon lit, tandis que lui & ſes trois Braves paſſeroient la nuit à boire & à jouer. Je demeurai avec eux, juſqu'au moment où je vis paroître G... M... ; & je me retirai alors quelques pas au-deſſous, dans un endroit obſcur, pour être témoin d'une ſcène ſi extraordinaire. Le Garde du Corps l'aborda, le piſtolet au poing, & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à ſa vie, ni à ſon argent ; mais que s'il faiſoit la moindre difficulté de le ſuivre, ou s'il jettoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G... M... le voyant ſoutenu par trois Soldats, & craignant ſans doute la bourre du piſtolet, ne fit pas de réſiſtance. Je le vis emmener comme un mouton. Je retournai auſſitôt chez Manon ; & pour ôter tout ſoupçon aux Domeſtiques, je lui dis, en entrant, qu'il ne falloit pas attendre M. de G... M... pour ſouper ; qu'il lui étoit ſurvenu des affaires qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ſes excuſes, & ſouper avec elle ; ce que je regardois comme une grande faveur, auprès d'une ſi belle Dame. Elle ſeconda



fort adroitement mon deſſein. Nous nous mîmes à table. Nous y prîmes un air grave, pendant que les Laquais demeurerent à nous ſervir. Enfin, les ayant congédiés, nous paſſâmes une des plus charmantes ſoirées de notre vie. J'ordonnai en ſecret à Marcel de chercher un Fiacre, & de l'avertir de ſe trouver le lendemain à la porte, avant ſix heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit; mais étant rentré doucement, par le ſecours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M..., comme j'avois rempli ſa place à table. Pendant ce tems-là, notre mauvais Génie travailloit à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaiſir, & le glaive étoit ſuſpendu ſur nos têtes. Le fil qui le ſoutenoit alloit ſe rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonſtances de notre ruine, il faut en éclaircir la cauſe.

G... M... étoit ſuivi d'un Laquais, lorſqu'il avoit été arrêté par le Garde du Corps. Ce Garçon, effrayé de l'avanture de ſon maître, retourna en fuyant ſur ſes pas; & la premiere démarche qu'il fit pour le ſecourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venoit d'arriver. Une ſi fâcheuſe nouvelle ne pouvoit manquer de l'allarmer beaucoup. Il n'avoit que ce Fils, & ſa vivacité étoit extrême pour ſon âge. Il voulut ſçavoir d'abord, du Laquais,

tout ce que ſon Fils avoit fait l'après-midi ; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque Maiſon ſuſpecte. Celui-ci, qui croyoit ſon Maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du ſecours, découvrit tout ce qu'il ſçavoit de ſon amour pour Manon, & de la dépenſe qu'il avoit faite pour elle ; la maniere dont il avoit paſſé l'après-midi dans ſa Maiſon juſqu'aux environs de neuf heures, ſa ſortie, & le malheur de ſon retour. C'en fut aſſez pour faire ſoupçonner, au Vieillard, que l'affaire de ſon Fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures & demie du ſoir, il ne balança point à ſe rendre auſſi-tôt chez M. le Lieutenant de Police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les Eſcouades du Guet ; & lui en ayant demandé une pour ſe faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où ſon Fils avoit été arrêté : il viſita tous les endroits de la Ville où il eſperoit de le pouvoir trouver ; & n'ayant pû découvrir ſes traces, il ſe fit conduire enfin à la Maiſon de ſa Maîtreſſe, où il ſe figura qu'il pouvoit être retourné.

J'allois me mettre au lit, lorſqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue ; mais il entra,

ſuivi de deux Archers, & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu ſon Fils, il lui prit envie de voir ſa Maîtreſſe, pour tirer d'elle quelque lumiere. Il monte à l'appartement toujours accompagné de ſes Archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit; il ouvre la porte, & il nous glace le ſang par ſa vûe. O Dieu! c'eſt le vieux G... M..., dis-je à Manon. Je ſaute ſur mon épée. Elle étoit malheureuſement embarraſſée dans mon ceinturon. Les Archers, qui virent mon mouvement, s'approcherent auſſi-tôt pour me la ſaiſir. Un homme en chemiſe eſt ſans réſiſtance. Ils m'ôterent tous les moyens de me défendre.

G... M... quoique troublé par ce ſpectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aiſément Manon. Eſt-ce une illuſion! nous dit-il gravement: ne vois-je point le Chevalier des Grieux & Manon Leſcaut? J'étois ſi enragé de honte & de douleur, que je ne lui fis pas de réponſe. Il parut rouler, pendant quelque tems, diverſes penſées dans ſa tête; & comme ſi elles euſſent allumé tout d'un coup ſa colere, il s'écria, en s'adreſſant à moi: Ah! Malheureux, je ſuis ſûr que tu as tué mon Fils! Cette injure me piqua vivement. Vieux Scélérat, lui répondis-je avec fierté, ſi j'avois eu à tuer quelqu'un de ta Famille, c'eſt par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux Archers, il

faut qu'il me dife des nouvelles de mon Fils; je le ferai pendre demain, s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre ? repris-je. Infâme ! ce font tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprens que je fuis d'un fang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoûtai-je, je fçais ce qui eft arrivé à ton Fils; & fi tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il foit demain, & je te promets le même fort après lui.

Je commis une imprudence, en lui confeffant que je fçavois où étoit fon Fils ; mais l'excès de ma colere me fit faire cette indifcrétion. Il appella auffi-tôt cinq ou fix autres Archers, qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'affurer de tous les Domeftiques de la Maifon. Ha ! Monfieur le Chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous fçavez où eft mon Fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je fentis auffi-tôt la faute que j'avois commife. Il s'approcha de Manon, qui étoit affife fur le lit en pleurant; il lui dit quelques galanteries ironiques, fur l'empire qu'elle avoit fur le Pere & fur le Fils, & fur le bon ufage qu'elle en faifoit. Ce vieux Monftre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher, m'écriai-je; il n'y auroit rien de facré qui te pût fauver de mes mains. Il fortit en laiffant

trois Archers dans la chambre, aufquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne fçais quels étoient alors fes deffeins fur nous. Peut-être euffions-nous obtenu la liberté, en lui apprenant où étoit fon Fils. Je méditois, en m'habillant, fi ce n'étoit pas le meilleur parti. Mais s'il étoit dans cette difpofition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorfqu'il y revint. Il étoit allé interroger les Domeftiques de Manon, que les Archers avoient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de fon Fils ; mais lorfqu'il fçut que Marcel nous avoit fervis auparavant, il réfolut de le faire parler, en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidéle, mais fimple & groffier. Le fouvenir de ce qu'il avoit fait à l'Hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G... M... lui infpiroit, fit tant d'impreffion fur fon efprit foible, qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou fur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à fa connoiffance, fi l'on vouloit lui fauver la vie. G... M... fe perfuada là-deffus qu'il y avoit quelque chofe, dans nos affaires, de plus férieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jufque-là de fe le figurer. Il offrit à Marcel, non-feulement la vie, mais des récompenfes



P. 197



L. Monziès sc.   Imp. A. Salmon

pour sa confession Ce Malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entiérement les changemens que nous y avions faits à Paris; mais il avoit été informé en partant de Chaillot, ... qu'il y de... notre vûe ... non dev... mille ... neroit ... G... M...

Après cette ... remonta brusqu... Il passa, sans parler, ... il n'eut pas de peine à trouver ... bijoux. Il revint à nous avec ... enflammé; & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près, à Manon, le collier de perles & les bracelets : les reconnoissez-vous? lui dit-il, avec un souris mocqueur. Ce n'étoit pas la premiere fois que vous les eus fiez vûs. Les mêmes, sur ma foi. Ils ét... votre goût, ma Belle; je me le persu... ment. Les pauvres Enfants! ajou... sont bien aimables en effet l'un & l'autre



pour sa confession. Ce Malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entiérement les changemens que nous y avions faits à Paris; mais il avoit été informé en partant de Chaillot, du plan de l'entreprise & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vûe étoit de duper son Fils, & que Manon devoit recevoir, ou avoit déjà reçu dix mille francs, qui selon notre projet, ne retourneroient jamais aux héritiers de la Maison de G... M...

Après cette découverte, le Vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa, sans parler, dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme & les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé; & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près, à Manon, le collier de perles & les bracelets : les reconnoissez-vous? lui dit-il, avec un souris mocqueur. Ce n'étoit pas la premiere fois que vous les eussiez vûs. Les mêmes, sur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma Belle; je me le persuade aisément. Les pauvres Enfants! ajouta-t'il. Ils sont bien aimables en effet l'un & l'autre; mais

ils ſont un peu fripons. Mon cœur crevoit de rage, à ce diſcours inſultant. J'aurois donné, pour être libre un moment... Juſte Ciel, que n'aurois-je pas donné! Enfin, je me fis violence pour lui dire, avec une modération qui n'étoit qu'un rafinement de fureur; finiſſons, Monſieur, ces inſolentes railleries. De quoi eſt-il queſtion? voyons, que prétendez-vous faire de nous? Il eſt queſtion, M. le Chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au Châtelet. Il fera jour demain; nous verrons plus clair dans nos affaires, & j'eſpere que vous me ferez la grace, à la fin, de m'apprendre où eſt mon Fils.

Je compris, ſans beaucoup de réflexions, que c'étoit une choſe d'une terrible conſéquence pour nous, d'être une fois renfermés au Châtelet. J'en prévis, en tremblant, tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier ſous le poids de ma fortune, & flatter mon plus cruel Ennemi pour en obtenir quelque choſe par la ſoumiſſion. Je le priai, d'un ton honnête, de m'écouter un moment. Je me rens juſtice, Monſieur, lui dis-je. Je confeſſe que la jeuneſſe m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes aſſez bleſſé pour vous plaindre. Mais ſi vous connoiſſez la force de l'Amour; ſi vous pouvez juger de ce que ſouffre un malheureux jeune homme à qui l'on en-

leve tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaifir d'une petite vengeance, ou du moins, vous me croirez affez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'eft befoin, ni de prifon, ni de fupplice, pour me forcer de vous découvrir où eft M. votre Fils. Il eft en fûreté. Mon deffein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenfer. Je fuis prêt à vous nommer le lieu où il paffe tranquillement la nuit, fi vous me faites la grace de nous accorder la liberté. Ce vieux Tigre, loin d'être touché de ma priere, me tourna le dos en riant. Il lâcha feulement quelques mots, pour me faire comprendre qu'il fçavoit notre deffein jufqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit fon Fils, il ajoûta brutalement qu'il fe retrouveroit affez, puifque je ne l'avois pas affaffiné. Conduifez-les au petit Châtelet, dit-il aux Archers, et prenez garde que le Chevalier ne vous échappe. C'eft un Rufé, qui s'eft déjà fauvé de S. Lazare.

Il fortit, & me laiffa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O Ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec foumiffion tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux Coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'eft ce qui me réduit au dernier défefpoir. Les Archers nous prierent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient

un caroffe à la porte. Je tendis la main à Manon, pour defcendre. Venez, ma chere Reine, lui dis-je, venez vous foumettre à toute la rigueur de notre fort. Il plaira peut-être au Ciel, de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même caroffe. Elle fe mit dans mes bras. Je ne lui avois pas entendu prononcer un mot, depuis le premier moment de l'arrivée de G... M...; mais fe trouvant feule alors avec moi, elle me dit mille tendreffes, en fe reprochant d'être la caufe de mon malheur. Je l'affurai que je ne me plaindrois jamais de mon fort, tant qu'elle ne cefferoit pas de m'aimer. Ce n'eft pas moi qui fuis à plaindre, continuai-je. Quelques mois de prifon ne m'effraïent nullement, & je préférerai toujours le Châtelet à S. Lazare. Mais c'eft pour toi, ma chere Ame, que mon cœur s'intéreffe. Quel fort pour une Créature fi charmante! Ciel! comment traitez-vous, avec tant de rigueur, le plus parfait de vos ouvrages! Pourquoi ne fommes-nous pas nés, l'un & l'autre, avec des qualités conformes à notre mifere? Nous avons reçu de l'efprit, du goût, des fentimens. Hélas! quel trifte ufage en faifons-nous? tandis que tant d'ames baffes, & dignes de notre fort, jouiffent de toutes les faveurs de la Fortune! Ces réflexions me pé-

nétroient de douleur. Mais ce n'étoit rien, en comparaiſon de celles qui regardoient l'avenir; car je ſéchois de crainte pour Manon. Elle avoit déja été à l'Hôpital; & quoique elle en fût ſortie par la bonne porte, je ſçavois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conſéquence extrêmement dangereuſe. J'aurois voulu lui exprimer mes fraïeurs. J'appréhendois de lui en cauſer trop. Je tremblois pour elle, ſans oſer l'avertir du danger, & je l'embraſſois en ſoupirant, pour l'aſſurer du moins de mon amour, qui étoit preſque le ſeul ſentiment que j'oſaſſe exprimer. Manon, lui dis-je, parlez ſincérement, m'aimerez-voùs toujours? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuſe que j'en puſſe douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos Ennemis avec cette aſſurance. J'emploïerai ma Famille pour ſortir du Châtelet; & tout mon ſang ne ſera utile à rien, ſi je ne vous en tire pas auſſitôt que je ſerai libre.

Nous arrivâmes à la priſon. On nous mit, chacun, dans un lieu ſéparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévû. Je recommandai Manon au Concierge, en lui apprenant que j'étois un homme de quelque diſtinction, & lui promettant une récompenſe conſidérable. J'embraſſai ma chere Maîtreſſe, avant que de la quitter. Je la conjurai de ne

pas s'affliger exceffivement, & de ne rien craindre, tant que je ferois au monde. Je n'étois pas fans argent. Je lui en donnai une partie ; & je paiai au Concierge, fur ce qui me reftoit, un mois de groffe penfion d'avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, & l'on m'affura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai, auffi-tôt, des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'abfolument criminel dans mon affaire ; & fuppofant même que le deffein de notre vol fût prouvé par la dépofition de Marcel, je fçavois fort bien qu'on ne punit point les fimples volontés. Je réfolus d'écrire promptement à mon Pere, pour le prier de venir en perfonne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme je l'ai déja dit, d'être au Châtelet qu'à S. Lazare. D'ailleurs, quoique je confervaffe tout le refpect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté, au Châtelet, de laiffer fortir ma Lettre. Mais c'étoit une peine que j'aurois pû m'épargner, fi j'avois fçu que mon Pere devoit arriver le lendemain à Paris.

Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit reffenti une joye

extrême; mais de quelque eſpérance que je l'euſſe flatté au ſujet de ma converſion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promeſſes. Il avoit pris le parti de venir s'aſſurer de mon changement par ſes yeux, & de regler ſa conduite ſur la ſincerité de mon repentir. Il arriva, le lendemain de mon emprisonnement. Sa premiere viſite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adreſſer ſa réponſe. Il ne put ſçavoir de lui, ni ma demeure, ni ma condition préſente. Il en apprit ſeulement mes principales avantures, depuis que je m'étois échappé de Saint Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageuſement des diſpoſitions que je lui avois marquées pour le bien, dans notre derniere entrevûe. Il ajoûta qu'il me croyoit entiérement dégagé de Manon; mais qu'il étoit ſurpris, néanmoins, que je ne lui euſſe pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon Pere n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quelque choſe qui échappoit à la pénétration de Tiberge, dans le ſilence dont il ſe plaignoit, & il employa tant de ſoins pour découvrir mes traces, que deux jours après ſon arrivée, il apprit que j'étois au Châtelet.

Avant que de recevoir ſa viſite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre ſi-tôt, je reçus celle de M. le Lieutenant Général de

Police; ou, pour expliquer les chofes par leur nom, je fubis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étoient ni durs, ni défobligeans. Il me dit, avec douceur, qu'il plaignoit ma mauvaife conduite; que j'avois manqué de fageffe en me faifant un Ennemi tel M. de G... M...; qu'à la vérité il étoit aifé de remarquer qu'il y avoit, dans mon affaire, plus d'imprudence & de légereté que de malice; mais que c'étoit néanmoins la feconde fois que je me trouvois fujet à fon Tribunal, & qu'il avoit efperé que je fuffe devenu plus fage, après avoir pris deux ou trois mois de leçons à S. Lazare. Charmé d'avoir affaire à un Juge raifonnable, je m'expliquai avec lui d'une maniere fi refpectueufe & fi modérée, qu'il parut extrêmement fatisfait de mes réponfes. Il me dit que je ne devois pas me livrer trop au chagrin, & qu'il fe fentoit difpofé à me rendre fervice, en faveur de ma naiffance & de ma jeuneffe. Je me hazardai à lui recommander Manon, & à lui faire l'éloge de fa douceur & de fon bon naturel. Il me répondit, en riant, qu'il ne l'avoit point encore vûe; mais qu'on la repréfentoit comme une dangereufe perfonne. Ce mot excita tellement ma tendreffe, que je lui dis mille chofes paffionnées pour la défenfe de ma pauvre Maîtreffe; & je ne pus m'empêcher même de répandre quel-

ques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, Amour ! s'écria ce grave Magistrat en me voyant sortir, ne te reconcilieras-tu jamais avec la sagesse ?

J'étois à m'entretenir tristement de mes idées, & à réflechir sur la conversation que j'avois eue avec M. le Lieutenant Général de Police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre : c'étoit mon Pere. Quoique je dûsse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement, que je me serois précipité au fond de la terre, si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser, avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit, sans que ni lui, ni moi, eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurois debout, les yeux baissés, & la tête découverte ; asseïez-vous, Monsieur, me dit-il gravement, asseïez-vous. Graces au scandale de votre libertinage & de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre, de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la Renommée, par un chemin infaillible. J'espere que le terme en sera bien-tôt la Greve, & que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua : qu'un Pere eſt malheureux, lorſqu'après avoir aimé tendrement un Fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le deshonore! On ſe conſole d'un malheur de fortune : le tems l'efface, & le chagrin diminue : mais quel remede contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les déſordres d'un Fils vicieux, qui a perdu tous ſentimens d'honneur! Tu ne dis rien, Malheureux, ajouta-t'il : voyez cette modeſtie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite ; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de ſa race?

Quoique je fuſſe obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma penſée. Je vous aſſure, Monſieur, lui dis-je, que la modeſtie où vous me voyez devant vous, n'eſt nullement affectée : c'eſt la ſituation naturelle d'un Fils bien né, qui reſpecte infiniment ſon Pere, & ſurtout un Pere irrité. Je ne prétens pas non plus paſſer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connois digne de vos reproches ; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms

ſi durs. C'eſt l'Amour, vous le ſçavez, qui a cauſé toutes mes fautes. Fatale paſſion ! Hélas ! n'en connoiſſez-vous pas la force, & ſe peut-il que votre ſang, qui eſt la ſource du mien, n'ait jamais reſſenti les mêmes ardeurs ? L'Amour m'a rendu trop tendre, trop paſſionné, trop fidéle, & peut-être trop complaiſant pour les deſirs d'une Maîtreſſe toute charmante, voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous deshonore ? Allons, mon cher Pere, ajoûtai-je tendrement ; un peu de pitié pour un Fils, qui a toujours été plein de reſpect & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous penſez à l'honneur & au devoir, & qui eſt mille fois plus à plaindre que vous ne ſçauriez vous l'imaginer. Je laiſſai tomber quelques larmes en finiſſant ces paroles.

Un cœur de Pere eſt le chef-d'œuvre de la Nature ; elle y regne, pour ainſi parler, avec complaiſance, & elle en régle elle-même tous les reſſorts. Le mien, qui étoit avec cela homme d'eſprit & de goût, fut ſi touché du tour que j'avois donné à mes excuſes, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Viens, mon pauvre Chevalier, me dit-il, viens m'embraſſer ; tu me fais pitié. Je l'embraſſai. Il me ſerra d'une maniere, qui me fit juger de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer

d'ici ? Explique-moi toutes tes affaires ſans déguiſement. Comme il n'y avoit rien après tout, dans le gros de ma conduite, qui pût me deshonorer abſolument, du moins en la meſurant ſur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une Maîtreſſe ne paſſe point pour une infâmie dans le ſiécle où nous ſommes, non plus qu'un peu d'adreſſe à s'attirer la fortune du Jeu, je fis ſincerement à mon Pere le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faiſois l'aveu, j'avois ſoin de joindre des exemples célébres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une Maîtreſſe, lui diſois-je, ſans être lié par les cérémonies du mariage : M. le Duc de... en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour ſa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France ſe font honneur d'en avoir. J'ai uſé de quelque ſupercherie au Jeu : M. le Marquis de... & le Comte de... n'ont point d'autres revenus : M. le Prince de... & M. le Duc de... ſont les Chefs d'une bande de Chevaliers du même Ordre. Pour ce qui regardoit mes deſſeins ſur la bourſe des deux G... M..., j'aurois pû prouver auſſi facilement que je n'étois pas ſans modéles ; mais il me reſtoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même, avec tous ceux dont j'au-

rois pû me propofer l'exemple : de forte que je priai mon Pere de pardonner cette foibleffe aux deux violentes paffions qui m'avoient agité, la vengeance & l'Amour. Il me demanda fi je pouvois lui donner quelques ouvertures fur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, & d'une maniere qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les fentimens de bonté que le Lieutenant Général de Police avoit pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G... M... : ainfi je crois qu'il feroit à propos que vous priffiez la peine de les voir. Il me le promit. Je n'ofai le prier de folliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardieffe, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette propofition, & de lui faire naître quelque deffein funefte à elle & à moi. Je fuis encore à fçavoir, fi cette crainte n'a pas caufé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les difpofitions de mon Pere, & de faire des efforts pour lui en infpirer de favorables à ma malheureufe Maîtreffe. J'aurois peut-être excité encore une fois fa pitié. Je l'aurois mis en garde, contre les impreffions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G... M... Que fçais-je ! Ma mauvaife deftinée l'auroit peut-être emporté fur tous mes efforts ; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la

cruauté de mes Ennemis à accuſer de mon malheur.

En me quittant, mon Pere alla faire une viſite à M. de G... M... Il le trouva avec ſon Fils, à qui le Garde du Corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais ſçu les particularités de leur converſation ; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ſes mortels effets. Ils allerent enſemble, je dis les deux Peres, chez M. le Lieutenant Général de Police, auquel ils demanderent deux graces : l'une de me faire ſortir ſur le champ du Châtelet ; l'autre, d'enfermer Manon pour le reſte de ſes jours, ou de l'envoyer en Amérique. On commençoit, dans le même tems, à embarquer quantité de gens ſans aveu, pour le Miſiſſipi. M. le Lieutenant Général de Police leur donna ſa parole, de faire partir Manon par le premier vaiſſeau. M. de G... M... & mon Pere vinrent auſſi-tôt m'apporter enſemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil ſur le paſſé ; & m'ayant félicité ſur le bonheur que j'avois, d'avoir un tel Pere, il m'exhorta à profiter déſormais de ſes leçons & de ſes exemples. Mon Pere m'ordonna de lui faire des excuſes, de l'injure prétendue que j'avois faite à ſa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargiſſement. Nous ſortîmes enſemble, ſans avoir dit

un mot de ma Maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux Guichetiers, en leur présence. Hélas ! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles ! L'ordre cruel étoit venu, en même tems que celui de ma délivrance. Cette Fille infortunée fut conduite une heure après, à l'Hôpital, pour y être associée à quelques malheureuses, qui étoient condamnées à subir le même sort. Mon Pere m'ayant obligé de le suivre, à la Maison où il avoit pris sa demeure, il étoit presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérobber de ses yeux, pour retourner au Châtelet. Je n'avois dessein que de faire tenir quelques rafraîchissemens à Manon, & de la recommander au Concierge ; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au Concierge. Il avoit été content de ma libéralité & de ma douceur ; de sorte qu'ayant quelque disposition à me rendre service, il me parla du sort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques momens sans nous entendre. A la fin, s'appercevant que j'avois besoin d'une explication, il me la donna, telle que j'ai déja

eu horreur de vous la dire, & que j'ai encore de la répéter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit & plus terrible. Je tombai avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connoissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée, lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre, & sur moi-même, pour m'assurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort, dans ce moment de désespoir & de consternation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'Amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le Ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi. Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement.

Le Concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes Amis. Je reçus ses services avec une vive re-

connoiſſance. Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ! Tout le monde m'abandonne. Mon Pere même eſt ſans doute un de mes plus cruels perſécuteurs. Perſonne n'a pitié de moi. Vous ſeul, dans le ſéjour de la dureté & de la barbarie, vous marquez de la compaſſion pour le plus miſérable de tous les hommes ! Il me conſeilloit de ne point paroître dans la rue, ſans être un peu remis du trouble où j'étois. Laiſſez, laiſſez, répondis-je en ſortant ; je vous reverrai plutôt que vous ne penſez. Préparez- moi le plus noir de vos cachots ; je vais travailler à le mériter. En effet, mes premieres réſolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M... & du Lieutenant Général de Police, & fondre enſuite à main armée ſur l'Hôpital, avec tous ceux que je pourrois engager dans ma querelle. Mon Pere luï-même eût à peine été reſpecté, dans une vengeance qui me paroiſſoit ſi juſte ; car le Concierge ne m'avoit pas caché que lui, & G... M... étoient les auteurs de ma perte. Mais lorſque j'eus fait quelques pas dans les rues, & que l'air eut un peu rafraîchi mon ſang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des ſentimens plus raiſonnables. La mort de nos Ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eût expoſé ſans doute à me voir ôter tous les moyens de la

fecourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche affaffinat ! Quelle autre voye pouvois-je m'ouvrir à la vengeance ? Je recueillis toutes mes forces & tous mes efprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le refte après le fuccès de cette importante entreprife. Il me reftoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement néceffaire, par lequel il falloit commencer. Je ne voyois que trois perfonnes de qui j'en puffe attendre; M. de T..., mon Pere, & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chofe des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'eft point dans le défefpoir, qu'on garde des ménagemens. J'allai fur le champ au Séminaire de S. Sulpice, fans m'embarraffer fi j'y ferois reconnu. Je fis appeller Tiberge. Ses premieres paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernieres avantures. Cette idée me fit changer le deffein que j'avois, de l'attendrir par la compaffion. Je lui parlai, en général, du plaifir que j'avois eu de revoir mon Pere; & je le priai enfuite de me prêter quelque argent, fous prétexte de payer, avant mon départ de Paris, quelques dettes que je fouhaitois de tenir inconnues. Il me préfenta auffi-tôt fa bourfe. Je pris cinq cens francs, fur fix cens que j'y trouvai. Je lui offris mon

billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de-là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs, & de mes peines; il en sçavoit déja jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avoit eu de suivre l'avanture du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils, sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement, qu'il y voyoit si peu de jour qu'à moins d'un secours extraordinaire du Ciel, il falloit renoncer à l'espérance; qu'il avoit passé exprès à l'Hôpital, depuis qu'elle y étoit renfermée; qu'il n'avoit pû obtenir lui-même la liberté de la voir; que les ordres du Lieutenant Général de Police étoient de la derniere rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuse Bande où elle devoit entrer, étoit destinée à partir le sur-lendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours, qu'il eût pû parler une heure, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire qu'il ne m'étoit point allé voir au Châtelet, pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croiroit sans liaison avec moi; que depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu le chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit souhaité de me voir promptement, pour

me donner le ſeul conſeil dont il ſembloit que je puſſe eſperer du changement dans le ſort de Manon; mais un conſeil dangereux, auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût part : c'étoit de choiſir quelques Braves, qui euſſent le courage d'attaquer les Gardes de Manon, lorſqu'ils ſeroient ſortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlaſſe de mon indigence. Voilà cent piſtoles, me dit-il, en me préſentant une bourſe, qui pourront vous être de quelque uſage. Vous me les remettrez, lorſque la Fortune aura rétabli vos affaires. Il ajoûta que ſi le ſoin de ſa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma Maîtreſſe, il m'eût offert ſon bras & ſon épée.

Cette exceſſive générofité me toucha juſqu'aux larmes. J'employai, pour lui marquer ma reconnoiſſance, toute la vivacité que mon affliction me laiſſoit de reſte. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à eſperer par la voye des interceſſions, auprès du Lieutenant Général de Police. Il me dit qu'il y avoit penſé; mais qu'il croyoit cette reſſource inutile, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit ſe demander ſans motif, & qu'il ne voyoit pas bien quel motif on pouvoit employer pour ſe faire un interceſſeur d'une perſonne grave & puiſſante; que ſi l'on pouvoit ſe flatter de quelque choſe,

de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faiſant changer de ſentiment à M. de G... M... & à mon Pere, & en les engageant à prier eux-mêmes M. le Lieutenant Général de Police de révoquer ſa Sentence. Il m'offrit de faire tous ſes efforts pour gagner le jeune G... M..., quoiqu'il le crût un peu refroidi à ſon égard, par quelques ſoupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occaſion de notre affaire; & il m'exhorta à ne rien omettre, de mon côté, pour fléchir l'eſprit de mon Pere.

Ce n'étoit pas une légere entrepriſe pour moi; je ne dis pas ſeulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raiſon, qui me faiſoit même redouter ſes approches; je m'étois dérobbé de ſon Logement contre ſes ordres, & j'étois fort réſolu de n'y pas retourner, depuis que j'avois appris la triſte deſtinée de Manon. J'appréhendois avec ſujet qu'il ne me fît retenir malgré moi, & qu'il ne me reconduiſît de même en Province. Mon Frere aîné avoit uſé autrefois de cette méthode. Il eſt vrai que j'étois devenu plus âgé; mais l'âge étoit une foible raiſon contre la force. Cependant je trouvois une voye qui me ſauvoit du danger; c'étoit de le faire appeller dans un endroit public, & de m'annoncer à lui ſous un autre nom. Je pris auſſi-tôt ce parti. M. de T... s'en

alla chez G... M... & moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon Pere, qu'un Gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchoit. Il parut néanmoins peu après, suivi de son Laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fîmes cent pas, pour le moins, sans parler. Il s'imaginoit bien, sans doute, que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue, & je la méditois.

Enfin, j'ouvris la bouche. Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon Pere. Vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le Ciel m'est-il témoin que j'ai pour vous tous les sentimens du Fils le plus tendre & le plus respectueux. Mais il me semble... que votre rigueur... Hé bien, ma rigueur? interrompit mon Pere, qui trouvoit sans doute que je parlois lentement pour son impatience. Ah! Monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême, dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant c'est la plus douce & la plus aimable

Créature qui fut jamais. Que n'a-t'il plû au Ciel de vous inſpirer l'envie de la voir un moment ! Je ne ſuis pas plus ſûr qu'elle eſt charmante, que je le ſuis qu'elle vous l'auroit paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez déteſté les noirs artifices de G... M... Vous auriez eu compaſſion d'elle & de moi. Hélas ! J'en ſuis ſûr. Votre cœur n'eſt pas inſenſible. Vous vous ſeriez laiſſé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir ſi-tôt. Il voulut ſçavoir, à quoi j'avois deſſein d'en venir, par un diſcours ſi paſſionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conſerver un moment, ſi Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton ſévere ; j'aime mieux te voir ſans vie que ſans ſageſſe & ſans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la-moi, cette vie odieuſe & inſupportable ; car dans le déſeſpoir où vous me jettez, la mort ſera une faveur pour moi. C'eſt un préſent digne de la main d'un Pere.

Je ne te donnerois que ce que tu mérites, répliqua-t'il. Je connois bien des Peres, qui n'auroient pas attendu ſi long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux ; mais c'eſt ma bonté exceſſive qui t'a perdu.

Je me jettai à ſes genoux : Ah ! s'il vous en

reſte encore, lui dis-je en les embraſſant, ne vous endurciſſez donc pas contre mes pleurs. Songez que je ſuis votre Fils... Hélas ! ſouvenez-vous de ma Mere. Vous l'aimiez ſi tendrement ! Auriez-vous ſouffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriez défendue juſqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être Barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'eſt que la tendreſſe & la douleur ?

Ne me parle pas davantage de ta Mere, reprit-il d'une voix irritée ; ce ſouvenir échauffe mon indignation. Tes déſordres la feroient mourir de douleur, ſi elle eût aſſez vécu pour les voir. Finiſſons cet entretien, ajoûta-t'il ; il m'importune, & ne me fera point changer de réſolution. Je retourne au Logis. Je t'ordonne de me ſuivre. Le ton ſec & dur, avec lequel il m'intima cet ordre, me fit trop comprendre que ſon cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ſes propres mains. N'augmentez pas mon déſeſpoir, lui dis-je, en me forçant de vous déſobéir. Il eſt impoſſible que je vous ſuive. Il ne l'eſt pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainſi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bien-tôt, ajoûtai-je triſtement, vous fera peut-être reprendre pour moi

des ſentimens de Pere. Comme je me tournois pour le quitter : Tu refuſes donc de me ſuivre ? s'écria-t-il avec une vive colere. Vas, cours à ta perte. Adieu, Fils ingrat & rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon tranſport, adieu, Pere barbare & dénaturé.

Je ſortis auſſi-tôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un Furieux, juſqu'à la Maiſon de M. de T... Je levois, en marchant, les yeux & les mains pour invoquer toutes les Puiſſances céleſtes. O Ciel ! diſois-je, ſerez-vous auſſi impitoyable que les hommes ? je n'ai plus de ſecours à attendre que de vous. M. de T... n'étoit point encore retourné chez lui ; mais il revint, après que je l'y eus attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas réuſſi mieux que la mienne. Il me le dit d'un viſage abbatu. Le jeune G... M..., quoi que moins irrité que ſon Pere contre Manon & contre moi, n'avoit pas voulu entreprendre de le ſolliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu, par la crainte qu'il avoit lui-même de ce Vieillard vindicatif, qui s'étoit déja fort emporté contre lui, en lui reprochant ſes deſſeins de commerce avec Manon. Il ne me reſtoit donc que la voye de la violence, telle que M. de T... m'en avoit tracé le plan ; j'y réduiſis toutes mes eſpérances. Elles ſont bien incertaines, lui dis-je ; mais la plus ſolide & la

plus consolante pour moi eſt celle de périr du moins dans l'entrepriſe. Je le quittai, en le priant de me ſecourir par ſes vœux; & je ne penſai plus qu'à m'aſſocier des Camarades, à qui je puſſe communiquer une étincelle de mon courage & de ma réſolution.

Le premier, qui s'offrit à mon eſprit, fut le même Garde du Corps, que j'avois employé pour arrêter G... M... J'avois deſſein auſſi d'aller paſſer la nuit dans ſa chambre, n'ayant pas eu l'eſprit aſſez libre, pendant l'après-midi, pour me procurer un logement. Je le trouvai ſeul. Il eut de la joye, de me voir ſorti du Châtelet. Il m'offrit affectueuſement ſes ſervices. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit aſſez de bon ſens pour en appercevoir toutes les difficultés; mais il fut aſſez généreux pour entreprendre de les ſurmonter. Nous employâmes une partie de la nuit, à raiſonner ſur mon deſſein. Il me parla des trois Soldats aux Gardes, dont il s'étoit ſervi dans la derniere occaſion, comme de trois Braves à l'épreuve. M. de T... m'avoit informé exactement du nombre des Archers, qui devoient conduire Manon; ils n'étoient que ſix. Cinq hommes hardis & réſolus ſuffiſoient pour donner l'épouvante à ces Miſérables, qui ne ſont point capables de ſe défendre honorablement, lorſqu'ils peuvent éviter le péril du

combat par une lâcheté. Comme je ne manquois point d'argent, le Garde du Corps me conseilla de ne rien épargner, pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des pistolets, & chacun notre mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos Soldats, qui n'oseroient paroître dans une affaire de cette nature, avec l'Uniforme du Régiment. Je lui mis, entre les mains, les cent pistoles que j'avois reçues de M. de T... Elles furent employées, le lendemain, jusqu'au dernier sol. Les trois Soldats passerent en revûe devant moi. Je les animai par de grandes promesses; & pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire présent, à chacun, de dix pistoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un, de grand matin, à l'Hôpital, pour s'instruire, par ses propres yeux, du moment auquel les Archers partiroient avec leur proye. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude & de prévoyance, il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable Troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre

fur le chemin d'Orléans. Cependant je fus informé, par le rapport du Soldat aux Gardes, qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre de Grace qu'elle devoit partir pour l'Amerique.

Nous nous rendîmes auffi-tôt à la Porte S. Honoré, obfervant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du Faux-bourg. Nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les fix Gardes, & les deux miférables Voitures que vous vîtes à Paffy, il y a deux ans. Ce fpectacle faillit de m'ôter la force & la connoiffance. O Fortune, m'écriai-je, Fortune cruelle! accorde-moi ici, du moins, la mort ou la victoire. Nous tînmes confeil un moment, fur la maniere dont nous ferions notre attaque. Les Archers n'étoient gueres plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en paffant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le Garde du Corps fut d'avis de prendre cette voye, pour les furprendre en fondant tout d'un coup fur eux. J'approuvai fa penfée, & je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la Fortune avoit rejetté impitoyablement mes vœux. Les Archers, voyant cinq Cavaliers accourir vers eux, ne douterent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils fe mirent en défenfe, en préparant leurs bayonnettes

& leurs fufils, d'un air affez réfolu. Cette vûe, qui ne fit que nous animer, le Garde du Corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches Compagnons. Ils s'arrêterent comme de concert, & s'étant dit quelques mots entre eux, ils tournerent la tête de leurs chevaux, pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue. Dieux! me dit le Garde du Corps, qui paroiffoit auffi éperdu que moi de cette infâme défertion, qu'allons-nous faire? nous ne fommes que deux. J'avois perdu la voix, de fureur & d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain fi ma premiere vengeance ne devoit pas s'employer à la pourfuite & au chatiment des Lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, & je jettois les yeux de l'autre côté fur les Archers. S'il m'eût été poffible de me partager, j'aurois fondu tout à la fois fur ces deux objets de ma rage, je les dévorois tous enfemble. Le Garde du Corps, qui jugeoit de mon incertitude, par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter fon confeil. N'étant que deux, me dit-il, il y auroit de la folie à attaquer fix hommes auffi bien armés que nous, & qui paroiffent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, & tâcher de réuffir mieux dans le choix de nos Braves. Les Archers ne fçauroient faire de grandes journées avec deux pefantes

voitures ; nous les rejoindrons demain ſans peine.

Je fis un moment de réflexion ſur ce parti ; mais, ne voyant de tous côtés que des ſujets de déſeſpoir, je pris une réſolution véritablement déſeſperée. Ce fut de remercier mon Compagnon de ſes ſervices ; & loin d'attaquer les Archers, je réſolus d'aller, avec ſoumiſſion, les prier de me recevoir dans leur Troupe, pour accompagner Manon avec eux juſqu'au Havre de Grace, & paſſer enſuite au-delà des Mers avec elle. Tout le monde me perſécute ou me trahit, dis-je au Garde du Corps. Je n'ai plus de fond à faire ſur perſonne. Je n'attens plus rien, ni de la Fortune, ni du ſecours des hommes. Mes malheurs ſont au comble ; il ne me reſte plus que de m'y ſoumettre. Ainſi je ferme les yeux à toute eſpérance. Puiſſe le Ciel récompenſer votre généroſité ! Adieu, je vais aider mon mauvais ſort à conſommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ſes efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laiſſer ſuivre mes réſolutions, & de me quitter ſur le champ ; de peur que les Archers ne continuaſſent de croire que notre deſſein étoit de les attaquer.

J'allai ſeul vers eux, d'un pas lent, & le viſage ſi conſterné, qu'ils ne dûrent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils ſe tenoient

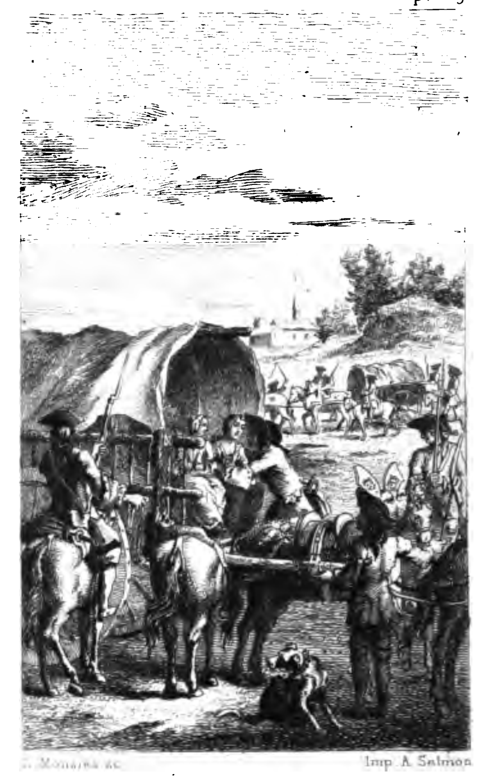
néanmoins en défenſe. Raſſurez-vous, Meſſieurs, leur dis-je, en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. Je les priai de continuer leur chemin ſans défiance ; & je leur appris, en marchant, les faveurs que j'attendois d'eux. Ils conſulterent enſemble, de quelle maniere ils devoient recevoir cette ouverture. Le Chef de la Bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller ſur leurs Captives étoient d'une extrême rigueur ; que je lui paroiſſois néanmoins ſi joli homme, que lui & ſes Compagnons ſe relâcheroient un peu de leur devoir ; mais que je devois comprendre, qu'il falloit qu'il m'en coûtât quelque choſe. Il me reſtoit environ quinze piſtoles ; je leur dis naturellement en quoi conſiſtoit le fond de ma bourſe. Hé bien ! me dit l'Archer, nous en uſerons généreuſement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure, pour entretenir celle de nos Filles qui vous plaira le plus ; c'eſt le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas deſſein qu'ils connuſſent ma paſſion. Ils s'imaginerent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaiſie de jeune homme, qui me faiſoit chercher un peu de paſſe-tems avec ces Créatures ; mais lorſqu'ils crurent s'être apperçus que j'étois amoureux, ils augmenterent tellement le tribut,

que ma bourfe fe trouva épuifée en partant de Mante, où nous avions couché, le jour que nous arrivâmes à Paffy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable fujet de mes entretiens avec Manon, pendant cette route, ou quelle impreffion fa vûe fit fur moi, lorfque j'eus obtenu des Gardes la liberté d'approcher de fon chariot ? Ah ! les expreffions ne rendent jamais qu'à demi les fentimens du cœur : mais figurez-vous ma pauvre Maîtreffe enchaînée par le milieu du corps, affife fur quelques poignées de paille, la tête appuyée languiffamment fur un côté de la voiture, le vifage pâle, & mouillé d'un ruiffeau de larmes, qui fe faifoient un paffage au travers de fes paupieres, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curiofité de les ouvrir, lorfqu'elle avoit entendu le bruit de fes Gardes, qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit fale & dérangé, fes mains délicates expofées à l'injure de l'air ; enfin, tout ce compofé charmant, cette figure capable de ramener l'Univers à l'Idolâtrie, paroiffoit dans un défordre & un abbattement inexprimable. J'employai quelque tems à la confidérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois fi peu à moi-même, que je fus fur le point plufieurs fois de tomber dangereufement. Mes foupirs, & mes exclamations fréquentes, m'attirerent



p. 229.



G. Monaires sc. Imp. A. Salmon

p. 229



L. Monziès sc. Imp. A. Salmon

d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de ſe précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais, étant retenue par ſa chaîne, elle retomba dans ſa premiere attitude. Je priai les Archers d'arrêter un moment, par compaſſion ; ils y conſentirent par avarice. Je quittai mon cheval, pour m'aſſeoir auprès d'elle. Elle étoit ſi languiſſante & ſi affoiblie, qu'elle fut long-tems ſans pouvoir ſe ſervir de ſa langue, ni remuer ſes mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs ; & ne pouvant proferer moi-même une ſeule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des plus triſtes ſituations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expreſſions ne le furent pas moins, lorſque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu ; il ſembloit que la honte, & la douleur euſſent alteré les organes de ſa voix ; le ſon en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, & de la ſatisfaction que je lui accordois, dit-elle en ſoupirant, de me voir du moins encore une fois, & de me dire le dernier adieu. Mais lorſque je l'eus aſſurée que rien n'étoit capable de me ſéparer d'elle, & que j'étois diſpoſé à la ſuivre juſqu'à l'extrêmité du monde, pour prendre ſoin d'elle, pour la ſervir, pour l'aimer, & pour attacher inſéparablement ma miſérable

deftinée à la fienne, cette pauvre Fille fe livra à des fentimens fi tendres & fi douloureux, que j'appréhendai quelque chofe, pour fa vie, d'une fi violente émotion. Tous les mouvemens de fon ame fembloient fe réunir dans fes yeux. Elle les tenoit fixés fur moi. Quelquefois elle ouvroit la bouche, fans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration fur mon Amour, de tendres plaintes de fon excès, des doutes qu'elle pût être affez heureufe pour m'avoir infpiré une paffion fi parfaite, des inftances pour me faire renoncer au deffein de la fuivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me difoit que je ne pouvois efperer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les forts, je trouvois ma félicité dans fes regards, & dans la certitude que j'avois de fon affection. J'avois perdu, à la vérité, tout ce que le refte des hommes eftime ; mais j'étois maître du cœur de Manon, le feul bien que j'eftimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique ; que m'importoit-il en quel endroit vivre, fi j'étois fûr d'y être heureux en y vivant avec ma Maîtreffe ? Tout l'Univers n'eft-il pas la patrie de deux Amans fidéles ? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, Pere, Mere, Parens, Amis, richeffes,

& félicité? Si quelque chofe me caufoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon expofée aux befoins de l'indigence. Je me fuppofois déja, avec elle, dans une région inculte & habitée par des Sauvages. Je fuis bien fûr, difois-je, qu'il ne fçauroit y en avoir d'auffi cruels que G... M... & mon Pere. Ils nous laifferont du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait font fidéles, ils fuivent les loix de la Nature. Ils ne connoiffent, ni les fureurs de l'avarice, qui poffedent G... M..., ni les idées fantaftiques de l'honneur, qui m'ont fait un Ennemi de mon Pere. Ils ne troubleront point deux Amans, qu'ils verront vivre avec autant de fimplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées Romanefques, par rapport aux befoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop fouvent qu'il y a des néceffités infupportables, fur-tout pour une Fille délicate, qui eft accoutumée à une vie commode & abondante. J'étois au défefpoir d'avoir épuifé inutilement ma bourfe, & que le peu d'argent, qui me reftoit, fût encore fur le point de m'être ravi par la friponnerie des Archers. Je concevois qu'avec une petite fomme, j'aurois pû efpérer, non-feulement de me foutenir quelque tems contre la mifere en Amérique, où l'argent étoit rare, mais d'y former même

quelque entreprife pour un Etabliffement durable. Cette confidération me fit naître la penfée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé fi prompt à m'offrir les fecours de l'amitié. J'écrivis, dès la premiere Ville où nous paffâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif, que le preffant befoin dans lequel je prévoyois que je me trouverois au Havre de Grace, où je lui confeffois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent piftoles. Faites-les-moi tenir au Havre, lui difois-je, par le Maître de la Pofte. Vous voyez bien que c'eft la derniere fois que j'importune votre affection, & que ma malheureufe Maîtreffe m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laiffer partir fans quelques foulagemens, qui adouciffent fon fort & mes mortels regrets.

Les Archers devinrent fi intraitables, lorfqu'ils eurent découvert la violence de ma paffion, que redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me reduifirent bien-tôt à la derniere indigence. L'Amour, d'ailleurs, ne me permettoit guéres de ménager ma bourfe. Je m'oubliois du matin au foir, près de Manon ; & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mefuré ; c'étoit par la longueur entiere des jours. Enfin, ma bourfe étant tout à fait vuide, je me trouvai expofé aux caprices & à la brutalité de fix Miférables,

qui me traitoient avec une hauteur insupportable. Vous en fûtes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, qui me fut accordé par la Fortune. Votre pitié, à la vûe de mes peines, fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours, que vous m'accordâtes libéralement, servit à me faire gagner le Havre, & les Archers tinrent leur promesse, avec plus de fidélité que je ne l'esperois.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la Poste. Tiberge n'avoit point encore eu le tems de me répondre. Je m'informai exactement, quel jour je pouvois attendre sa Lettre? Elle ne pouvoit arriver que deux jours après; & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre Vaisseau devoit partir, le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi? m'écriai-je! dans le malheur même, il faudra toujours que je sois distingué par des excès? Manon répondit : Hélas! une vie si malheureuse mérite-t'elle le soin que nous en prenons? Mourons au Havre, mon cher Chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos miseres. Irons-nous les traîner dans un Pays inconnu, où nous devons nous attendre sans doute à d'horribles extrémités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice? Mourons, me

répéta-t'elle ; ou du moins donne-moi la mort, & vas chercher un autre fort dans les bras d'une Amante plus heureufe. Non, non, lui dis-je ; c'eft pour moi un fort digne d'envie, que d'être malheureux avec vous. Son difcours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de fes maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funeftes penfées de mort & de défefpoir. Je réfolus de tenir la même conduite à l'avenir ; & j'ai éprouvé, dans la fuite, que rien n'eft plus capable d'infpirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorfque j'eus perdu l'efpérance de recevoir du fecours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce qui me reftoit encore de vos liberalités, me compofa la petite fomme de dix-fept piftoles. J'en employai fept, à l'achat de quelques foulagemens néceffaires à Manon ; & je ferrai les dix autres avec foin, comme le fondement de notre fortune & de nos efpérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le Vaiffeau. On cherchoit alors de jeunes gens, qui fuffent difpofés à fe joindre volontairement à la Colonie. Le paffage & la nourriture me furent accordés gratis. La Pofte de Paris devant partir le lendemain, j'y laiffai une Lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, & capable

de l'attendrir ſans doute au dernier point, puiſqu'elle lui fit prendre une réſolution, qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendreſſe & de générоſité pour un Ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent ne ceſſa point de nous être favorable. J'obtins du Capitaine un lieu à part, pour Manon & pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil, que le commun de nos miſérables Aſſociés. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour ; & pour m'attirer de lui quelque conſidération, je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un menſonge honteux, en lui diſant que j'étois marié à Manon. Il feignit de le croire, & il m'accorda ſa protection. Nous en reçûmes des marques, pendant toute la navigation. Il eut ſoin de nous faire nourrir honnêtement ; & les égards qu'il eut, pour nous, ſervirent à nous faire reſpecter des Compagnons de notre miſére. J'avois une attention continuelle à ne pas laiſſer ſouffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien ; & cette vûe, jointe au vif reſſentiment de l'étrange extrêmité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit ſi tendre & ſi paſſionnée, ſi attentive auſſi à mes plus legers beſoins, que c'étoit entre elle & moi une perpétuelle émulation de ſervices & d'amour. Je ne regrettois

point l'Europe. Au contraire, plus nous avancions vers l'Amérique, plus je ſentois mon cœur s'élargir & devenir tranquille. Si j'euſſe pû m'aſſurer de n'y pas manquer des néceſſités abſolues de la vie, j'aurois remercié la Fortune, d'avoir donné un tour ſi favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage deſiré. Le Pays ne nous offrit rien d'agréable à la premiere vûe. C'étoient des campagnes ſtériles & inhabitées, où l'on voyoit à peine quelques roſeaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'Hommes, ni d'Animaux. Cependant, le Capitaine ayant fait tirer quelques pieces de notre artillerie, nous ne fûmes pas long-tems ſans appercevoir une trouppe de Citoyens du nouvel Orléans, qui s'approcherent de nous avec de vives marques de joye. Nous n'avions pas découvert la Ville. Elle eſt cachée, de ce côté-là, par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens deſcendus du Ciel. Ces pauvres Habitans s'empreſſoient, pour nous faire mille queſtions ſur l'état de la France & ſur les differentes Provinces où ils étoient nés. Ils nous embraſſoient comme leurs Freres, & comme de chers Compagnons qui venoient partager leur miſere & leur ſolitude. Nous prîmes le chemin de la Ville avec eux; mais nous fûmes

furpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jufqu'alors comme une bonne Ville, n'étoit qu'un affemblage de quelques pauvres Cabanes. Elles étoient habitées par cinq ou fix cens perfonnes. La Maifon du Gouverneur nous parut un peu diftinguée par fa hauteur, & par fa fituation. Elle eft défendue par quelques ouvrages de terre, autour defquels regne un large foffé.

Nous fûmes d'abord préfentés à lui. Il s'entretint long-tems en fecret avec le Capitaine; & revenant enfuite à nous, il confidera, l'une après l'autre, toutes les Filles qui étoient arrivées par le Vaiffeau. Elles étoient au nombre de trente; car nous en avions trouvé au Havre une autre Bande, qui s'étoit jointe à la nôtre. Le Gouverneur, les ayant long-tems examinées, fit appeller divers jeunes gens de la Ville, qui languiffoient dans l'attente d'une époufe. Il donna les plus jolies aux Principaux, & le refte fut tiré au fort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais lorfqu'il eut ordonné aux autres de fe retirer, il nous fit demeurer, elle & moi. J'apprens du Capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, & qu'il vous a reconnus fur la route pour deux perfonnes d'efprit & de mérite. Je n'entre point dans les raifons qui ont caufé votre malheur; mais s'il eft vrai que vous ayez autant de fçavoir-vivre

que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre ſort, & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu ſauvage & déſert. Je lui répondis, de la maniere que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres, pour nous faire préparer un Logement dans la Ville, & il nous retint à ſouper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politeſſe, pour un Chef de malheureux Bannis. Il ne nous fit point de queſtions en public, ſur le fond de nos avantures. La converſation fut générale; & malgré notre triſteſſe nous nous efforçâmes, Manon & moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le ſoir, il nous fit conduire au Logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une miſérable Cabane, compoſée de planches & de boue, qui conſiſtoit en deux ou trois chambres de plein-pied, avec un grenier au-deſſus. Il y avoit fait mettre cinq ou ſix chaiſes, & quelques commodités néceſſaires à la vie. Manon parut effrayée, à la vûe d'une ſi triſte demeure. C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'aſſit, lorſque nous fûmes ſeuls, & elle ſe mit à pleurer amérement. J'entrepris d'abord de la conſoler. Mais lorſqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi ſeul qu'elle plaignoit, & qu'elle ne conſi-

déroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à fouffrir, j'affectai de montrer affez de courage, & même affez de joye pour lui en infpirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je? je poffede tout ce que je defire. Vous m'aimez, n'eft-ce pas? quel autre bonheur me fuis-je jamais propofé? Laiffons au Ciel le foin de notre fortune. Je ne la trouve pas fi défefperée. Le Gouverneur eft un homme civil : il nous a marqué de la confideration; il ne permettra pas que nous manquions du néceffaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre Cabane, & la groffiereté de nos meubles, vous avez pû remarquer qu'il y a peu de perfonnes ici qui paroiffent mieux logées & mieux meublées que nous : & puis tu es une Chimifte admirable, ajoûtai-je en l'embraffant; tu tranfformes tout en or.

Vous ferez donc la plus riche perfonne de l'Univers, me répondit-elle; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il eft impoffible auffi d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rens juftice, continua-t'elle. Je fens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai caufé des chagrins, que vous n'avez pû me pardonner fans une bonté extrême. J'ai été légere & volage; & même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je

n'étois qu'une ingrate. Mais vous ne ſçauriez croire combien je ſuis changée. Mes larmes, que vous avez vûes couler ſi ſouvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une ſeule fois mes malheurs pour objet. J'ai ceſſé de les ſentir, auſſi-tôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendreſſe & de compaſſion pour vous. Je ne me conſole point, d'avoir pû vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne ceſſe point de me reprocher mes inconſtances, & de m'attendrir, en admirant de quoi l'Amour vous a rendu capable, pour une Malheureuſe qui n'en étoit pas digne, & qui ne payeroit pas bien de tout ſon ſang, ajoûta-t'elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a cauſées.

Ses pleurs, ſon diſcours, & le ton dont elle le prononça, firent ſur moi une impreſſion ſi étonnante, que je crus ſentir une eſpece de diviſion dans mon ame. Prens garde, lui dis-je, prens garde, ma chere Manon. Je n'ai point aſſez de force pour ſupporter des marques ſi vives de ton affection ; je ne ſuis point accoutumé à ces excès de joïe. O Dieu ! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je ſuis aſſuré du cœur de Manon ; il eſt tel que je l'ai ſouhaité pour être heureux ; je ne puis plus ceſſer de l'être à préſent. Voilà ma félicité bien établie. Elle l'eſt, reprit-elle, ſi vous la faites dé-

pendre de moi, & je ſçais bien où je puis compter auſſi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changerent ma Cabane en un Palais digne du premier Roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'eſt au nouvel Orléans qu'il faut venir, diſois-je ſouvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'Amour. C'eſt ici qu'on s'aime ſans intérêt, ſans jalouſie, ſans inconſtance. Nos Compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des tréſors bien plus eſtimables.

Nous cultivâmes ſoigneuſement l'amitié du Gouverneur. Il eut la bonté, quelques ſemaines après notre arrivée, de me donner un petit Emploi qui vint à vaquer dans le Fort. Quoiqu'il ne fût pas bien diſtingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettoit en état de vivre, ſans être à charge à perſonne. Je pris un Valet pour moi, & une Servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea. J'étois réglé dens ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laiſſions point échapper l'occaſion de rendre ſervice & de faire du bien à nos Voiſins. Cette diſpoſition officieuſe, & la la douceur de nos manieres, nous attirerent la confiance & l'affection de toute la Colonie. Nous fûmes en peu de tems ſi conſiderés, que

nous paſſions pour les premieres perſonnes de la Ville après le Gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, ſervirent à nous faire rappeler inſenſiblement des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une Fille impie. Je n'étois pas non plus de ces Libertins outrés, qui font gloire d'ajoûter l'irreligion à la dépravation des mœurs. L'Amour & la jeuneſſe avoient cauſé tous nos déſordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge; elle fit ſur nous le même effet que les années. Nos converſations, qui étoient toujours reflechies, nous mirent inſenſiblement dans le goût d'un Amour vertueux. Je fus le premier, qui propoſai ce changement à Manon. Je connoiſſois les principes de ſon cœur. Elle étoit droite, & naturelle dans tous ſes ſentimens; qualité qui diſpoſe toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une choſe à notre bonheur; c'eſt, lui dis-je, de le faire approuver du Ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop bien fait l'un & l'autre, pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Paſſe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impoſſible de ceſſer de nous aimer, & de nous ſatisfaire par une voïe légitime : mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus

à ménager les loix arbitraires du rang & de la bienſéance, où l'on nous croit même mariés ; qui empêche que nous ne le ſoyons bien-tôt effectivement, & que nous n'annobliſſions notre Amour par des ſermens que la Religion autoriſe ? Pour moi, ajoûtai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main ; mais je ſuis prêt à vous en renouveller le don au pied d'un Autel. Il me parut que ce diſcours la pénétroit de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai penſé mille fois, depuis que nous ſommes en Amérique ? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce deſir dans mon cœur. Je n'ai point la préſomption d'aſpirer à la qualité de votre Epouſe. Ah ! Manon, répliquai-je, tu ſerois bien-tôt celle d'un Roi, ſi le Ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obſtacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au Gouverneur, & lui avouer que nous l'avons trompé juſqu'à ce jour. Laiſſons craindre aux Amans vulgaires, ajoûtai-je, les chaînes indiſſolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas, s'ils étoient ſûrs, comme nous, de porter toujours celles de l'Amour. Je laiſſai Manon au comble de la joïe, après cette réſolution.

Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'honnête hommé au monde, qui n'eût approuvé mes

vûes dans les circonſtances où j'étois; c'eſt-à-dire, aſſervi fatalement à une paſſion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais ſe trouvera-t'il quelqu'un qui accuſe mes plaintes d'injuſtice, ſi je gémis de la rigueur du Ciel à rejetter un deſſein que je n'avois formé que pour lui plaire? Hélas! que dis-je, à le rejetter? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit ſouffert avec patience, tandis que je marchois aveuglément dans la route du vice; & ſes plus rudes châtimens m'étoient réſervés, lorſque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force, pour achever le récit du plus funeſte évenement qui fut jamais.

J'allai chez le Gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de conſentir à la cérémonie de notre mariage. Je me ſerois bien gardé d'en parler, à lui, ni à perſonne, ſi j'euſſe pû me promettre que ſon Aumônier, qui étoit alors le ſeul Prêtre de la Ville, m'eût rendu ce ſervice ſans ſa participation; mais n'oſant eſperer qu'il voulût s'engager au ſilence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le Gouverneur avoit un Neveu, nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché, dès le

jour de notre arrivée; & les occafions fans nombre qu'il avoit eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avoient tellement enflammé fa paffion, qu'il fe confumoit en fecret pour elle. Cependant comme il étoit perfuadé, avec fon Oncle & toute la Ville, que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de fon amour, jufqu'au point de n'en laiffer rien éclater; & fon zèle s'étoit même déclaré pour moi, dans plufieurs occafions de me rendre fervice. Je le trouvai avec fon Oncle, lorfque j'arrivai au Fort. Je n'avois nulle raifon qui m'obligeât de lui faire un fecret de mon deffein ; de forte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en fa préfence. Le Gouverneur m'écouta avec fa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon hiftoire, qu'il entendit avec plaifir; & lorfque je le priai d'affifter à la cérémonie que je méditois, il eut la générofité de s'engager à faire toute la dépenfe de la Fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'Aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venoit me donner quelques inftructions fur mon mariage ; mais, après m'avoir falué froidement, il me déclara, en deux mots, que M. le Gouverneur me défendoit d'y penfer, & qu'il avoit d'autres vûes fur Manon. D'autres vûes fur Manon! lui dis-je avec un mortel faififfement de cœur;

& quelles vûes donc, M. l'Aumônier? Il me répondit, que je n'ignorois pas que M. le Gouverneur étoit le maître; que Manon ayant été envoyée de France pour la Colonie, c'étoit à lui à difpofer d'elle; qu'il ne l'avoit pas fait jufqu'alors, parce qu'il la croyoit mariée; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à M. Synnelet, qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta fur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'Aumônier de fortir de ma Maifon, en jurant que le Gouverneur, Synnelet, & toute la Ville enfemble, n'oferoient porter la main fur ma femme, ou ma Maîtreffe, comme ils voudroient l'appeller.

Je fis part auffi-tôt, à Manon, du funefte Meffage que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit féduit l'efprit de fon Oncle, depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque deffein médité depuis longtems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans le nouvel Orléans, comme au milieu de la mer; c'eft-à-dire, féparés du refte du monde par des efpaces immenfes. Où fuir? dans un Pays inconnu, défert, ou habité par des bêtes féroces, & par des Sauvages auffi barbares qu'elles. J'étois eftimé dans la Ville; mais je ne pouvois efperer d'émouvoir affez le Peuple en ma faveur, pour en efperer un fe-

cours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent ; j'étois pauvre. D'ailleurs le succès d'une émotion populaire étoit incertain ; & si la fortune nous eût manqué, notre malheur feroit devenu fans remede. Je roulois toutes ces penfées dans ma tête. J'en communiquois une partie à Manon. J'en formois de nouvelles fans écouter fa réponfe. Je prenois un parti ; je le rejettois pour en prendre un autre. Je parlois feul, je répondois tout haut à mes penfées ; enfin j'étois dans une agitation que je ne fçaurois comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux fur moi. Elle jugeoit, par mon trouble, de la grandeur du péril ; & tremblant pour moi, plus que pour elle-même, cette tendre Fille n'ofoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer fes craintes. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la réfolution d'aller trouver le Gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des confidérations d'honneur, & par le fouvenir de mon refpect & de fon affection. Manon voulut s'oppofer à ma fortie. Elle me difoit, les larmes aux yeux : Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts, pour la perfuader de la néceffité où j'étois de fortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au Logis. Je lui

promis qu'elle me reverroit dans un inftant. Elle ignoroit, & moi auffi, que c'étoit fur elle-même que devoit tomber toute la colere du Ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au Fort. Le Gouverneur étoit avec fon Aumônier. Je m'abaiffai, pour le toucher, à des foumiffions qui m'auroient fait mourir de honte, fi je les euffe faites pour toute autre caufe. Je le pris par tous les motifs, qui doivent faire une impreffion certaine fur un cœur qui n'eft pas celui d'un Tigre féroce & cruel. Ce Barbare ne fit à mes plaintes que deux réponfes, qu'il répéta cent fois : Manon, me dit-il, dépendoit de lui. Il avoit donné fa parole à fon Neveu. J'étois réfolu de me moderer jufqu'à l'extrêmité. Je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes Amis pour vouloir ma mort; à laquelle je confentirois plutôt qu'à la perte de ma Maîtreffe.

Je fus trop perfuadé, en fortant, que je n'avois rien à efpérer de cet opiniâtre Vieillard, qui fe feroit damné mille fois pour fon Neveu. Cependant je perfiftai dans le deffein de conferver jufqu'à la fin un air de modération ; réfolu, fi l'on en venoit aux excès d'injuftice, de donner à l'Amérique une des plus fanglantes & des plus horribles fcènes que l'Amour ait jamais produites. Je retournois chez moi, en méditant fur ce projet, lorfque

le Sort, qui vouloit hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut, dans mes yeux, une partie de mes penſées. J'ai dit qu'il étoit brave; il vint à moi. Ne me cherchez-vous pas? me dit-il. Je connois que mes deſſeins vous offenſent, & j'ai bien prévû qu'il faudroit ſe couper la gorge avec vous. Allons voir qui ſera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raiſon, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût finir nos différends. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la Ville. Nos épées ſe croiſerent. Je le bleſſai & je le déſarmai preſque en même tems. Il fut ſi enragé de ſon malheur, qu'il refuſa de me demander la vie & de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'un & l'autre; mais un ſang généreux ne ſe dément jamais. Je lui jetai ſon épée. Recommençons, lui dis-je, & ſongez que c'eſt ſans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confeſſer que je n'étois pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de ſalle à Paris. L'Amour conduiſoit mon épée. Synnelet ne laiſſa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris ſur le tems, & je lui fournis un coup ſi vigoureux, qu'il tomba à mes pieds ſans mouvement.

Malgré la joye que donne la victoire après un combat mortel, je réflechis auſſi-tôt ſur les

conféquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi, ni grace, ni délai de fupplice à efpérer. Connoiffant, comme je faifois, la paffion du Gouverneur pour fon Neveu, j'étois certain que ma mort ne feroit pas differée d'une heure, après la connoiffance de la fienne. Quelque preffante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte caufe de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, fon péril & la néceffité de la perdre, me troubloient jufqu'à répandre de l'obfcurité fur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le fort de Synnelet; une prompte mort me fembloit le feul remede de mes peines. Cependant ce fut cette penfée même, qui me fit rappeller vivement mes efprits, & qui me rendit capable de prendre cette réfolution. Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines? Il y en a donc, que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime? Ah! fouffrons jufqu'aux plus cruelles extrêmités pour fecourir ma Maîtreffe; & remettons à mourir, après les avoir fouffertes inutilement. Je repris le chemin de la Ville. J'entrai chez moi. J'y trouvai Manon à demi morte, de frayeur & d'inquiétude. Ma préfence la ranima. Je ne pouvois lui déguifer le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba fans connoiffance entre mes bras, au récit de la mort de Synnelet & de ma blef-

fure. J'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le fentiment.

J'étois à demi mort moi-même. Je ne voyois pas le moindre jour à fa fûreté, ni à la mienne. Manon, que ferons-nous ? lui dis-je, lorfqu'elle eut repris un peu de force. Hélas ! qu'allons-nous faire ? Il faut néceffairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la Ville ? Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureufe ; & moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les Sauvages, ou entre les griffes des Bêtes féroces. Elle fe leva malgré fa foibleffe. Elle me prit par la main, pour me conduire vers la porte. Fuyons enfemble, me dit-elle ; ne perdons pas un inftant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hazard, & nous n'aurions pas le tems de nous éloigner. Mais, chere Manon ! repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque reffource ? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici fans moi, & que je porte volontairement ma tête au Gouverneur ? Cette propofition ne fit qu'augmenter fon ardeur à partir. Il fallut la fuivre. J'eus encore affez de préfence d'efprit, en fortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avois dans ma chambre, & toutes les provifions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos Domeftiques, qui étoient dans la

chambre voiſine, que nous partions pour la promenade du ſoir; nous avions cette coutume tous les jours; & nous nous éloignâmes de la Ville, plus promptement que la délicateſſe de Manon ne ſembloit le permettre.

Quoique je ne fuſſe pas ſorti de mon irréſolution, ſur le lieu de notre retraite, je ne laiſſois pas d'avoir deux eſpérances, ſans leſquelles j'aurois préferé la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis aſſez de connoiſſance du Pays, depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle maniere on apprivoiſoit les Sauvages. On pouvoit ſe mettre entre leurs mains, ſans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langue, & quelques-unes de leurs coûtumes, dans les diverſes occaſions que j'avois eues de les voir. Avec cette triſte reſſource, j'en avois une autre du côté des Anglois, qui ont comme nous des Etabliſſemens dans cette partie du nouveau Monde. Mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverſer, juſqu'à leurs Colonies, de ſtériles campagnes de pluſieurs journées de largeur, & quelques montagnes ſi hautes & ſi eſcarpées, que le chemin en paroiſſoit difficile aux hommes les plus groſſiers & les plus vigoureux. Je me flattois, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux reſſources;

des Sauvages pour aider à nous conduire, & des Anglois pour nous recevoir dans leurs Habitations.

Nous marchâmes auſſi long-tems que le courage de Manon put la ſoutenir, c'eſt-à-dire, environ deux lieues; car cette Amante incomparable refuſa conſtamment de s'arrêter plutôt. Accablée enfin de laſſitude, elle me confeſſa qu'il lui étoit impoſſible d'avancer davantage. Il étoit déja nuit. Nous nous aſſimes au milieu d'une vaſte Plaine, ſans avoir pû trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier ſoin fut de changer le linge de ma bleſſure, qu'elle avoit panſée elle-même avant notre départ. Je m'oppoſai en vain à ſes volontés. J'aurois achevé de l'accabler mortellement, ſi je lui euſſe retiré la ſatisfaction de me croire à mon aiſe & ſans danger, avant que de penſer à ſa propre conſervation. Je me ſoumis durant quelques momens à ſes deſirs. Je reçus ſes ſoins en ſilence, & avec honte. Mais lorſqu'elle eut ſatisfait ſa tendreſſe, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas ſon tour! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure, en les étendant ſous elle. Je la fis conſentir, malgré elle, à me voir employer à ſon uſage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ſes mains par mes baiſers ardents, & par la

chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entiere à veiller près d'elle, & à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux & paisible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs & sinceres! & par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer?

Pardonnez, si j'acheve en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble reculer d'horreur, chaque fois que j'entreprens de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyois ma chere Maîtresse endormie, & je n'osois pousser le moindre soufle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement; & faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix foible, qu'elle se croyoit à sa derniere heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations de l'Amour. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuoit de tenir les

miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernieres expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'Amour au moment même qu'elle expiroit ; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre, de ce fatal & déplorable évenement.

Mon ame ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante & misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chere Manon. Mon dessein étoit d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps seroit exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des Bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déja si proche de ma fin, par l'affoiblissement que le jeûne & la douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en falloit, pour le triste office que j'allois exécuter. Il ne

m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre, dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une Campagne couverte de fable. Je rompis mon épée, pour m'en fervir à creufer; mais j'en tirai moins de fecours que de mes mains. J'ouvris une large foffe. J'y plaçai l'Idole de mon cœur, après avoir pris foin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le fable de la toucher. Je ne la mis dans cet état, qu'après l'avoir embraffée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'affis encore près d'elle. Je la confidérai long-tems. Je ne pouvois me réfoudre à fermer fa foffe. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprife, j'enfevelis pour toujours, dans le fein de la terre, ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai enfuite fur la foffe, le vifage tourné vers le fable; & fermant les yeux, avec le deffein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le fecours du Ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroîtra difficile à croire, c'eft que pendant tout l'exercice de ce lugubre miniftere, il ne fortit point une larme de mes yeux, ni un foupir de ma bouche. La confternation profonde où j'étois, & le deffein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expreffions du défefpoir & de la douleur. Auffi, ne demeu-

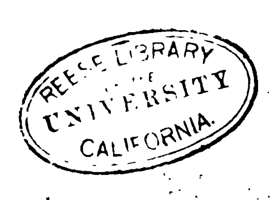


m[illegible] d'ouvrir la terre, dans le [illegible]. C'ét[illegible]it une Campa[illegible]e [illegible] [illegible]mp[illegible] mon épée, pour [illegible], mais j'en tirai moins de [illegible] mains. J'ouvris [illegible] large [illegible] de mon [illegible] avoir pris [illegible] envelopper de to[illegible] bits, pour empêcher le sable de la to[illegible] ne la [illegible] dans cet état, qu'après l'avoir em-brassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considerai long-tems. Je ne pouvois me ré-foudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces re-commençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entre-prise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de [illegible] ce qu'elle avoit porté de plus parfait [illegible] aimable. Je me couchai ensuite sur [illegible] visage tourné vers le sable; & fer-[illegible] avec le dessein de ne les ouvrir [illegible] le secours du Ciel, & j'at-te[illegible] impatience. Ce qui vous par[illegible] croire, c'est que pendant tout [illegible] lugubre ministere, il ne sortit poin[illegible] de mes yeux, ni un sou-pir de ma [illegible]. La consternation profonde où j'étois, & le dessein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir & de la douleur. Aussi, ne demeu-

p. 256



L. Monzies sc. Imp. A. Salmon



rai-je pas long-tems dans la posture où j'étois sur la fosse, sans perdre le peu de connoissance & de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon Histoire est de si peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la Ville, & ses plaies visitées avec soin, il se trouva, non-seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son Oncle de quelle maniere les choses s'étoient passées entre nous, & sa générosité le porta sur le champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher; & mon absence, avec Manon, me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard, pour envoyer sur mes traces; mais le lendemain & le jour suivant furent employés à me poursuivre. On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse de Manon; & ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nud, & sanglant de ma blessure, ne douterent point que je n'eusse été volé & assassiné. Ils me porterent à la Ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens. Les soupirs que je poussai, en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les Vivans, firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna

de trop heureux. Je ne laiſſai pas d'être renfermé dans une étroite priſon. Mon procès fut inſtruit ; & comme Manon ne paroiſſoit point, on m'accuſa de m'être défait d'elle, par un mouvement de rage & de jalouſie. Je racontai naturellement ma pitoyable avanture. Synnelet, malgré les tranſports de douleur où ce récit le jetta, eut la générosité de ſolliciter ma grace. Il l'obtint. J'étois ſi foible, qu'on fut obligé de me tranſporter de la priſon dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la Mort, & je m'obſtinai long-tems à rejetter tous les remedes. Mais le Ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avoit deſſein de me rendre utiles mes malheurs & ſes châtimens. Il m'éclaira de ſes lumieres, qui me firent rappeller des idées dignes de ma naiſſance & de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame, ce changement fut ſuivi de près par ma guériſon. Je me livrai entiérement aux inſpirations de l'honneur, & je continuai de remplir mon petit Emploi, en attendant les Vaiſſeaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois réſolu de retourner dans ma Patrie, pour y réparer, par une vie ſage & reglée, le ſcandale de ma conduite. Synnelet

avoit pris ſoin de faire tranſporter le corps de ma chere Maîtreſſe dans un lieu honorable.

Ce fut environ ſix ſemaines après mon rétabliſſement, que me promenant ſeul un jour ſur le rivage, je vis arriver un Vaiſſeau, que des affaires de Commerce amenoient au nouvel Orléans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une ſurpriſe extrême, en reconnoiſſant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la Ville. Ce fidéle Ami me remit de loin, malgré les changemens que la triſteſſe avoit faits ſur mon viſage. Il m'apprit que l'unique motif de ſon voyage avoit été le deſir de me voir, & de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçû la Lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en perſonne, pour me porter les ſecours que je lui demandois ; qu'il avoit reſſenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, & qu'il ſeroit parti ſur le champ pour me ſuivre, s'il eût trouvé un Vaiſſeau prêt à faire voile ; qu'il en avoit cherché pendant pluſieurs mois dans divers Ports, & qu'en ayant enfin rencontré un à S. Malo, qui levoit l'ancre pour la Martinique, il s'y étoit embarqué, dans l'eſpérance de ſe procurer de-là un paſſage facile au nouvel Orléans ; que le Vaiſſeau Malouin ayant été pris en chemin par des Corſaires Eſpa-

gnols, & conduit dans une de leurs Isles, il s'étoit échappé par adresse; & qu'après diverses courses, il avoit trouvé l'occasion du petit Bâtiment qui venoit d'arriver, pour se rendre heureusement près de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoissance pour un Ami si généreux & si constant.

Je le conduisis chez moi. Je le rendis le maître de tout ce que je possedois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé, depuis mon départ de France : & pour lui causer une joye à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans mon cœur, commençoient à produire des fruits dont il alloit être satisfait. Il me protesta qu'une si douce assurance le dédommageoit de toutes les fatigues de son voyage.

Nous avons passé deux mois ensemble, au nouvel Orléans, pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de France; & nous étant enfin mis en Mer, nous prîmes terre, il y a quinze jours, au Havre de Grace. J'écrivis à ma Famille en arrivant. J'ai appris, par la réponse de mon Frere aîné, la triste nouvelle de la mort de mon Pere, à laquelle je tremble, avec trop de raison, que mes égaremens n'ayent contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussi-tôt ; dans le dessein de

me rendre, à quelques lieues de cette Ville, chez un Gentilhomme de mes Parens, où mon Frere m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.



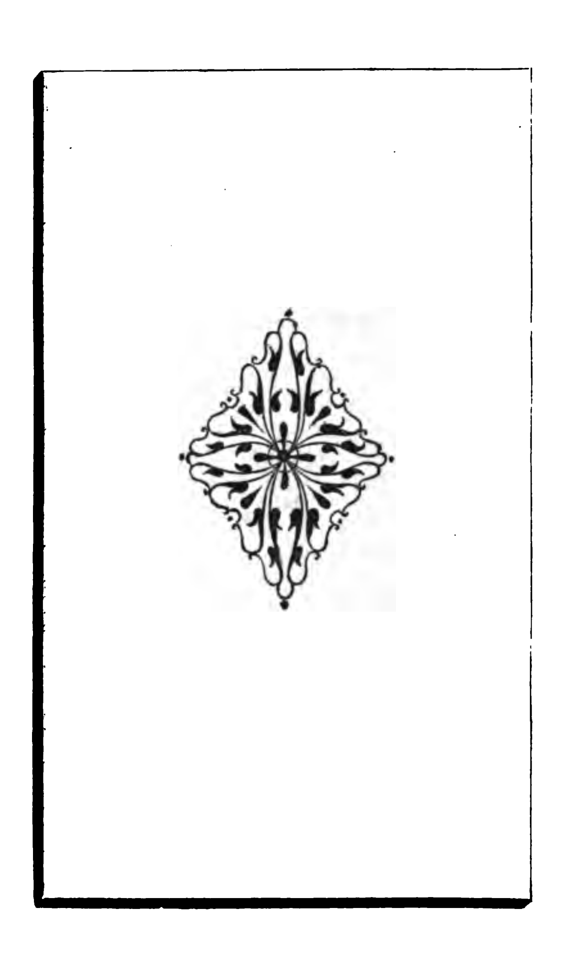




TABLE DES MATIÈRES



Imprimé

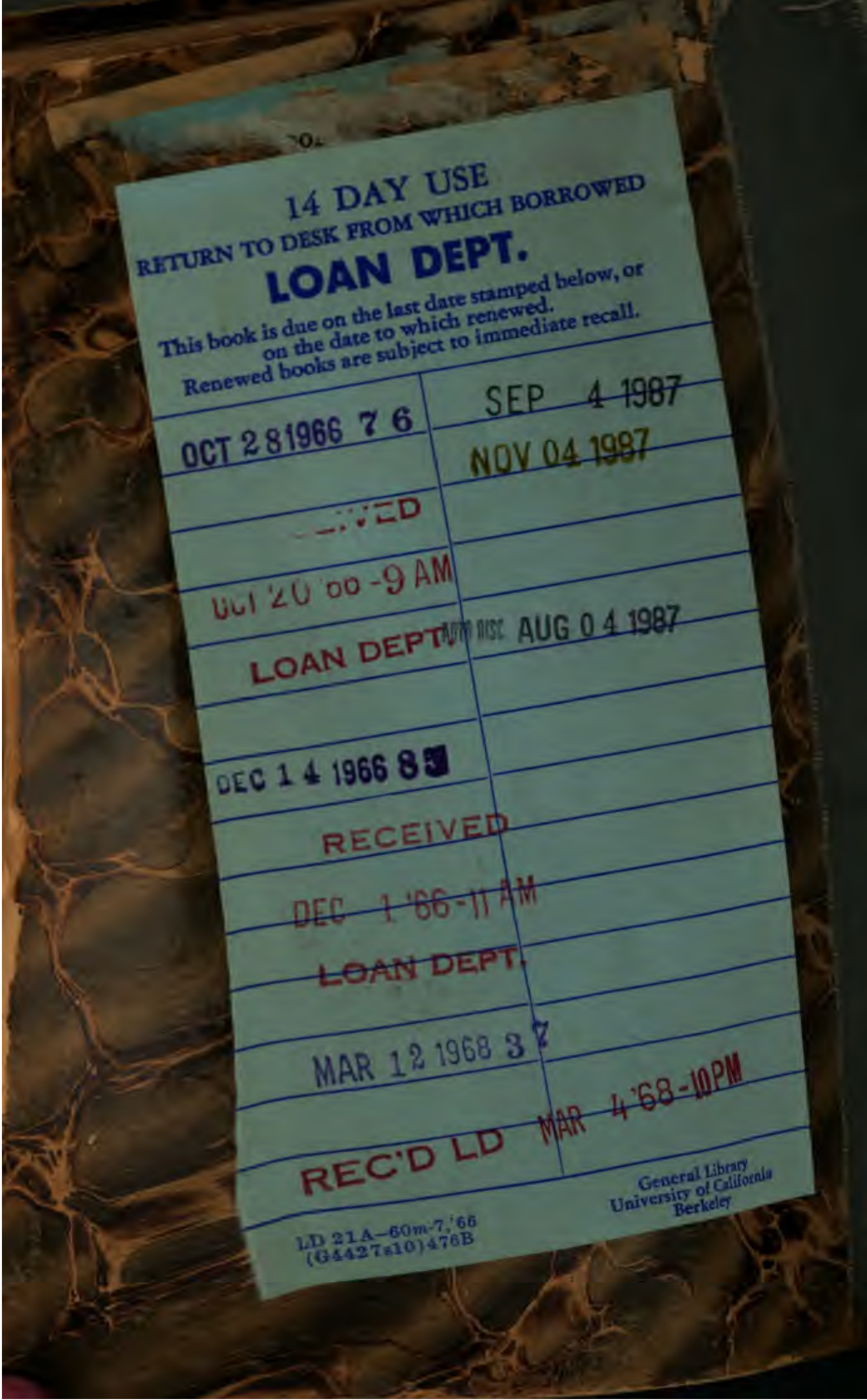
PAR CH. UNSINGER

POUR

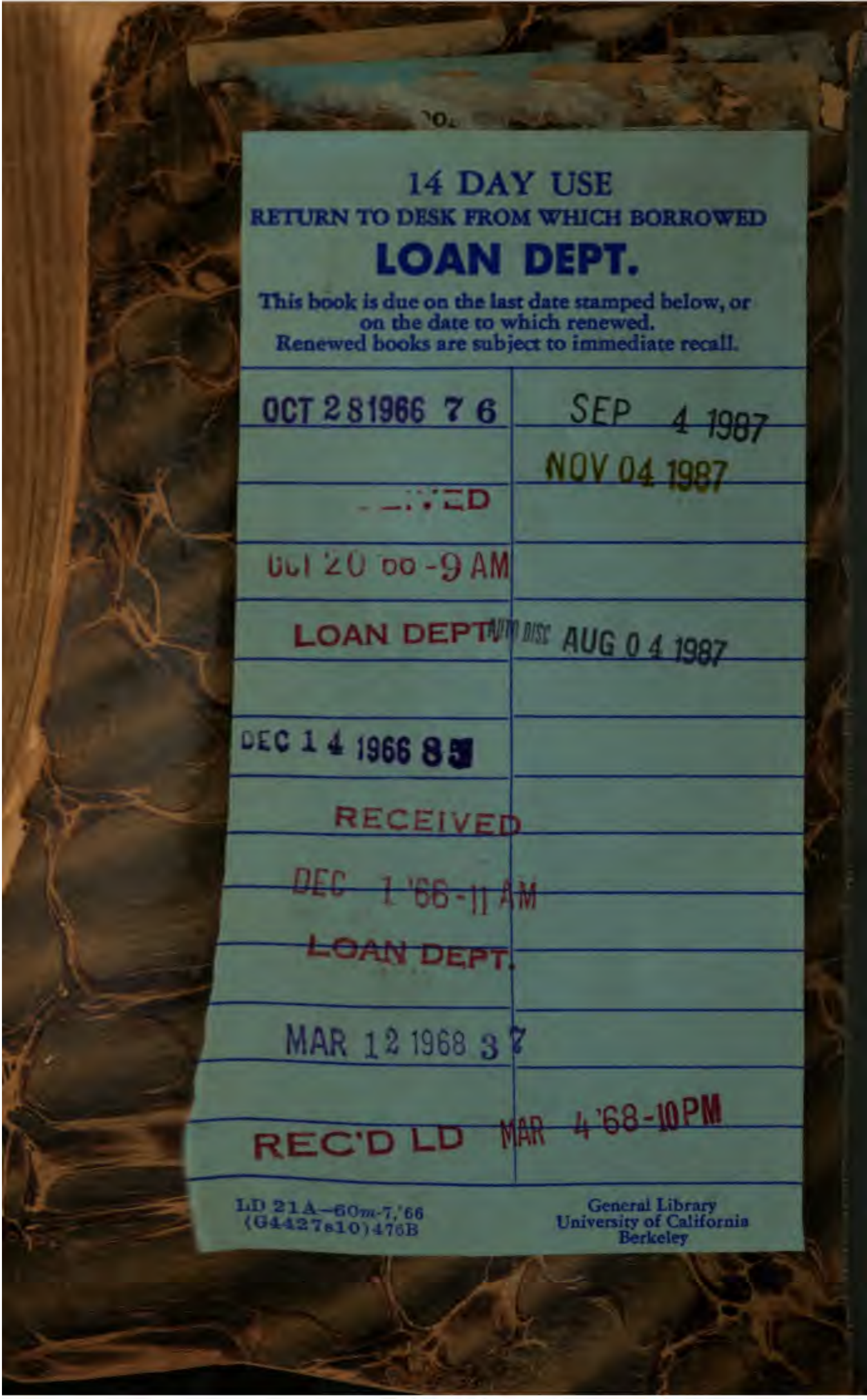
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

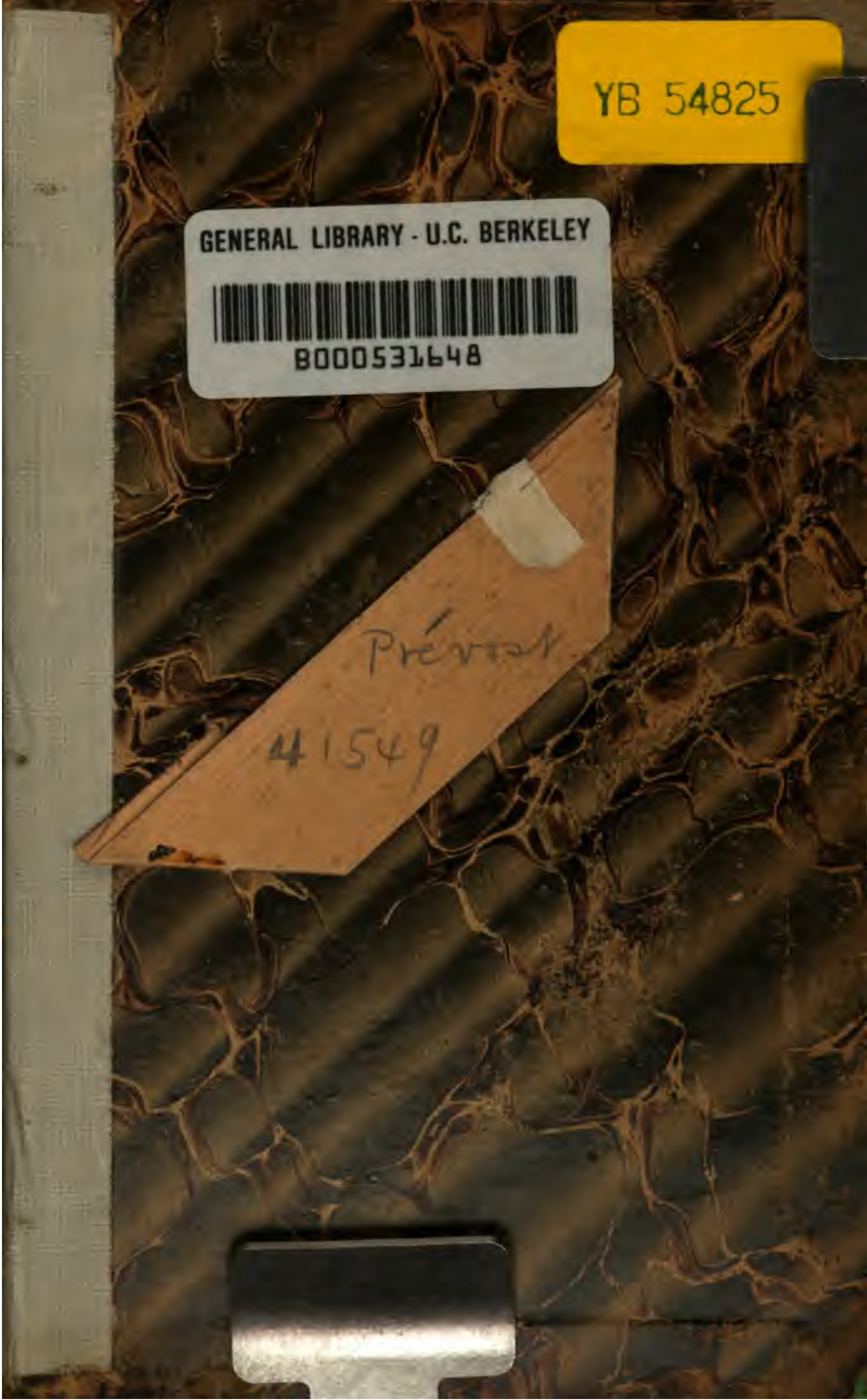
A PARIS






YB 54825
GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000531648
Prévost
41549




YB 54825
GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000531648
Prévost
41549

